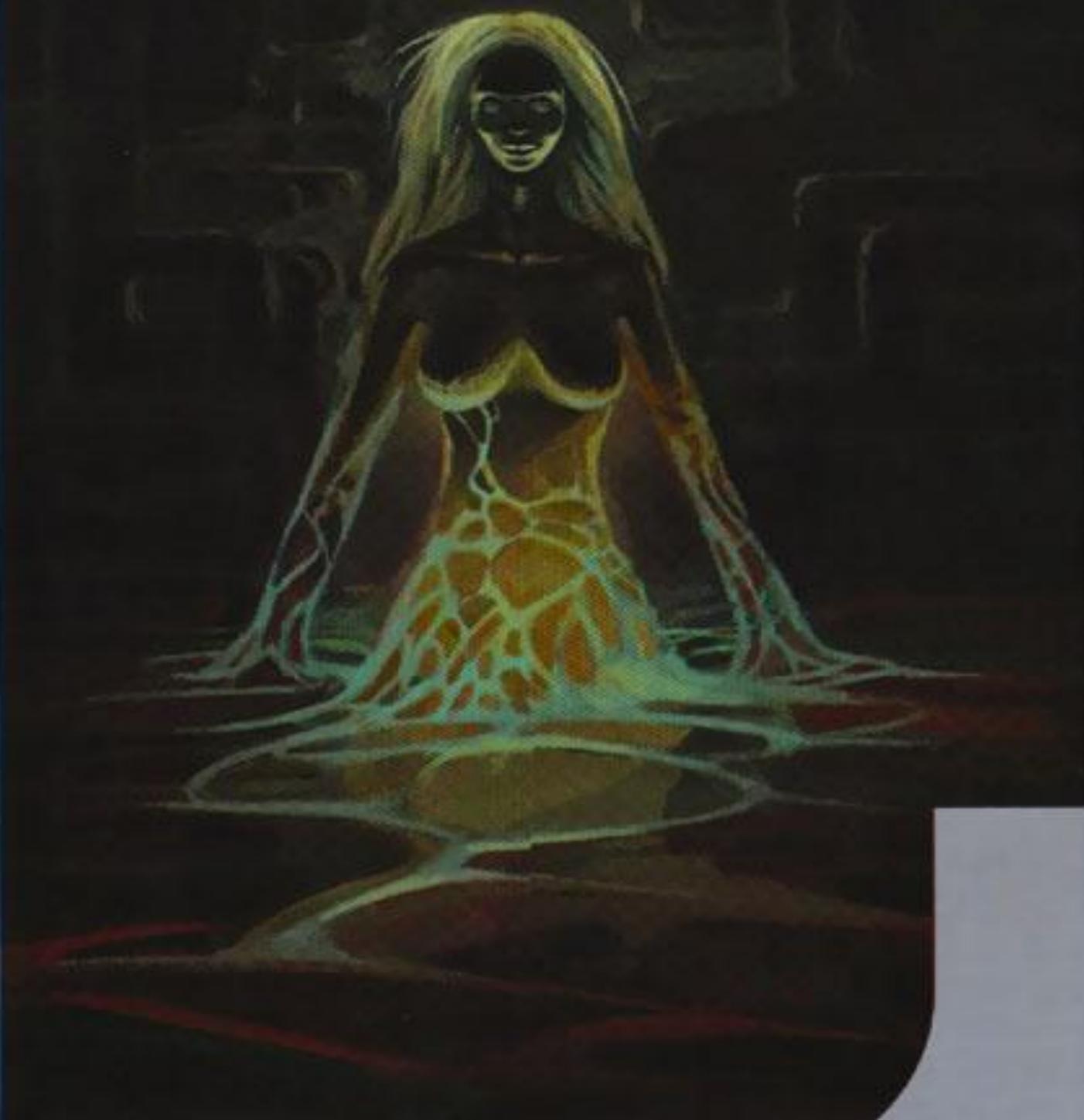


JAI
LUS

Roger Zelazny
**Le sérum
de la déesse
bleue**

Science-fiction



ROGER ZELAZNY

LE SÉRUM DE LA DÉESSE BLEUE

Traduit de l'américain
par Ronald Blunden



Titre original :
TO DIE IN ITALBAR

© Roger Zelazny, 1973

Pour la traduction française:
© Éditions Denoël, Paris, 1976

Chapitre 1

La nuit qu'il avait choisie des mois auparavant, Malacar Miles traversa la rue Numéro Sept et passa sous le fluoro-globe qu'il avait endommagé la veille.

Aucune des trois lunes de Blanchen n'apparaissait au-dessus de l'horizon. Le ciel était légèrement couvert et les rares étoiles visibles scintillaient faiblement, ternes et minuscules.

D'un coup d'œil, il s'assura que la rue était vide et aspira tout en marchant une nouvelle bouffée de compensateur respiratoire. Il portait une combinaison noire munie de poches en fente et d'une fermeture scello-statique sur le devant. En traversant, il enfonça ses mains dans ses poches et vérifia qu'il avait librement accès aux side-pacs. Comme il s'était teint le corps tout entier en noir trois jours auparavant, il restait presque invisible tandis qu'il se déplaçait parmi les ombres.

Derrière lui, postée sur le toit du bâtiment qui dominait la rue Numéro Sept, Shind était assise, boule de fourrure de soixante centimètres de diamètre parfaitement immobile, les yeux grands ouverts.

Avant d'avancer jusqu'à l'Entrée du Personnel Numéro Quatre, il repéra trois points clés dans le mur en durrilite et neutralisa leurs systèmes d'alarme sans briser les circuits. La porte de l'Entrée Numéro Quatre le retarda davantage, mais moins d'un quart d'heure plus tard il se trouvait dans la place. L'obscurité était totale à l'intérieur du bâtiment.

Après avoir mis des lunettes et allumé sa lampe-torche spéciale, il se remit en marche et traversa des salles où s'entassaient des appareils identiques. Au cours des derniers mois, il s'était exercé à démonter et à remonter les diverses parties de cet appareil.

— *Un gardien humain est en train de passer devant le bâtiment.*

— *Merci, Shind.*

Au bout d'un moment :

— *Il s'engage dans la rue que vous avez empruntée.*

— *Avertis-moi s'il fait quelque chose qui te semble anormal.*

— *Il se contente d'avancer en éclairant les zones d'ombre avec sa torche.*

— *Dis-moi s'il s'arrête à l'un des endroits où je me suis arrêté avant d'entrer.*

— *Il est passé devant le premier.*

— *Bien.*

— *Il vient de passer devant le second.*

— *Parfait.*

Malacar souleva le couvercle de protection de l'un des appareils et démonta une pièce de la taille de deux poings fermés.

— *Il s'est arrêté devant l'entrée. Il s'assure que la porte est bien verrouillée.*

Il se mit en devoir de la remplacer par une pièce d'apparence identique qu'il avait apportée avec lui, et ne s'interrompit que pour aspirer de temps à autre une bouffée de gaz de son aérosol.

— *Il s'éloigne à présent.*

— *Très bien.*

Il acheva de remonter la pièce, puis replaça le carter et le revissa sur l'appareil.

— *Préviens-moi lorsqu'il sera hors de vue.*

— *Entendu.*

Il regagna l'Entrée du personnel Numéro Quatre.

— *Il est parti.*

Malacar Miles quitta alors les lieux en ne s'arrêtant qu'à divers points clés pour effacer toute trace de son passage.

Trois pâtés de maisons plus loin, il s'arrêta à un carrefour et regarda dans toutes les directions. Une soudaine zébrure rouge dans le ciel annonça l'arrivée d'un autre vaisseau de transport il ne pouvait aller plus loin.

Blanchen n'était pas un monde comme les autres. Tant que Malacar restait dans les limites du complexe formant un carré

de douze bâtiments de côté et ne déclenchaient aucun des systèmes d'alarme équipant les immeubles sans fenêtres en durrilite, il courait relativement peu de risques d'être repéré. Toutefois, chaque complexe était placé sous la surveillance de plusieurs gardiens vivants et protégé par des patrouilles volantes de robots qui couvraient un secteur plus vaste : c'est pourquoi il restait dans l'ombre. Il évitait autant que possible les fluoro-globes qui surmontaient chaque bâtiment et dont la lumière servait à guider les appareils volant de nuit à basse altitude et à permettre aux gardiens de s'orienter.

N'ayant rien aperçu de suspect au carrefour, il fit demi-tour et gagna le lieu de rendez-vous situé à l'intérieur du complexe.

— *À votre droite. Deux pâtés de maisons devant vous et un de côté. Une voiture mécanique. Elle emprunte une rue transversale. Tournez à droite.*

— Merci.

Il bifurqua vers la droite en prenant soin de noter chaque changement de direction.

— *Le véhicule est loin à présent.*

— Parfait.

Il rebroussa chemin en apercevant un gardien, parcourut la longueur d'un pâté de maisons, tourna à angle droit et passa devant trois autres pâtés de maisons. Il s'arrêta net en entendant le bruit d'un appareil volant.

— Où est-il ?

— Restez où vous êtes. Ils ne peuvent pas vous voir pour le moment.

— Qu'est-ce que c'est ?

— *Un petit rase-mottes. Il est venu du nord à grande vitesse. Il ralentit. Il vient de s'immobiliser au-dessus de la rue où vous vous êtes livré à vos récentes activités.*

— Aïe, aïe.

— *Il descend.*

Malacar consulta le chrono qu'il portait au poignet gauche et réprima un gémississement. Il palpa les diverses armes qu'il portait à travers l'étoffe de sa combinaison.

— *Il s'est posé.*

Malacar attendit. Au bout d'un moment :

— *Deux hommes sont sortis du véhicule. Il semble qu'ils en aient été les seuls passagers. Un gardien s'avance à leur rencontre.*

— *D'où vient-il ? Du bâtiment ?*

— *Non. De la rue d'en face. On aurait dit qu'il les attendait. Ils se parlent à présent. Le gardien hausse les épaules.*

Malacar sentit son cœur battre la chamade et chercha à contrôler sa respiration afin de ne pas s'hyperventiler dans l'atmosphère inhabituelle de Blanchen. Il aspira une nouvelle bouffée de son aérosol et sursauta lorsque deux vaisseaux de transport rayèrent le ciel presque simultanément, l'un filant vers le sud-est, l'autre vers l'ouest.

— *Les deux hommes remontent à bord de leur véhicule.*

— *Et le gardien ?*

— *Il reste là à les regarder.*

Il compta vingt-trois battements de cœur.

— *À présent, le véhicule s'élève très lentement. Il se rapproche de la façade du bâtiment.*

Malgré la fraîcheur de la nuit, Malacar sentit la sueur perler sur son front large et sombre. Il l'essuya du bord de l'index.

— *Ils font du surplace. À présent ils semblent déployer une certaine activité. Je ne puis déterminer en quoi elle consiste. Il fait trop sombre. Voilà ! Ils ont remplacé le globe que vous avez endommagé. Maintenant ils s'élèvent de nouveau. Le gardien leur fait un signe de la main. Ils repartent dans la direction d'où ils sont venus.*

Le corps massif de Malacar fut secoué de soubresauts. Il riait.

Puis il commença à regagner lentement le lieu de rendez-vous — un lieu qu'il avait choisi avec soin, car Blanchen n'était pas un monde comme les autres.

Outre les gardiens et les systèmes d'alarme, il y avait des réseaux de surveillance aérienne à diverses altitudes. La veille, son véhicule les avait neutralisés avec succès en descendant, et avait sans doute fait de même en repartant. Il consulta son chrono et aspira une nouvelle bouffée de gaz purifiant il n'avait pas pris la peine de suivre un stage d'accoutumance au mélange gazeux de Blanchen, stage dont les gardiens, les ouvriers et les

techniciens qui y vivaient en permanence ne pouvaient se passer.

Moins de quarante minutes...

Blanchen n'avait ni océans, ni lacs, ni fleuves, ni ruisseaux. Il ne restait pas une trace de vie indigène – seulement une atmosphère pour témoigner du fait que quelque chose, jadis, avait existé à la surface de la planète. Plus récemment, on avait envisagé un moment de faire appel à un astro-paysagiste pour qu'il donne une forme plus vivable à l'ensemble. Mais le projet avait été abandonné pour deux raisons : d'une part, son coût élevé, et d'autre part, le fait qu'on avait trouvé à Blanchen une autre fonction que celle de servir simplement de planète à usage d'habitation. Un consortium d'industriels et d'armateurs avait fait remarquer qu'avec la sécheresse de ses sols et les qualités préservatrices de son atmosphère Blanchen semblait toute désignée pour être transformée en un immense entrepôt. Ils proposèrent aux découvreurs de devenir des associés à part entière dans l'entreprise et s'offrirent quant à eux à équiper la planète en hommes et en matériels. Ces conditions, ayant été jugées acceptables, furent acceptées et mises à exécution.

Blanchen ressemblait à présent à un ananas en durrilite nanti de millions d'yeux. Des milliers de cargos interstellaires tournaient en permanence autour de la planète pendant que des vaisseaux de transport faisaient la navette entre eux et les centaines de milliers de quais et d'entrepôts, chargeant et déchargeant les marchandises. Suivant les variations dans la production industrielle et dans la demande des mondes consommateurs, un quai, un secteur ou un complexe particulier pouvaient connaître une activité fébrile ou intermittente, ou bien encore être rarement utilisés. Les équipes au sol se déplaçaient au gré de ces variations d'activité. Les hommes étaient bien payés, et leurs conditions de vie pouvaient se comparer à celles de militaires en temps de paix. Mais tandis que dans le cas d'un entrepôt qui dessert le monde sur lequel il est installé, c'est la place qui coûte cher et qu'on perd de l'argent en y stockant trop longtemps les marchandises, dans le cas de Blanchen, c'était le transport de ces marchandises sur des distances interstellaires qui se révélait extrêmement onéreux.

C'est ainsi que des marchandises peu demandées pouvaient rester en dépôt pendant des années, voire des siècles. Le bâtiment que Malacar avait visité n'avait été le théâtre d'aucune activité depuis près de deux mois terrestres. Il le savait et s'était attendu à ne rencontrer que peu de difficultés – à condition, évidemment, que l'accord dont il avait eu connaissance n'eut pas été conclu plus tôt que prévu.

Compte tenu des centres de contrôle submergés et du système anti-détection dont était équipé son minuscule vaisseau particulier, le *Persée*, il avait estimé ne pas prendre un trop grand risque personnel en quittant les NADYA et en faisant une incursion dans le territoire des Ligues Combinées pour aller se poser sur Blanchen. S'ils le trouvaient et le tuaient, ce raisonnement se révélerait faux. S'ils le trouvaient et le capturaient, ou acceptaient sa reddition sans conditions, ils n'auraient pas d'autre choix que de le renvoyer chez lui. Mais ils le soumettraient d'abord à un interrogatoire en règle, avec drogues à la clé, pour tâcher de savoir ce qu'il avait fait, et le défaire.

Mais s'ils ne le trouvaient pas à temps... Il rit sous cape.

... L'oiseau aurait encore frappé, sectionnant un autre petit ver.

Son chrono lui donnait entre quinze et vingt minutes.

— *Où es-tu, Shind ?*

— *Juste au-dessus de vous, à monter la garde.*

— *Ce coup-ci, Shind, devrait être un coup de maître.*

— *C'est probable, si j'en juge d'après la description que vous m'en avez faite.*

Trois vaisseaux de transport passèrent comme un éclair au-dessus d'eux, filant vers l'est. Malacar les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu à l'horizon.

— *Vous êtes fatigué, mon Commandant,* dit Shind, revenant à un formalisme depuis longtemps abandonné.

— *Fatigue nerveuse, lieutenant, rien de plus. Et toi ?*

— *Il y a de cela. C'est évidemment le son de mon frère qui me préoccupe plus que toute autre chose.*

— *Il est en sécurité.*

— *Je sais. Mais il oubliera les assurances que nous lui avons données. Il commencera par souffrir de la solitude, puis il prendra peur.*

— *Il ne lui arrivera rien, et nous serons de nouveau réunis sous peu.*

Comme il n'y eut aucune réponse, Malacar aspira une bouffée de gaz purifiant et s'installa dans l'attente.

Il somnolait (depuis combien de temps ?) lorsque Shind le tira de sa torpeur :

— *Il arrive ! Le voilà ! Il arrive !*

Il s'étira en souriant et leva les yeux, non sans savoir qu'il n'apercevrait que dans quelques moments ce que les yeux de Shind avaient déjà décelé dans l'obscurité.

Il descendit du ciel comme une araignée et s'immobilisa à quelques mètres du sol comme un sinistre char de carnaval suspendu dans le vide. Il resta quelques instants au-dessus de lui tandis que Shind montait à bord, puis descendit encore un peu et abaissa son vérin de coupée. Malacar l'empoigna, s'y appuya de tout son poids, et, passant devant le masque de la Méduse au sourire de Joconde qu'il avait lui-même peint sur ses flancs, fut attiré dans le ventre du *Persée*. Il rêvait de serpents, mais pour l'heure se contenterait de vers.

Il cracha par la coupée juste avant que l'écouille se referme, atteignant le mur du bâtiment qu'il surplombait.

Heidel von Hymack regarda ses compagnons mourir sur la route d'Italbar. Ils avaient été neuf – tous volontaires – à vouloir l'escorter à travers la forêt tropicale de Cleech jusqu'à la ville montagnarde d'Italbar, où on avait besoin de lui. Italbar, distante de plus de mille cinq cents kilomètres du port interplanétaire. Il avait emprunté un aéro-mobile pour s'y rendre, mais une panne mécanique l'avait contraint à se poser, et il avait expliqué sa situation à des villageois de la vallée du Bart qui l'avaient rencontré alors qu'ils marchaient vers l'ouest. À présent il n'y avait plus que cinq survivants sur les neuf hommes qui avaient tenu à l'accompagner malgré ses protestations. L'un d'entre eux transpirait anormalement et un autre toussait périodiquement.

Heidel passa sa main dans sa barbe blond-roux et continua d'avancer, ses bottes noires se frayant méthodiquement un passage à travers la végétation qui recouvrait ce qui était censé être une piste. Il transpirait abondamment et sa chemise lui collait à la peau. Il se répéta qu'il les avait avertis du danger qu'ils couraient en l'accompagnant. On ne pouvait pas dire qu'il ne les avait pas prévenus.

Ils avaient entendu parler de lui, entendu dire qu'il était un saint, que sa venue sur Cleech était dictée par des motifs charitables.

« Pour ce qui est de ce dernier détail, vous avez raison avait-il dit, mais n'allez pas vous imaginer que grâce à moi vous vous ferez bien voir Là-Haut. »

Ils avaient ri. Non, il lui faudrait quelqu'un pour le protéger des animaux et lui servir de guide.

« Ridicule ! Montrez-moi la bonne direction et j'y arriverai, avait-il rétorqué. Vous allez courir un plus grand danger en ma compagnie que si vous faisiez le chemin tout seuls. » Ils n'avaient rien voulu entendre. Il avait soupiré.

« Soit. Dans ce cas, laissez-moi dans un coin où je pourrai être absolument seul pendant vingt-quatre heures. Je vais perdre un temps précieux, un temps que je ne puis vraiment me permettre de gaspiller au point où nous en sommes. Mais je dois essayer de vous protéger si vous ne voulez pas m'aider autrement. »

Ils avaient accédé à son désir, et ils avaient dansé de joie à l'idée de participer à cette grande aventure. Heidel von Hymack, le Saint aux yeux verts venu des étoiles, allait de toute évidence prier pour assurer leur sécurité et le succès de l'expédition.

Deux ou trois jours de marche, lui avaient-ils dit. Alors il avait essayé de forcer la catharsis afin de pouvoir se mettre en route au plus tôt. Une enfant se mourait à Italbar et il en était à mesurer les minutes selon ce qui lui restait de vie.

La Dame Bleue lui avait dit d'attendre, mais il pensait à ce souffle hésitant, aux contractions d'un gros cœur jadis si petit.

Il s'était mis en route au bout de quinze heures, et ce faisant il avait commis une erreur.

La fièvre de deux de ses compagnons de route était passée inaperçue en raison de la fatigue et de la chaleur excessive de la forêt. Ils étaient morts dans l'après-midi du deuxième jour. Il n'avait pu reconnaître laquelle des multiples maladies possibles les avait frappés, et à vrai dire, il n'avait pas fait un gros effort dans ce sens. Une fois un homme mort, il considérait le comment de la chose comme une question purement académique. De plus, son désir de faire vite était tel qu'il avait été jusqu'à s'irriter de la brève cérémonie que les autres avaient tenu à célébrer avant d'enterrer leurs compagnons. Son impatience avait redoublé le lendemain matin lorsque deux des sept hommes qui restaient ne s'étaient pas réveillés et qu'il avait dû assister de nouveau au même rituel. Il avait juré en d'autres langues tout en aidant à creuser les tombes.

Les rieurs sans visage – car c'est ainsi qu'il les avait surnommés – ne riaient plus guère et arboraient des physionomies fort expressives. Leurs petits yeux rouges écarquillés en permanence tressaillaient au moindre bruit. Les six doigts de leurs mains tremblaient se tordaient et craquaient nerveusement. Maintenant ils commençaient à comprendre. Maintenant il était trop tard.

Deux ou trois jours à peine... Cela faisait trois jours qu'ils marchaient, et aucune chaîne de montagnes n'était en vue.

« Glay, où sont les montagnes ? demanda-t-il à celui qui toussait. Où est Italbar ? »

Glay haussa les épaules et tendit le doigt devant lui.

Le soleil, une immense boule jaune, était presque invisible de la piste. Sa lumière filtrait à travers les feuilles étoilées, mais chaque recoin qu'elle laissait dans l'ombre était la proie de l'humidité ou des champignons. De petits animaux ou de gros insectes – il n'aurait su dire au juste – détalaien devant eux, les suivaient à distance, faisaient bruire les fourrés et frémir les branchages. Les animaux plus gros contre lesquels on l'avait mis en garde ne se montraient pas, bien qu'il entendît leurs sifflements, leurs ululements, leurs aboiements dans le lointain. De temps à autre, quelque chose de colossal passait non loin d'eux dans un grand fracas de branches cassées.

Il ne pouvait s'empêcher de méditer sur l'ironie de la chose. Venu pour sauver une vie humaine, il avait déjà provoqué la mort de quatre personnes.

« Madame, vous aviez raison », marmonna-t-il en pensant au rêve qu'il avait fait.

Ce fut environ une heure plus tard que Glay s'écroula, terrassé par une quinte de toux ; son teint habituellement olivâtre avait pris la couleur du feuillage qui les entourait. Heidel s'approcha de lui et identifia les symptômes. Avec plusieurs jours de préparation, il aurait peut-être pu le sauver. Il avait échoué avec les autres parce que sa propre catharsis n'était pas achevée. L'équilibre nécessaire lui avait fait défaut. À l'instant même où il avait posé les yeux sur sa première victime involontaire, il avait su que tous les neuf allaient mourir sous peu. Il aida Glay à s'installer confortablement, le dos calé contre un arbre avec son sac en guise d'oreiller, et lui donna de l'eau qu'il but à longs traits. Heidel jeta un coup d'œil furtif à son chrono. « Entre dix minutes et une heure et demie à attendre », se dit-il.

Il soupira et alluma un cigare. Il avait un goût infect. L'humidité l'avait déjà attaqué depuis longtemps, et de toute évidence, les moisissures de Cleech n'avaient rien contre la nicotine. Le petit monticule verdâtre qui s'enflamma brièvement au bout de son cigare dégagea une odeur qui rappelait celle du soufre.

Glax leva les yeux vers lui. Un regard accusateur aurait été dans l'ordre des choses.

Au lieu de cela : « Merci, Heidel, dit-il. Merci de nous avoir donné l'occasion d'être à vos côtés dans cette entreprise. » Et il sourit.

Heidel lui essuya le front. Moins d'une demi-heure plus tard, Glay était mort.

Cette fois il ne grommela pas pendant l'enterrement, mais étudia les visages des quatre survivants. Ils arboraient tous les quatre la même expression. Ils s'étaient embarqués dans cette aventure comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir. Puis la situation avait changé et ils l'avaient acceptée – non par fatalisme, apparemment, car leurs sombres visages étaient

empreints d'allégresse. Et pourtant, tous savaient, cela ne faisait aucun doute. Tous savaient qu'ils mourraient avant d'avoir atteint Italbar.

Comme tout un chacun il appréciait les récits de nobles sacrifices. Mais des morts futiles !... L'avoir suivi sans raison. Il savait – et il était convaincu qu'eux aussi savaient – qu'il aurait fort bien pu atteindre Italbar par ses propres moyens. Tout au long du chemin, ils n'avaient rien fait que marcher à ses côtés. Il n'y avait pas eu de bêtes féroces à repousser ; la piste s'était révélée facile à suivre. C'aurait été agréable de n'être qu'un géologue anonyme, comme il l'avait été ce jour-là...

Deux de ses compagnons moururent après le déjeuner, qui fut frugal. Dieu merci, ils furent emportés par une fièvre de maal. Inconnue jusque-là sur Cleech elle provoque une crise cardiaque subite et convulse les traits des victimes en un sourire béat.

Les malheureux gardèrent tous deux les yeux ouverts dans la mort. Heidel leur ferma lui-même les paupières.

Ils répétèrent une fois de plus leur cérémonial, et Heidel ne tenta pas de les arrêter lorsqu'il vit qu'ils creusaient quatre tombes au lieu de deux. Il leur prêta main-forte, puis s'installa avec eux dans l'attente. Celle-ci ne devait pas s'avérer bien longue.

Lorsqu'il eut terminé, il mit une fois de plus sac au dos et poursuivit son chemin. Il ne se retourna pas, mais dans son imagination, il voyait les monticules qu'il laissait derrière lui. Impossible de ne pas faire le rapprochement qui s'imposait, évident et macabre : la piste, c'était sa vie. Les tombes symbolisaient les centaines – non, probablement les milliers – de cadavres qu'il avait laissés derrière lui. À son contact, les hommes mouraient. Son haleine rayait des villes entières de la carte. Là où son ombre se posait, il ne restait parfois plus rien.

Et pourtant il avait la faculté de délivrer du mal. C'était précisément dans ce but qu'il marchait à présent droit devant lui sur la piste qui montait en pente douce. Cette particularité l'avait rendu célèbre, bien qu'on ne le connût que sous le nom de H.

La journée semblait plus lumineuse, bien que l'après-midi fût déjà bien entamé. Cherchant à élucider ce mystère, il leva les yeux et s'aperçut que les arbres devenaient plus petits et leur feuillage plus clairsemé. Le sol était davantage exposé aux rayons du soleil, et il y avait même des fleurs, rouges et mauves, duvetées et auréolées d'or et de jaune clair, dansant au bout de leurs tiges que la brise faisait osciller autour de lui. La pente se fit plus abrupte, mais les herbes qui s'agrippaient auparavant à ses chevilles avaient diminué de longueur et les petits animaux qui détalaien à son approche avec force piailllements se faisaient plus rares.

Au bout d'une demi-heure environ il fut en mesure de voir beaucoup plus loin qu'il n'en avait eu l'occasion jusque-là. Devant lui s'étendaient cent mètres de terrain découvert et baigné de lumière. Une fois cette distance franchie il rencontra la première véritable brèche dans le plafond vivant qui le surplombait et y aperçut un immense lac vert pâle – le ciel. Moins de dix minutes plus tard, il marchait sur un terrain découvert et put se retourner pour contempler la houleuse mer de branchages sous laquelle il était passé. Devant lui, à quatre cents mètres en contre-haut, se trouvait ce qui semblait être le sommet de la colline qu'il gravissait depuis quelque temps déjà sans s'en rendre compte. De petits nuages couleur de jade le coiffaient il s'en approcha en contournant de gros blocs de rocher.

Une fois parvenu sur cette éminence, il put voir ce qu'il devina être la dernière étape de son voyage. Il y avait une descente de plusieurs dizaines de mètres, une heure de marche à travers un vallon relativement plat qui allait en remontant vers le versant opposé, puis une ascension abrupte jusqu'au sommet d'une colline élevée ou d'une petite montagne. Il se reposa, mâchonna quelques rations, se désaltéra, se remit en marche.

La traversée du vallon se déroula sans incident, mais il se tailla un bâton de marche avant d'attaquer l'ascension.

L'air se rafraîchissait au fur et à mesure qu'il montait, et la journée tirait à sa fin. À mi-pente, il commença à s'essouffler et à souffrir de courbatures dues à l'effort qu'il fournissait – effort

qui s'ajoutait aux épreuves de la veille. En se retournant, il pouvait à présent embrasser du regard un large panorama où le feuillage des arbres formait comme une vaste plaine s'étendant sous un ciel de plus en plus sombre dans lequel tournaient quelques oiseaux.

Il fit des pauses plus fréquentes en se rapprochant du sommet, et au bout d'un moment il aperçut la première étoile du soir.

Un dernier effort, et il prit pied sur la large crête qui surmontait cette longue éminence rocheuse de couleur grise. À présent, la nuit était tombée. Cleech n'avait pas de lunes, mais les principales étoiles brillaient toutes avec l'éclat d'une torche vue à travers le prisme d'un cristal, et derrière elles des myriades d'étoiles plus petites bouillonnaient comme de l'écume. Le ciel nocturne était un espace bleu inondé de lumière.

Il franchit la distance qui le séparait du bord en suivant la piste des yeux, et ce fut une mer de lumière, et d'innombrables silhouettes sombres qui ne pouvaient être que des maisons, des immeubles, des véhicules de surface en mouvement. « Deux heures », se dit-il, et il pourrait se promener dans ces rues se mêler aux habitants de la paisible Italbar, entrer peut-être dans quelque auberge accueillante pour y savourer un bon repas, y prendre un verre, faire un brin de causette avec un ami de rencontre. Puis il détourna les yeux et pensa au chemin qu'il avait parcouru. C'était hors de question, et il le savait. Mais cette vision d'Italbar étendue à ses pieds allait rester ancrée dans sa mémoire jusqu'à la fin de sa vie.

S'écartant un peu du sentier, il trouva un endroit plat où installer son sac de couchage. Il se força à manger autant de nourriture et à boire autant d'eau que son estomac pouvait en contenir en préparation de ce qui l'attendait.

Il passa un peigne dans ses cheveux et dans sa barbe, satisfit ses besoins naturels se déshabilla, enterra ses vêtements et se glissa dans son sac de couchage.

Il s'étendit de toute la longueur de son mètre quatre-vingts, allongea les bras, et les pressa fermement contre lui, serra les dents, regarda un moment les étoiles, ferma les yeux.

Au bout de quelque temps, son visage se détendit et sa mâchoire se relâcha. Sa tête roula sur la gauche. Sa respiration se fit plus lourde, ralentit, sembla s'arrêter tout à fait, reprit beaucoup plus tard, très lentement.

Lorsque sa tête roula vers la droite, son visage semblait avoir été laqué, comme si on y avait appliqué un masque de verre épousant chacun de ses contours. Puis la sueur commença à couler et des gouttelettes allèrent se loger dans sa barbe où elles scintillèrent comme des perles. Son visage s'assombrit. Il devint cramoisi, puis violet, et sa bouche s'ouvrit et sa langue pendit et il se mit à respirer par grandes aspirations spasmodiques tandis que la salive coulait des commissures de ses lèvres.

Son corps fut secoué de tremblements convulsifs ; il se roula en boule et commença à trembler comme une feuille ; par deux fois ses yeux s'ouvrirent subitement, sans rien voir, pour ne se refermer que très lentement. L'écume lui monta aux lèvres et il laissa échapper un gémississement sourd. Un mince filet de sang coula de son nez et alla se coaguler sur sa moustache. Il grommelaient périodiquement. Puis son corps se contracta pendant un assez long moment se détendit finalement jusqu'à la convulsion suivante.

La brume bleutée dissimulait ses pieds, ondoyait autour de lui comme s'il marchait dans des flocons de neige dix fois plus légers que ceux qu'il lui avait jamais été donné de voir. Elle formait des volutes qui s'enroulaient sur elles-mêmes, s'étiraient, se disloquaient et se reformaient. Il ne faisait ni froid ni chaud. Il n'y avait pas d'étoiles, seulement une lune bleu pâle qui restait suspendue, immobile, dans ce royaume de l'éternel crépuscule. Des massifs de roses indigo s'étendaient à sa gauche, et à sa droite se dressait un amas de rochers bleus.

Contournant les rochers, il se trouva devant l'escalier montant, aux marches basses. Étroit tout d'abord, il allait en s'élargissant jusqu'à ce que ses limites fussent hors de vue d'un côté comme de l'autre. Il le gravit, se déplaçant dans un néant bleuté.

Il entra dans le jardin.

Il y avait des plantes de toutes les nuances et de toutes les teintes possibles de bleu, des vignes grimpantes, sur ce qui aurait pu être des murs – quoiqu’elles formassent un rideau trop dense pour qu’il pût le dire avec certitude – et des bancs en pierre disposés comme au hasard.

Ici aussi des écharpes de brume flottaient en se déplaçant lentement, presque imperceptiblement. Il entendit des oiseaux chanter dans les airs et dans la vigne vierge.

Il s’enfonça dans le jardin, passant à intervalles irréguliers devant de gros blocs de pierre qui étincelaient comme du quartz poli. De petits arcs-en-ciel dansaient autour des rochers et des nuées de gros papillons bleus semblaient attirés par la lumière. Ils grouillaient en essaim compact, décrivaient des arabesques dans les airs, se posaient l’espace d’un instant, reprenaient leur vol.

Loin devant lui, il aperçut une forme à peine discernable, si colossale qu’il n’en aurait pas cru ses yeux s’il avait possédé cette faculté critique qui engendre le doute.

C’était une silhouette de femme qu’il voyait, à moitié dissimulée par les volutes de brume bleue, une femme dont la chevelure noire aux reflets bleutés balayait les deux jusqu’aux plus lointains horizons, une femme dont il ne pouvait que deviner les yeux, comme si elle était en train de l’observer de toutes les directions, tandis que son aura et ses contours partiellement estompés étaient, il le savait, l’anima du monde. C’est alors qu’il fut envahi d’un sentiment de très grande puissance et de très grande contrainte.

Lorsqu’il s’approcha de cet endroit du jardin, elle disparut. Le sentiment de sa présence persista.

Il aperçut un kiosque en pierre bleue derrière de hauts buissons. La lumière baissait au fur et à mesure qu’il s’en approchait, et en entrant il se rendit compte une fois de plus avec regret qu’il n’aurait que la vision fugace d’un sourire, d’une paupière frémissante, du lobe d’une oreille, d’une mèche de cheveux, du chatoiement bleuté des rayons de lune sur un avant-bras ou sur une épaule mouvante. Jamais il n’avait pu – et il avait le sentiment que jamais il ne pourrait – regarder son visage tout entier et le décrire comme un tout.

— *Heidel von Hymack*, s'entendit-il non pas dire, mais chuchoter d'une façon qui rendait la voix infiniment plus présente.

— *Madame...*

— *Tu n'as tenu aucun compte de mes avertissements. Tu t'es mis en route trop tôt.*

— *Je sais, je sais... Quand je suis éveillé vous semblez irréelle, tout comme cet autre endroit, là-bas, me semble en ce moment n'avoir existé que dans un rêve.*

Il entendit son rire soyeux.

— *Tu as le meilleur de deux mondes, sais-tu, lui dit-elle. Peu d'hommes peuvent se flatter d'avoir joui d'un tel privilège. Tandis que tu es ici, auprès de moi, dans cette agréable charmille, ton corps est en proie aux symptômes extrêmes des maladies les plus terribles. Quand tu t'éveilleras là-bas, tu seras de nouveau remis à neuf et réunifié.*

— *Pour quelque temps, dit-il en s'asseyant sur un banc en pierre qui courait le long d'un mur et en s'adossant à la fraîcheur rugueuse de la pierre.*

— ... *Et quand ce moment de fraîcheur aura passé, tu pourras revenir ici dès que tu le voudras... (était-ce un effet provoqué par les rayons de lune ou une vision fugitive de ses yeux ô combien noirs ? se demanda-t-il)... pour être régénéré.*

— *Oui, acquiesça-t-il. Que se passe-t-il ici pendant que je suis là-bas ?*

Il la sentit lui effleurer la joue du bout des doigts. Une vague de béatitude le submergea.

— *N'es-tu point plus heureux quand tu es auprès de moi ?* s'enquit-elle.

— *Si. Myra-oarym*, et il tourna la tête pour lui embrasser le bout des doigts. *Mais il n'y a pas que les maladies qui semblent rester là-bas lorsque je viens ici ; il y a des choses qui devraient être dans ma tête. Je... je ne me rappelle plus.*

— *Les choses sont comme elles devraient être, Dra von Hymack. Cette fois, tu dois rester avec moi jusqu'à ce que tu sois totalement remis à neuf, car les fluides de ton corps doivent être en parfait équilibre pour qu'en retournant là-bas tu puisses faire ce qu'on attend de toi. Comme tu le sais, tu peux*

quitter cet endroit quand bon te semble. Mais cette fois je ne saurais trop te recommander d'attendre que je t'y invite.

— *Cette fois, j'attendrai, Madame. Dites-moi des choses.*

— *Quelles choses, mon enfant ?*

— *Je... j'essaie de trouver quoi. Je...*

— *N'essaie pas trop. Tes efforts se révéleraient vains...*

— *Deiba ! C'est une des choses que je cherchais. Parlez-moi de Deiba.*

— *Il n'y a rien à en dire, Dra. C'est un tout petit monde dans un coin perdu de la galaxie. Il n'a rien de spécial.*

— *Et pourtant si. J'en suis certain. N'y aurait-il pas une chapelle ?... Oui, sur un haut plateau. Elle est entourée d'une ville en ruine. La chapelle est souterraine, n'est-ce pas ?*

— *L'univers pullule d'endroits pareils.*

— *Mais celui-là est spécial. N'est-ce pas ?*

— *Oui, fils de Terra, il l'est, d'une façon étrange et un peu triste. Il n'y a qu'un homme de ta race qui ait jamais trouvé un accommodement avec ce que tu as rencontré là-bas.*

— *Qu'est-ce que c'était ?*

— *Non, dit-elle, et elle le toucha à nouveau.*

Il entendit alors de la musique, simple et douce, et elle commença à chanter pour lui. Il ne percevait pas – ou du moins ne comprenait pas les paroles qu'elle chantait ; mais la brume bleue l'enveloppa, mouvante, et il y eut des parfums, des brises, une sorte d'extase tranquille, et quand il la regarda à nouveau, il n'y avait plus de questions à poser.

Le Dr Larmon Pels se mit sur orbite autour de la planète Lavona et transmit un message à la Centrale Médicale, un message à la Centrale d'Immigration et de Naturalisation, et un message à la Centrale des Statistiques Vitales. Puis il croisa les mains, et attendit.

Il n'avait rien d'autre à faire que croiser les mains. Il ne mangeait pas, ne buvait pas, ne fumait pas, ne respirait pas, ne dormait pas, ne déféquait pas, ne connaissait pas la tentation de la chair. De fait, il n'avait pas de pouls. Divers agents chimiques très puissants qui lui avaient été administrés étaient la seule chose qui préservait le Dr Pels de la putréfaction.

Son fonctionnement en tant qu'être humain était dû, en revanche, à plusieurs facteurs.

L'un deux était la présence dans son corps d'un générateur énergétique miniaturisé qui lui permettait de se mouvoir sans gaspiller sa propre réserve d'énergie (bien qu'il ne descendît jamais à la surface d'une planète, car ses mouvements à dynamique très faible auraient alors été instantanément subjugués, ce qui l'aurait transformé en une statue vivante qu'on aurait pu intituler « Effondrement ! »). Ce système, qui alimentait son cerveau en énergie, provoquait également une stimulation nerveuse suffisante pour que ses processus cérébraux fonctionnent en permanence.

Assigné à résidence dans les espaces sidéraux, et réfléchissant sans interruption – tel était donc le sort du Dr Pels, un exilé des mondes de la vie, un nomade, un homme qui cherchait, un homme qui attendait – d'après des critères normaux, un mort en mouvement.

L'autre facteur qui lui permettait de fonctionner n'était pas aussi tangible que son système de survie physique. Son corps ayant été congelé quelques secondes avant que ne survienne l'état de mort clinique, ce ne fut que quelques jours plus tard que lecture fut donnée de son testament. Puisqu'un homme congelé « ne jouit pas du même statut qu'un homme mort » (Herms v. Herms, 18, 777C., n° Civil 187-3424), il peut « disposer de ses biens au moyen de déclarations d'intention antérieures à sa congélation, ce en quoi il est assimilé à un homme qui dort » (Nyes *et al.* v. Nyes, 794C., n° Civil 14-187-B). C'est ainsi que malgré les protestations de plusieurs générations de descendants bien intentionnés, tous les biens mobiliers et immobiliers du Dr Pels avaient été convertis en liquidités – liquidités qui avaient servi à acheter un vaisseau-bulle à rayon d'action interstellaire équipé d'un laboratoire complet, et à faire passer le Dr Pels lui-même de l'état d'inertie glacée à celui de frisquette mobilité. Tout cela parce que, plutôt que d'attendre dans une nuit sans rêves le traitement tant-espéré-mais-peut-être-introuvable qui l'aurait guéri de sa propre maladie il avait décidé que l'idée de rester indéfiniment à quelque dix secondes de sa mort ne le troublait pas outre mesure pourvu qu'il pût

poursuivre ses recherches. » Après tout, avait-il dit un jour, pensez à tous les gens qui en ce moment même sont à dix secondes de la mort et n'en ont même pas conscience de sorte qu'ils peuvent être tentés de se lancer dans l'entreprise à laquelle ils tiennent le plus. » L'entreprise à laquelle le Dr Pels tenait le plus était la pathologie – et du type le plus exotique qui soit. Il n'hésitait pas à traverser la moitié de la galaxie pour retrouver les origines d'une nouvelle maladie. Au fil des décennies, il avait publié de brillants articles, trouvé des remèdes révolutionnaires, écrit des manuels, donné des cours de médecine depuis son laboratoire orbital.

Les Nations Dyarchiques et leurs Corps Alliés, ainsi que les Ligues Combinées avaient toutes deux envisagé de lui décerner leur prix de médecine (le bruit courait que chacune d'elles y avait renoncé au dernier moment de peur que l'autre ne le fasse) et lui avaient donné libre accès aux banques d'informations médicales de pratiquement toutes les planètes civilisées qu'il visitait. On lui transmettait également tous les renseignements extramédicaux qu'il désirait obtenir.

Planant au-dessus de ses tables de laboratoires, hâve, glabre, son grand corps de deux mètres de long d'une pâleur cireuse, ses doigts longs et maigres réglant la hauteur d'une flamme, inclinant une ampoule à doseur vers une chambre de dépression, ou faisant un de ces nombreux gestes qui lui permettaient d'étudier les mille visages différents de la mort, le Dr Pels avait à un degré insoupçonnable ce qu'on appelle le physique de l'emploi. Bien qu'il ne se livrât à aucune de ces activités quotidiennes qui permettent aux simples mortels de vivre, le Dr Pels avait cependant une deuxième source de plaisir en plus de son travail. Il écoutait de la musique où qu'il allât. De la musique légère, de la musique profonde ; il en était entouré en permanence. Son corps engourdi la sentait, qu'il l'écoutât ou non. Il se peut que d'une certaine façon elle ait remplacé les battements du cœur, la respiration, et tous les autres petits bruits et sensations corporels que la plupart des hommes considèrent comme allant de soi. Quelle qu'en fût la raison, il y

avait bien des années que ce flot de musique ne s'était pas interrompu.

C'est donc en musique et les mains croisées qu'il attendait. Une seule fois il regarda brièvement Lavona qui le surplombait, belle comme un tigre dans la nuit avec sa robe noire et mordorée, puis il tourna ses pensées vers d'autres sujets de méditation.

Pendant vingt ans il avait été aux prises avec une certaine maladie. Ayant constaté qu'il n'était guère plus avancé que lorsqu'il avait commencé, il avait décidé d'aborder le problème selon un angle complètement différent : trouver le seul être humain qui y avait survécu et tâcher de comprendre pourquoi.

C'est avec cette intention que le Dr Pels avait mis le cap sur le noyau des Ligues Combinées : Solon, Élisabeth et Lincoln, les trois mondes artificiels créés par Sandow lui-même et tournant autour de l'Étoile de Kwole – où il pourrait consulter l'ordinateur Panopath pour obtenir des renseignements concernant l'endroit où se trouvait l'homme qu'on surnommait H, et dont il avait récemment établi l'identité. Les renseignements qu'il cherchait devaient s'y trouver, quoiqu'il fût pratiquement le seul à savoir quelles questions poser à l'ordinateur.

Le Dr Pels s'arrêtait en chemin, toutefois, pour enquêter sur différentes planètes. La perte de temps serait amplement compensée s'il arrivait à repérer de cette manière l'homme qu'il cherchait. Une fois qu'il atteindrait SEL, il lui faudrait peut-être attendre un an avant d'avoir accès au Panopath, étant donné que les grands projets du ministère de la Santé étaient automatiquement prioritaires.

C'est pourquoi il gagnait SEL, noyau des Ligues Combinées, par le chemin des écoliers, enveloppé de concerti ses appareils à analyser la mort prêts à l'emploi. Il ne pensait pas devoir attendre d'être à SEL, le terme de son voyage. D'après le peu qu'il avait appris au cours de ses vingt ans de combat contre le *khurr mwalakharan*, la fièvre de Deiba, il était certain de reconnaître comme des symptômes les signes auxquels un autre n'attacheraient pas plus d'importance qu'à des phénomènes isolés. Il était tout aussi certain que ces symptômes lui permettraient

de repérer l'homme qu'il cherchait, et qu'il parviendrait à tirer de cet homme l'arme qui abattrait une nouvelle incarnation de la mort.

À dix secondes de l'éternité, le Dr Pels eut un sourire qui découvrit deux rangées de dents très blanches au-dessus de ses phalanges décharnées tandis que le rythme de la musique devenait plus rapide. Bientôt il aurait la réponse du tigre dans la nuit.

Lorsqu'il se réveilla, son chrono lui apprit que deux journées et demie s'étaient écoulées. Il se dressa sur son séant, saisit l'une des gourdes et se mit à boire de l'eau. Il avait toujours terriblement soif après le coma de catharsis. Une fois qu'il eut étanché sa soif, toutefois, il se sentit en pleine forme ; il se sentait vibrer au même diapason que tout ce qui l'entourait. Cet équilibre, une fois atteint se maintenait généralement pendant plusieurs jours.

Ce ne fut qu'après avoir bu pendant de longues minutes qu'il s'aperçut que la matinée était chaude et ensoleillée.

Rapidement il fit une toilette sommaire avec un mouchoir et l'eau de la gourde. Puis il revêtit des habits propres, replia son sac de couchage, reprit son bâton, se dirigea vers le sentier.

La descente fut aisée, et il sifflota tout en marchant. La laborieuse traversée de la jungle semblait être arrivée à quelqu'un d'autre, à une autre époque. En moins d'une heure, il atteignit un sol horizontal. Peu après, il commença à rencontrer des habitations. Elles se faisaient plus nombreuses au fur et à mesure qu'il avançait. Avant même qu'il ait eu le temps de s'en apercevoir, il parcourait la rue principale de la petite ville.

Il demanda à la première personne qu'il rencontra où se trouvait l'hôpital. Lorsqu'il tenta sa chance dans la deuxième langue principale de la planète, il obtint une réponse et non plus un haussement d'épaules. Deux pâtés de maisons. Aucun problème.

En approchant de l'immeuble de huit étages, il sortit une mince lamelle de cristal d'un étui qu'il portait. En la passant dans leur banque médicale, les médecins sauraient tout ce qu'ils avaient besoin de savoir sur Heidel von Hymack.

Lorsqu'il pénétra dans la salle d'attente enfumée et jonchée de périodiques, il n'eut pas besoin de décliner aussitôt son identité. La préposée à la réception, une brune entre deux âges habillée d'une espèce de robe argentée sans manches et serrée à la taille par une ceinture, avait bondi sur ses pieds et se dirigeait à sa rencontre. Elle portait une amulette indigène d'aspect très exotique.

— Monsieur H ! s'exclama-t-elle. Nous nous sommes fait un sang d'encre ! Il y a eu des rapports comme quoi...

— La petite fille ?

— Luci est toujours en vie, grâce aux dieux. On nous a dit que vous étiez en route pour venir ici, puis on a perdu le contact, et...

— Amenez-moi auprès de son médecin tout de suite. Les trois autres occupants de la salle d'attente – deux hommes et une femme – le dévisagèrent.

— Un moment.

Elle retourna derrière son bureau, actionna des boutons et parla dans un interphone.

— Veuillez envoyer quelqu'un à la réception pour chercher monsieur H, dit-elle. (Puis, se tournant vers lui :) Vous ne voulez pas vous asseoir en attendant ?

— Non, je préfère rester debout.

Puis elle le dévisagea à nouveau, et ses yeux bleus le mirent curieusement mal à l'aise.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-elle.

— Chute de tension dans plusieurs circuits, dit-il en détournant les yeux. J'ai dû me poser sur le ventre et faire le reste du chemin à pied.

— C'était loin ?

— Encore assez.

— Après tout ce temps sans nouvelles de vous, on pensait que...

— Il m'a fallu prendre quelques précautions d'ordre médical avant de pouvoir entrer dans votre ville.

— Je vois, dit-elle. Nous sommes tellement soulagés que vous vous en soyez tiré. J'espère que...

— Moi aussi, dit-il, en revoyant l'espace d'un instant les neuf tombes qu'il avait contribué à remplir.

Puis une porte située près du bureau s'ouvrit. Un homme âgé habillé de blanc entra, l'aperçut, se dirigea vers lui.

— Helman, dit-il en tendant la main. C'est moi qui soigne la petite Dorn.

— Alors vous aurez besoin de ceci, dit Heidel en lui tendant la lamelle de cristal.

Le médecin mesurait environ 1,65 mètre et avait un visage rubicond. Ce qui restait de sa chevelure poussait en mèches folles sur ses tempes. Heidel remarqua que, comme chez tous les médecins qu'il avait rencontrés, ses mains et ses ongles semblaient être ce qu'il y avait de plus propre dans toute la pièce. La main droite, qui portait un mince anneau curieusement tordu, alla agripper son biceps, et le pilota vers la porte.

— Tâchons de trouver un bureau où nous pourrons discuter du cas, disait-il.

— Je ne suis pas docteur en médecine, vous savez.

— Je ne savais pas. Mais ça n'a pas beaucoup d'importance si vous êtes H.

— Je suis bien H. Évidemment, je ne voudrais pas trop que cela se sache. Je...

— Je comprends, dit Helman en l'entraînant dans un large couloir. Nous ferons tout notre possible pour vous faciliter les choses, bien entendu.

Il arrêta un autre homme en blanc.

— Passez-moi ça dans la banque médicale, lui dit-il, et apportez-moi les résultats en salle 17.

« Entrez, je vous prie, dit-il à l'adresse de Heidel, et prenez un siège. »

Ils s'assirent devant une grande table de conférences ; Heidel attira vers lui un cendrier et sortit un cigare de la poche de sa veste. Il contempla le ciel vert à travers la baie vitrée. Près de la fenêtre, sur un socle, il y avait une statuette d'une cinquantaine de centimètres de haut représentant une déité locale en position accroupie, merveilleusement sculptée dans une matière de couleur crème.

— Votre cas me fascine, dit le médecin. Il a déjà fait couler tellement d'encre, que j'ai l'impression de vous connaître personnellement. Un anticorps ambulant, une source inépuisable de remèdes...

— Oui, enfin, si l'on veut, dit Heidel. Mais c'est une façon de voir les choses un peu simpliste. Avec une préparation adéquate, je peux guérir de pratiquement n'importe quelle maladie du moment que le patient n'a pas atteint un point de non-retour. D'un autre côté, mon état, comme vous dites, n'a pas que des avantages. Il serait peut-être plus conforme à la vérité de dire que je suis une source inépuisable de maladies que j'arrive à contrebalancer. À partir du moment où l'équilibre est atteint, je peux agir comme un agent guérisseur. Mais seulement à ce moment-là. Le reste du temps, je peux présenter un réel danger pour les autres.

Le Dr Helman arracha un fil noir à l'étoffe de sa manche et le déposa dans un cendrier. Le geste fit sourire Heidel qui se demanda ce que le docteur devait penser de son accoutrement.

— Mais a-t-on trouvé une explication quant au processus en question ?

— Personne n'a encore pu en donner une explication satisfaisante, dit Heidel en allumant enfin son cigare. On dirait que je trouve des maladies partout où je vais. Je les contracte, puis une sorte d'immunité naturelle semble me mettre à l'abri des symptômes les plus aigus, et je guéris. À compter de ce moment, lorsqu'un certain nombre de conditions sont réunies, un sérum fait avec mon sang s'avère efficace contre le même mal chez quelqu'un d'autre.

— Quelles sont, plus précisément, ces conditions, ces préparations dont vous parlez ?

— J'entre dans un état comateux, expliqua Heidel, que je peux provoquer à mon gré. Pendant ce temps, mon corps fait quelque chose qui semble le purifier. Cela peut prendre d'une demi-journée à plusieurs jours. On m'a dit (il fit une courte pause pour aspirer une bouffée de son cigare) on m'a dit que pendant ce laps de temps, mon corps est soumis aux symptômes effrayants de toutes les maladies que je porte en moi. Je ne sais pas. Je n'en garde jamais aucun souvenir. Et je dois être

absolument seul pendant tout ce temps, car mes maladies deviennent alors très contagieuses.

— Vos habits...

— Je me dévêts au préalable. Je suis absolument nu lorsque je me réveille. Ensuite, je mets des vêtements propres.

— Combien de temps ce... cet « équilibre » dure-t-il ?

— Deux jours en moyenne. Ensuite je reviens lentement au point de départ. Une fois que l'équilibre est détruit je reviens progressivement dangereux. Je suis un porteur de maladies jusqu'au prochain coma de catharsis.

— Quand avez-vous été dans le coma pour la dernière fois ?

— Je viens de me réveiller il y a quelques heures. Je n'ai rien mangé depuis. Cela semble parfois prolonger la période de sécurité.

— Vous n'avez pas faim, après tout ce temps ?

— Non. En fait, je me sens très fort – je dirais même puissant – mais il m'arrive d'avoir très soif. De fait, c'est le cas en ce moment même.

— Il y a un refroidisseur d'eau dans la pièce à côté, dit Helman en se levant. Je vais vous montrer.

Heidel posa son cigare sur le rebord du cendrier et se leva.

Au moment où ils franchissaient la porte latérale, l'homme à qui Helman s'était adressé quelques minutes plus tôt entra en tenant à la main une liasse de cristallogrammes et une petite enveloppe dont Heidel estima qu'elle devait contenir son cristal médicosignalétique. Le Dr Helman l'invita du geste à se servir du refroidisseur d'eau, et lorsque Heidel eut acquiescé d'un signe de tête, il regagna la pièce d'où ils venaient.

Heidel commença à remplir et à vider méthodiquement un petit gobelet en carton. Ce faisant il remarqua le petit signe porte-bonheur stranrien qui était peint sur le côté du refroidisseur.

Il en était à son quinzième ou vingtième gobelet lorsque le Dr Helman entra. Il tenait les fiches à la main. En tendant l'enveloppe à Heidel il dit :

— Il vaudrait mieux qu'on vous fasse votre prise de sang dès maintenant. Si vous voulez bien me suivre au laboratoire.

Heidel opina de la tête, jeta le gobelet, rangea le cristal dans son étui.

Il quitta la pièce à la suite du médecin et l'accompagna jusqu'à un ascenseur d'un modèle assez ancien.

— Six, dit le médecin à l'adresse du mur, et l'ascenseur ferma sa porte et commença à monter.

« Les renseignements fournis par ces fiches sont étranges, dit-il au bout d'un moment en agitant les papiers qu'il tenait à la main.

— Oui, je sais.

— Si j'en crois les informations qu'elles contiennent, le simple fait d'être près de vous après un coma peut souvent se traduire par un arrêt dans la progression de la maladie et par sa rémission totale.

Heidel se tritura le lobe de l'oreille et fixa l'extrémité de ses bottes.

— C'est exact, dit-il enfin. Je ne vous en ai pas parlé parce que ça a un arrière-goût de superstition ou de quelque chose comme ça, mais cela semble être effectivement le cas. L'utilisation de mon sang a au moins le mérite de fournir une explication quelque peu acceptable du point de vue scientifique. Je ne peux pas expliquer l'autre phénomène.

— Enfin, on s'en tiendra au sérum pour la petite Dorn dit Helman. Mais je me demande si après vous accepteriez de participer à une expérience ?

— Quel genre d'expérience ?

— Rendre visite à tous mes patients incurables, avec moi. Je vous présenterai comme un collègue. Puis vous échangerez quelques mots avec eux, à propos de n'importe quoi.

— Entendu. Je le ferai avec plaisir.

— Savez-vous ce qui se passera ?

— Cela dépendra de ce dont ils souffrent. Si c'est une maladie que j'ai déjà eue, il se peut qu'elle disparaîsse. Si c'est quelque chose qui a entraîné de graves lésions organiques, leur état demeurera probablement inchangé.

— Vous vous êtes déjà livré à une expérience de ce type ?

— Oui, à de nombreuses reprises.

— Combien de maladies avez-vous contractées en tout ?

— Je ne sais pas. Je peux très bien en contracter une sans m'en apercevoir. Je ne sais pas ce que je porte en moi. Que vous vouliez me mettre en contact avec eux pour voir, comme ça, dit Heidel tandis que l'ascenseur s'immobilisait et que la porte s'ouvrait, c'est intéressant. Pourquoi ne pas injecter le sérum à tout le monde, maintenant que vous m'avez sous la main ?

Helman secoua la tête.

— Ces fiches ne me donnent que les maladies qu'il a réussi à guérir de façon indiscutable dans le passé. Alors je m'y fie — enfin, disons que je veux bien tenter l'expérience sur la petite Dorn. Mais aucun de mes autres patients incurables ne correspond à votre liste. Je ne veux pas prendre de risques inutiles.

— Mais vous êtes prêt à tenter l'expérience de la proximité physique ?

Helman haussa les épaules.

— Je suis très ouvert en ce qui concerne toutes ces questions, et cela ne comporterait aucun risque. Ça ne peut en tout cas pas leur faire de mal au point où ils en sont. Le labo se trouve au bout du couloir.

En attendant sa prise de sang, Heidel contempla la vue depuis la fenêtre du laboratoire. Dans la lumière de fin de matinée que le soleil géant projetait sur la ville, il ne compta pas moins de quatre églises, correspondant chacune à un culte différent, ainsi qu'un bâtiment à toit plat, dont la façade était recouverte de prières écrites et de rubans multicolores que les gens y avaient épingleés et qui ressemblait fort à celui qu'il avait vu au village de la vallée du Bart.

En se penchant en avant et en tournant la tête, les yeux plissés, il pouvait également distinguer les superstructures d'une chapelle péienne assez loin vers la droite. Il fit une grimace et se détourna de la fenêtre.

— Remontez votre manche, s'il vous plaît.

John Morwin jouait à Dieu.

Il tourna quelques boutons et prépara la genèse d'un monde. Doucement... La route vermeille du rocher à l'étoile va là. Oui. Attends. Pas encore...

Le jeune homme bougea près de lui sur le divan mais ne se réveilla pas. Morwin lui donna une bouffée de gaz supplémentaire et concentra toute son attention sur son travail. Il passa l'index sous le rebord du panier qui lui recouvrait la tête, pour ôter la transpiration et se gratter la tempe droite qui essuyait les attaques répétées d'une irritation sournoise. Il caressa sa barbe rousse et réfléchit.

Ça n'était pas encore ça. Cela ne correspondait pas tout à fait à ce que le garçon lui avait décrit. Il ferma les yeux et s'enfonça plus profondément dans le rêve du jeune homme étendu à côté de lui. Il prenait une direction qui lui parut être la bonne, mais l'émotion qu'il cherchait en était encore absente.

Il décida d'attendre, ouvrit les yeux et tourna la tête pour étudier la silhouette gracile du dormeur, ses vêtements luxueux, son visage mince et presque féminin recouvert lui aussi d'un panier semblable à celui qu'il portait et relié au sien par un écheveau de fils électriques, le col ouvrage de sa veste que faisait frémir le jet d'air chargé de gaz narcotique. Il fit une moue et plissa le front, non pas tant par désapprobation que par envie. Une des choses qu'il regrettait le plus dans la vie, c'était de n'avoir pas été élevé dans l'opulence, de n'avoir pas été choyé, gâté, transformé en dandy. Il avait toujours rêvé d'être un dandy, et maintenant qu'il pouvait se le permettre il s'apercevait qu'il lui manquait l'éducation qui lui aurait permis d'y parvenir.

Il se tourna pour contempler la sphère de cristal vide, d'un mètre de diamètre et pénétrée d'injecteurs en divers points de sa surface, qui était placée devant lui.

Poussez le bouton *ad hoc* et elle se remplira de particules effervescentes. Transférez la bonne séquence et elles resteront figées là à jamais...

Il fit une nouvelle incursion dans l'esprit du jeune dormeur. Le moment était venu d'utiliser des stimuli plus puissants que les suggestions qu'il avait employées jusque-là. Il manipula un interrupteur. Doucement, le garçon entendit alors le son de sa propre voix, enregistrée un peu plus tôt alors qu'il décrivait le rêve. Les images changèrent et au plus profond de l'esprit abandonné au rêve, il perçut le déclic du « déjà-vu », le sentiment d'adéquation, de désir exaucé.

Il appuya sur le bouton et les injecteurs entrèrent en action en sifflant. Au même moment, il abaissa la manette qui coupait la liaison entre son esprit et celui du fil de son client.

C'est alors qu'avec son exceptionnelle mémoire visuelle et l'aptitude télékinétique qu'il était le seul, parmi les rares êtres vivants possédant ce don, à savoir employer de cette façon, il projeta son esprit sur les particules qui bouillonnaient follement à l'intérieur de la sphère de cristal. Puis il propulsa l'instant clé du rêve qu'il venait d'arracher à l'esprit de son propriétaire, sa forme et sa couleur – le rêve d'un dormeur encore pénétré de l'exubérance et de l'émerveillement de l'enfance –, et là, dans la sphère, en écrasant un autre bouton, il le figea pour toujours. Encore un bouton, et les injecteurs se retirèrent. Encore un, et la sphère se trouva scellée de telle sorte que jamais plus on ne pourrait l'ouvrir sans détruire le rêve. Un interrupteur, et la voix enregistrée fut coupée net. Comme toujours, il découvrit à cet instant qu'il tremblait comme une feuille.

Une fois de plus il avait opéré le miracle.

Il abaissa la manette qui commandait les coussins d'air et ôta les supports, et la sphère resta suspendue dans le vide devant eux. Il abaissa la tenture de velours noir et alluma des projecteurs invisibles en les réglant de façon que leur rayon lumineux tombât sur la chose.

C'était un tableau assez effrayant : quelque chose qui tenait de l'homme et du serpent était enroulé autour d'un amas de roches orange qui faisait également partie de lui-même, et la chose se retournait pour regarder l'endroit où elle fusionnait avec le sol ; plus haut, le ciel était en partie encadré par l'arc d'un bras tendu ; une route vermeille allait d'un rocher à une étoile ; des gouttelettes perlaient comme des larmes sur le bras levé ; plus bas, des formes bleutées striaient l'espace.

John Morwin étudia son œuvre. Il l'avait vue par télépathie assistée, sculptée télékinétiquement, fixée par des moyens mécaniques. Il ignorait quel fantasme d'adolescent elle pouvait bien représenter, et à dire vrai il s'en moquait. Elle était là. Cela seul comptait. L'épuisement psychique qu'il ressentait, le sentiment d'exaltation qu'il ressentait, le plaisir qu'il ressentait

en contemplant sa création suffisaient à le convaincre que c'était une réussite.

De temps à autre, il lui arrivait de se demander si ce qu'il faisait était réellement de l'art ou simplement la reproduction des fantasmes d'autrui. Certes, il possédait l'unique alliance de talent et de moyens matériels pour capturer un rêve, sans oublier une importante rétribution pour chaque opération. Mais il aimait à se considérer comme un artiste. Ne pouvant devenir un dandy, il s'était rabattu sur ce deuxième choix. Il avait décidé qu'un artiste était tout aussi égocentrique et excentrique, mais qu'étant donné sa tendance à vouloir se mettre dans la peau de ses semblables, il ne pouvait en user avec eux avec la même insouciance. Mais s'il n'était même pas un véritable artiste... Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées et enleva le panier. Il se gratta la tempe droite.

Il avait reproduit des fantasmes sexuels, des rêves de sérénité, des cauchemars pour des monarques fous, des psychoses pour des psychanalystes. Ses œuvres n'avaient jamais suscité qu'admiration et louanges. Il espérait que ce n'était pas simplement parce qu'elles constituaient l'extériorisation des sentiments de ses clients qu'ils... Non, décidément. Le portrait était un art à part entière. Mais il se demandait ce que cela donnerait si un jour il pouvait reproduire son propre rêve.

Il se leva, alla débrancher et retirer les instruments qui encombraient Abse, le jeune homme. Puis il regagna sa console, prit sa pipe qui portait encore, gravé sur le fourneau, le vieil insigne de ralliement, la caressa du pouce, la bourra, l'alluma.

Il s'assit derrière l'adolescent après avoir actionné les servomécanismes qui amenaient lentement le divan du dormeur dans une position demi-couchée. Le décor était prêt. Il sourit au milieu d'un nuage de fumée et écouta la respiration régulière du jeune homme.

L'art de la mise en scène. Il était redevenu l'homme d'affaires, le vendeur exhibant sa marchandise. La première chose que verrait Abse en se réveillant serait l'objet savamment situé. Sa propre voix, venant de derrière le garçon, romprait alors le charme avec quelque remarque anodine ; la magie – brisée – de cet instant irait se loger au plus profond de son

subconscient et resterait ainsi éternellement fixée dans sa mémoire. L'attrait de l'objet devait en principe s'en trouver rehaussé.

Une main qui bouge. Un léger toussotement. Un geste tout à coup figé et qui ne sera jamais achevé... Il laissa passer environ six secondes, puis il dit :

— Ça vous plaît ?

L'adolescent ne répondit pas immédiatement, mais lorsqu'il le fit, ce fut en des termes qui eussent semblé plus appropriés dans la bouche d'un enfant que dans celle du jeune homme blasé qui était entré dans son atelier. Finis, le mépris à peine déguisé, l'indifférence feinte, la docilité un peu insolente du gosse dont le père avait décidé qu'un rêve matérialisé serait le cadeau d'anniversaire idéal pour un fils qui n'avait plus grand-chose à désirer.

— C'est ça... dit-il. C'est ça !

— J'en déduis que vous êtes content ?

— Dieux du ciel !

Le garçon se leva et se dirigea vers la sphère. Il tendit lentement la main, mais ne la toucha pas :

— Content ? C'est fabuleux !

Il frissonna légèrement et resta silencieux quelque temps. Lorsqu'il se retourna, il souriait. Morwin lui rendit son sourire avec le coin gauche de sa bouche. Le garçon s'était repris.

— C'est fort intéressant, et il fit un geste nonchalant de la main sans se retourner. Faites-la livrer et envoyez la facture à mon père.

— Très bien.

Morwin se leva tandis qu'Abse se dirigeait vers la porte qui menait au bureau et vers la sortie. Il la maintint ouverte pour lui laisser le passage. Abse s'arrêta sur le seuil et le regarda droit dans les yeux pendant un moment. C'est alors, et seulement alors, qu'il posa de nouveau son regard sur le globe.

— Je... J'aurais voulu voir comment vous vous y êtes pris. C'est dommage qu'on n'ait pas pensé à enregistrer toute l'opération.

— Ça n'a rien de vraiment passionnant, dit Morwin.

— Non, sans doute. Enfin, je vous souhaite le bonjour.

Il ne fit pas mine de vouloir lui serrer la main.

— Et moi de même, dit Morwin en le regardant partir.

Oui ç'aurait été agréable d'être un enfant gâté. Encore un an ou deux et le garçon aurait appris... tout ce qu'il saurait jamais.

Alyshia Curt sa secrétaire-réceptionniste, émit un petit toussotement dans son alcôve située à côté de la porte. Se tenant des deux mains au chambranle, il se pencha à droite et la regarda.

— Salut, dit-il. Demandez à Jansen de l'emballer et de la livrer ; et envoyez la facture.

— Bien, monsieur, et elle l'invita d'une mimique à suivre la direction de son regard, ce qu'il fit.

— Coucou ! dit d'une voix atone l'homme qui était assis près de la fenêtre.

— Michael ! Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— J'avais envie d'une tasse de vrai café.

— Suis-moi dans l'atelier. J'en ai mis à chauffer.

L'homme se leva et se déplaça lentement, son corps massif, son uniforme clair, ses cheveux d'albinos rappelant pour la dixième fois à Morwin l'ère glaciaire et la lente progression d'un glacier. Ils passèrent dans l'atelier, et Morwin chercha deux tasses propres. Il les trouva, et lorsqu'il se retourna, il s'aperçut que Michael avait traversé tout l'atelier en silence pour contempler sa dernière création.

— Tu aimes ? demanda-t-il.

— Oui. C'est une de tes plus belles œuvres. C'est pour le jeune Arnitch ?

— Ouais.

— Qu'est-ce qu'il en pense ?

— Il a dit que ça lui plaisait.

— Hum.

Michael se détourna et s'approcha de la petite table sur laquelle Morwin prenait parfois ses repas.

Morwin versa deux tasses de café qu'ils burent à petites gorgées.

— La chasse au *Lamaq* va s'ouvrir cette semaine.

— Déjà, dit Morwin. Je n'ai pas vu les saisons passer cette année. Tu vas faire une sortie ?

— Je pensais y aller le week-end prochain. On pourrait filer en rase-mottes jusqu'à la Forêt Bleue, bivouaquer une ou deux nuits sur place, et en abattre quelques-uns.

— Ça m'a l'air d'être une bonne idée. Je suis de la partie. Il y aura d'autres gens, à part toi et moi ?

— Je pensais demander à Jorgen.

Morwin hocha la tête et tira une bouffée de sa pipe en cachant l'insigne avec son pouce. Jorgen, le géant de Rigel et Michael, originaire de Honsi, avaient fait partie du même équipage pendant la guerre. Quinze ans plus tôt, il aurait tiré à vue sur l'un comme sur l'autre. Maintenant, il les laissait marcher derrière lui avec des armes à la main. Maintenant, il mangeait, buvait, plaisantait avec eux, vendait ses œuvres à leurs compatriotes. Il sentait l'insigne de la Quatrième Flotte Stellaire des NADYA lui brûler le pouce. Il le serrait fort, un peu honteux de chercher à le dissimuler aux yeux du Honsien, mais incapable de le dévoiler. « Si nous avions gagné, la situation aurait été inversée, se dit-il, et personne n'aurait tenu grief à Michael de porter son fichu anneau de combat à l'envers ou sur une chaîne autour de son cou, hors de vue. Un homme doit vivre dans le milieu qui lui est le plus propice. Si j'étais resté dans les NADYA, je serais encore en train de bricoler avec des électrons pour un salaire de misère. »

— Combien de temps as-tu encore à tirer avant de prendre ta retraite ? demanda-t-il.

— Environ trois ans. J'ai encore le temps de rêver à ce que je vais en faire.

Michael se pencha en arrière et avec sa main droite sortit un journal de la poche de sa tunique.

— On dirait qu'un de tes amis a bien l'intention de ne jamais la prendre, sa retraite.

Morwin prit le journal et parcourut la page des yeux.

— À quoi fais-tu allusion ? demanda-t-il pour la forme.

— Deuxième colonne. À mi-page.

— Explosion sur Blanchen ? C'est ça ?

— Oui.

Il lut l'article lentement. Puis :

— Je ne vois pas très bien où tu veux en venir, dit-il tandis que quelque chose ressemblant à de la fierté montait en lui.

Il se garda bien de le laisser paraître.

— Ton ancien Commandant de Flotte, Malacar Miles. Qui d'autre ?

— *Six morts, neuf blessés... Huit unités détruites, vingt-six endommagées*, lut-il. On n'a encore pu trouver aucun indice quant au responsable de cet attentat, mais le Service s'occupe activement... Si on n'a trouvé aucun indice, qu'est-ce qui te fait soupçonner le Commandant ?

— Le contenu des entrepôts.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Des unités de translation vocale à haute vélocité.

— Je ne vois pas...

— ... Qui jusque dernièrement n'étaient fabriquées que dans les NADYA. Les appareils en question étaient les premiers à avoir été fabriqués sur des planètes membres des Ligues.

— Encore un monopole des NADYA qui saute.

Michael haussa les épaules.

— Ils ont bien le droit de fabriquer ce qu'ils veulent. Les NADYA n'arrivaient tout simplement pas à faire face à la demande. Alors des industriels des Ligues ont décidé de se lancer dans la construction de ces engins. C'était leur premier lot. Comme tu sais, ce sont des instruments de précision, l'un des rares appareils qui exigent des réglages manuels importants. Une nombreuse main-d'œuvre qualifiée occasionne de gros frais généraux.

— Et tu crois que le Commandant est impliqué dans cette affaire ?

— Tout le monde *sait* que c'est lui qui a fait le coup. Ça fait des années qu'il s'amuse à ce petit jeu. Il oublie que la guerre est finie, l'armistice signé...

— Tu peux difficilement aller le chercher dans les NADYA.

— Fort juste. Mais un civil puissant le fera peut-être un jour – quelqu'un qui en aura assez de voir ses biens détruits, ses amis ou ses ouvriers assassinés.

— Ça a déjà été le cas, et tu sais ce que ça a donné. Si quelqu'un tente le coup maintenant, il s'en mordra les doigts encore plus sûrement.

— Je sais ! Ça pourrait mener à des ennuis sérieux – voire à une extrémité que nous voulons éviter à tout prix.

— En admettant que le service l'attrape la main dans le sac, en train de poignarder quelque citoyen paisible des L.C. C'est toujours vrai, ce qu'on disait ?

— C'est à toi qu'il faudrait demander ça.

Morwin détourna les yeux.

— Nous ne discutons jamais de ces choses-là lorsque nous parlons, dit-il finalement.

Michael réprima une grimace et s'essuya la bouche du revers de la main.

— Oui, dit-il alors. C'est plus vrai que jamais. Il nous faudrait le rendre aux NADYA, puis déposer une plainte auprès du Gouvernement central des NADYA, qui bien sûr ne toucherait pas à un cheveu de son seul commandant de flotte à la retraite encore vivant. Légalement, nous serions obligés de le rendre – quand il y a trop de témoins, c'est ce qui se passe. Si seulement ils n'avaient pas fait de lui leur représentant officiel à la première conférence du SEL. On dirait vraiment qu'ils ont calculé leur coup à l'époque, et que maintenant, ils l'encouragent. Si seulement il y avait moyen de le convaincre que c'est une cause perdue, ou de lever son immunité diplomatique. La situation est extrêmement embarrassante.

— Oui.

— Tu as servi sous ses ordres. Vous étiez bons amis, toi et lui, à une certaine époque.

— C'est vrai.

— Bon. Et vous l'êtes encore, pas vrai ?

— Comme tu sais, je lui rends visite de temps en temps, histoire de parler du bon vieux temps.

— Est-ce que tu crois que tu pourrais le raisonner ?

— Comme je te l'ai dit, nous ne parlions pas de ces choses. Il ne m'écouterait pas si j'essayais.

Morwin resservit du café.

— Quoi qu'il ait pu être par le passé, il est maintenant un assassin et un terroriste – pour ne citer que deux chefs d'accusation. Tu t'en rends compte, je suppose ?

— Sans doute, sans doute.

— Si jamais il allait trop loin – si jamais il provoquait une catastrophe de vraiment grande envergure – ça pourrait constituer un *casus belli*. Il y a un tas de politiciens et de militaires qui ne demandent qu'un prétexte pour remettre ça avec les NADYA – et leur faire un sort une bonne fois.

— Pourquoi me dis-tu tout cela, Mike ?

— Je ne suis pas de service, et ma démarche n'a rien d'officiel. J'espère que mes supérieurs ne découvriront jamais que je t'en ai dit un mot. Mais tu es la seule personne dont j'ai jamais entendu parler – habitant ici même, en ville, et de plus un ami à moi – qui connaisse ce personnage et lui rende même visite de temps en temps. Bon sang, je ne veux pas d'une nouvelle guerre ! Même si cette fois, c'était l'affaire de vingt-quatre heures. Je me fais vieux. Tout ce que je veux, c'est prendre ma retraite pour pouvoir passer mon temps à chasser et à pêcher. Tu étais son ordonnance. Il t'écouterait. Il t'a même offert cette drôle de pipe quand tout a été fini. C'est une Bayner-Sandow en bruyère, n'est-ce pas ? Elles valent une petite fortune. Il devait avoir une certaine affection pour toi.

Morwin rougit, acquiesça dans un nuage de fumée, en prit dans les yeux et secoua la tête.

« Et je l'ai trahi comme les autres, pensa-t-il, quand je suis venu habiter les Ligues et que j'ai commencé à accepter leur argent. »

— Je ne l'ai pas vu depuis longtemps. Je suis sûr qu'il ne m'écouterait pas.

— Excuse-moi, dit Michael en fixant le fond de sa tasse de café. Je ne sais pas ce qui m'a pris de te demander une chose pareille. N'en parlons plus, d'accord ?

— Tu travailles sur l'affaire de Blanchen ?

— Seulement de loin.

— Je comprends. Je suis désolé.

Il y eut un long silence, puis Michael avala son café d'une gorgée et se leva.

— Bon eh bien ! il va être l'heure de reprendre le boulot, dit-il. On se voit dans onze jours, chez moi. À l'aube. D'accord ?

— D'accord.

— Merci pour le café.

Morwin hocha la tête et leva la main en un demi-salut. Michael ferma la porte derrière lui.

Pendant un long moment, Morwin contempla le rêve figé de son jeune client. Puis son regard tomba sur sa tasse à café. Il la regarda jusqu'à ce qu'elle s'élève au-dessus de la table et aille se désintégrer contre le mur.

Heidel von Hymack regarda la fillette couchée dans son lit d'hôpital devant lui et lui rendit son pâle sourire. Environ neuf ans, estima-t-il.

— ... Et ça, c'est une claanite, expliqua-t-il en ajoutant une pierre à la rangée qui ornait le rebord de la fenêtre, à portée de sa main. Je l'ai trouvée il y a quelque temps sur la planète appelée Claana. Je l'ai beaucoup polie depuis, mais je ne l'ai pas passée à la meule. C'est sa forme d'origine.

— Comment c'est, sur Claana ? demanda-t-elle.

— La plus grande partie de la planète est couverte d'eau, dit-il. Il y a un grand soleil bleu dans un ciel rosâtre, et onze petites lunes qui sont toujours en train de faire quelque chose d'intéressant. Il n'y a pas de continents, seulement des milliers d'îles un peu partout. Ses habitants sont des batraciens, et ils passent la plupart de leur vie dans l'eau. Pour autant que l'on sache, ils n'ont aucune ville digne de ce nom. Ce sont des nomades qui vivent plus ou moins du commerce. Ils troquent ce qu'ils trouvent au fond des mers contre des couteaux, des duralines et des choses comme ça. Cette pierre vient d'une de leurs mers. Je l'ai trouvée sur une plage. C'est la mer qui lui a donné cette forme-là en la frottant contre le sable et les autres pierres de la plage. Les arbres s'y étaient sur de vastes étendues, et il leur pousse des racines supplémentaires qui courrent à la surface du sol jusqu'à l'eau. Ils ont de nombreuses feuilles très larges. Certains d'entre eux ont des fruits. La température y est presque toujours agréable en raison des vents qui viennent de la mer. Et quand tu veux, tu peux escalader quelque chose de haut,

et regarder dans toutes les directions. Tu verras toujours un endroit sombre où il pleut. Quand on regarde à travers le rideau de pluie, tout ce qu'on voit est embrumé et comme déformé, comme les lointains rivages du pays des fées et des magiciens. Et puis il y a les mirages. On voit des îles dans le ciel, avec des arbres qui poussent la tête en bas. Un des indigènes m'a dit que c'est là qu'ils allaient quand ils mouraient. Ils pensent que leurs ancêtres sont là-haut et les regardent – les yeux fixés au fond des mers. Si tu aimes cette pierre, tu peux la garder.

— Oh ! oui, monsieur H ! Merci !

Elle saisit la pierre et la frotta avec sa main. Puis elle la fit briller en la polissant contre le devant de sa chemise de nuit.

— Comment te sens-tu aujourd'hui ? lui demanda-t-il.

— Mieux, dit-elle. Bien mieux.

Il étudia la petite frimousse encadrée de boucles noires et parsemée de taches de rousseur, où brillaient deux petits yeux noirs. Elle était plus colorée qu'elle ne l'avait été un jour et demi auparavant, quand elle avait reçu une injection de sérum. Sa respiration n'avait plus rien de laborieux. Elle pouvait maintenant rester presque assise, le dos calé contre des coussins, et parler pendant un certain temps. Sa fièvre était tombée et sa tension pratiquement normale. Elle manifestait de la curiosité et elle avait recouvré l'animation des enfants de son âge. Il considérait la thérapeutique comme un succès. Il ne pensait plus aux neuf tombes dans la forêt, ni aux autres qu'il avait laissées plus loin derrière lui.

— ... J'aimerais bien voir Claana, disait-elle, avec son soleil bleu et toutes ses lunes...

— Peut-être iras-tu un jour, lui dit-il en imaginant l'avenir et en la voyant mariée à quelque garçon d'Italbar, passant le reste de sa vie maintenant retrouvée à s'occuper de son ménage, avec peut-être seulement une pierre orange pour lui rappeler ses rêves d'enfance.

Enfin, cela pourrait être pis, se dit-il en se souvenant de cette soirée sur les hauteurs dominant Italbar. Une ville comme Italbar pouvait être un lieu agréable où venir échouer au terme d'une vie errante.

Le Dr Helman entra dans la chambre, les salua tous les deux d'un signe de tête, prit le poignet de la fillette et regarda son chrono.

— Tu es un peu surexcitée, Luci, annonça-t-il en abaissant son poignet. Peut-être que monsieur H t'a raconté trop d'aventures.

— Oh ! non, s'exclama-t-elle. Je veux les entendre toutes. Il a été partout. Vous avez vu la pierre qu'il m'a donnée ? Je parie que c'est une pierre porte-bonheur. Elle vient de Claana, un monde qui a un soleil bleu et onze lunes...

Le médecin jeta un coup d'œil à la pierre.

— Elle est très jolie. Maintenant, je veux que tu te reposes.

« Pourquoi ne sourit-il jamais ? se demanda Heidel il devrait être content. »

Heidel ramassa le reste de ses pierres et les rangea dans le sac en peau de *Kuhl* frappé de ses initiales, qu'il avait avec lui.

— Il est temps que je m'en aille, maintenant, Luci, dit-il. Je suis content que tu te sentes mieux. Si je ne te revois pas – ça a été un plaisir de parler avec toi. Sois sage... Il se leva et se dirigea vers la porte, suivi du Dr Helman.

— Vous allez revenir, n'est-ce pas ? dit la fillette en se redressant sur son séant, les yeux grands ouverts. Vous allez revenir ?

— Je ne sais pas encore, lui dit Heidel. On verra.

— Revenez... l'entendit-il supplier tandis qu'il franchissait la porte qui donnait sur le couloir.

— Son état s'améliore à une vitesse ahurissante, dit Helman. J'éprouve encore des difficultés à croire ce que je vois.

— Et les autres, que deviennent-ils ?

— Tous ceux à qui vous avez rendu visite ont bénéficié soit d'un arrêt dans la progression de leur mal, soit d'une véritable résurrection. J'aimerais vraiment savoir comment ça marche. Votre sang soit dit en passant, est un casse-tête encore plus incompréhensible que ces rapports ne le laissaient entendre – d'après notre propre laboratoire. Ils voudraient plus d'échantillons, pour pouvoir en envoyer à Landsen aux fins d'analyse.

— Non, dit Heidel. Je sais que mon sang est un casse-tête, et ils n'en apprendront pas davantage en le faisant analyser à Landsen. Si la question les intéresse vraiment, ils peuvent demander à SEL copie du dossier très complet établi sur mon sang par le Panopath. Il a été soumis à tous les tests possibles et imaginables, et ça n'a rien donné. D'ailleurs, je vais redevenir dangereux sous peu. Il va falloir que je m'en aille.

Les deux hommes allèrent jusqu'aux ascenseurs.

— Cet « Équilibre » dont vous parlez, dit Helman ça n'existe pas. À vous entendre, les agents pathogènes formeraient des escadrons qui s'affronteraient, puis signeraient une trêve que chaque camp respecterait scrupuleusement. C'est absurde. Le corps humain ne fonctionne pas de cette manière.

— Je sais, dit Heidel tandis qu'ils montaient dans l'ascenseur. C'est seulement une analogie. Comme je vous l'ai dit déjà, je ne suis pas docteur en médecine. J'ai créé mes propres termes – des termes simples et pragmatiques – pour parler de ce qui m'arrive. Traduisez-les comme vous voudrez, je reste l'expert en ce qui concerne les effets.

L'ascenseur les déposa au rez-de-chaussée.

— Voulez-vous que nous passions dans mon bureau ? dit Helman lorsqu'ils sortirent de l'ascenseur. Vous dites que vous devez vous en aller bientôt, et je sais quand votre aéromobile doit arriver. Cela veut dire que vous voulez trouver un coin désert dans les collines pour subir une nouvelle catharsis. J'aimerais m'arranger pour vous observer et...

— Non ! dit Heidel. Il n'en est pas question. Je ne laisse personne m'approcher quand je fais ça. C'est trop dangereux.

— Mais je pourrais vous mettre en isolement complet.

— Non, rien à faire. Trop de gens sont déjà morts par ma faute. Des choses comme ce que je viens de faire ici, c'est un peu ma façon de me racheter. Je ne veux pas risquer de causer d'autres accidents en me laissant entourer par des gens pendant mon coma – même des gens formés pour ça.

Helman haussa légèrement les épaules.

— Si jamais vous changez d'avis, j'aimerais être le médecin qui dirigera les opérations, dit-il.

— Eh bien !... Merci. Il vaut mieux que j'y aille maintenant.

Helman lui serra la main.

— Merci pour tout, dit-il. Les dieux ont été bons.

« Envers tes patients, peut-être », pensa Heidel. Puis à haute voix :

— Au revoir, docteur.

Et il franchit la porte qui donnait sur le hall d'entrée.

— ... Béni ! disait-elle. Les dieux vous bénissent !

Elle avait saisi son bras, et l'avait attiré vers elle tandis qu'il passait près de sa chaise.

Il regarda le visage aux traits tirés et aux yeux cernés de rouge. C'était la mère de Luci.

— Je crois qu'elle s'en tirera, dit-il. C'est une gentille petite fille.

Tandis qu'elle s'agrippait à son bras gauche, sa main droite fut saisie et énergiquement secouée par un homme maigre habillé d'un pantalon d'été et d'un pull-over. Son visage buriné était fendu d'un sourire qui exhibait une rangée de dents irrégulières :

— Je ne sais comment vous remercier, monsieur H, disait-il, en emprisonnant la main de Heidel dans une étreinte moite. On a dû prier dans tous les lieux saints de la ville – et tous nos amis en ont fait autant. Il faut croire que nos prières ont été entendues. Que tous les dieux vous bénissent !... Vous viendrez bien dîner à la maison ce soir ?

— Merci, mais il faut vraiment que j'y aille, dit Heidel. J'ai un rendez-vous – une affaire que je dois régler avant l'arrivée de mon vaisseau de transport.

Quand il fut enfin en mesure de s'arracher à leur étreinte, il se retourna pour s'apercevoir que le hall était en train de se remplir de monde. Dans le brouhaha général, il entendit distinctement les mots « Monsieur H » prononcés à plusieurs reprises.

« Comment vous y prenez-vous, monsieur H ? » fusa de cinq directions différentes.

« Vous pouvez me donner un autographe ?

— Mon frère souffre d'une allergie. Pourriez-vous... ?

— J'aimerais vous inviter à assister à la messe de ce soir, monsieur. Ma paroisse...

— Pouvez-vous guérir à distance ?

— Monsieur H, pourriez-vous répondre à quelques questions pour le journal du... ? »

— Je vous en prie, dit-il en tournant la tête pour se trouver nez à nez avec une succession de visages et d'appareils photo. Je *dois* partir. Je suis touché de votre sollicitude, mais je n'ai rien à vous dire. S'il vous plaît, laissez-moi passer.

Mais le hall était noir de monde et la porte d'entrée était maintenant ouverte par la foule qui se pressait sur le seuil. On brandissait des enfants au-dessus de la foule pour qu'ils puissent le voir. Il regarda le portemanteau et s'aperçut que son bâton avait disparu. Au-delà de l'endroit où il l'avait laissé, de l'autre côté du mur en verre, il vit un attroupement se former devant le bâtiment.

« ... Monsieur H, j'ai un cadeau pour vous. Je les ai cuisinés moi-même...

— Puis-je vous conduire là où vous allez ?

— Quels dieux priez-vous, monsieur ?

— Mon frère souffre d'une allergie... »

Il battit en retraite jusqu'au bureau de réception et se pencha vers la femme qui l'avait reçu, le jour de son arrivée.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça n'était pas prévu au programme, dit-il.

— Nous ne nous y attendions pas non plus, lui répondit-elle. Ils se sont rassemblés en moins de cinq minutes. On ne pouvait pas deviner. Rentrez dans le couloir, et je leur dirai que personne n'a le droit d'aller au-delà de cette limite. Je vais demander qu'on vienne vous chercher pour vous montrer la sortie de service.

— Merci.

Il franchit de nouveau la porte avec force sourires et saluts de la main à l'adresse de la foule.

Un cri s'éleva lorsqu'il disparut dans le couloir. C'était un mélange de H et de Hourras.

Il attendit dans le couloir jusqu'à ce qu'un infirmier fasse son apparition et le conduise à l'arrière du bâtiment.

— Puis-je vous emmener quelque part en voiture ? demanda celui-ci. Si la foule vous voit marcher dans les environs et vous

reconnaît... je veux dire, ils pourraient vous suivre et vous embêter.

— D'accord, dit Heidel. Conduisez-moi donc à six ou sept pâtés de maisons d'ici en direction des collines.

Il montra du doigt celles qu'il avait franchies en venant à Italbar.

— Je peux même vous emmener jusqu'au pied des collines, monsieur, ça vous éviterait de marcher.

— Merci, mais je veux m'arrêter en chemin pour acheter des vivres – peut-être même pour prendre un repas chaud – avant d'attaquer l'ascension. Connaissez-vous un endroit où je pourrais trouver ça ?

— Il y en a plusieurs. Je vais vous conduire à un petit établissement dans une rue calme. Je ne crois pas qu'on vous y dérangera. Voilà ma voiture.

Ils gagnèrent sans incident l'établissement qu'avait recommandé l'infirmier – une boutique étroite remplie de parfums vieillots, avec un plancher en bois et des murs parcourus de rayonnages sans vitrines, qui se partageait en un magasin d'alimentation donnant sur la rue, et un minuscule restaurant dans l'arrière-salle. Un petit incident vint néanmoins troubler la satisfaction de Heidel. Lorsque le véhicule s'était arrêté devant l'établissement, l'infirmier avait plongé la main dans sa chemise et en avait extirpé une petite amulette verte – un lézard damasquiné d'argent sur toute la longueur de son dos.

— Je sais que ça peut paraître idiot, monsieur H, dit-il, mais pourriez-vous simplement toucher cette amulette ?

Heidel s'exécuta, puis lui demanda :

— Qu'est-ce que je viens de faire ?

Le jeune homme rit et détourna les yeux tout en remettant l'amulette à sa place.

— Oh ! je suis sans doute un peu superstitieux, comme tout le monde, dit-il. C'est mon porte-bonheur. Avec tout ce qu'on raconte sur votre compte, je me suis dit que ça ne pouvait pas faire de mal.

— Parce qu'on raconte des choses ? Quoi donc ? Vous n'allez pas me dire que cette histoire de saint m'a suivi jusqu'ici ?

— Ma foi, si, monsieur. Qui sait ? Il y a peut-être du vrai là-dedans.

— Vous travaillez à l'hôpital. Vous passez une bonne part de votre temps parmi des scientifiques...

— Oh ! ils sont pareils pour la plupart. Peut-être que ça vient du fait qu'on vit tellement loin de tout. Il y a des prêtres qui disent que c'est une sorte de réaction, parce qu'on vit de nouveau près de la nature après que nos ancêtres ont vécu des siècles dans de grosses métropoles. Quoi qu'il en soit, merci d'avoir accédé à mon désir.

— Merci de m'avoir accompagné.

— Bonne chance.

Heidel descendit et entra dans la boutique.

Il renouvela son stock de provisions, puis alla s'asseoir à une table dans l'arrière-salle sans fenêtre. La pièce était éclairée par huit fluoro-globes de modèle ancien intégrés aux murs, et sur lesquels des insectes étaient restés collés ; elle était climatisée de façon presque correcte. Bien qu'il fût le seul client, on mit fort longtemps à le servir. Il commanda une grillade et la boisson locale, et s'abstint de demander de quel animal provenait le morceau de viande qu'il avait commandé – une politique qu'il avait établie depuis longtemps comme étant prudente lors de brefs déplacements sur des mondes inconnus. En attendant qu'on lui apporte la grillade, il dégusta la boisson et médita sur sa situation.

Il était toujours géologue. C'était la seule chose qu'il pouvait faire bien et sans danger pour quiconque. Il est vrai qu'aucune des grosses entreprises spécialisées n'accepterait de l'employer. Elles ignoraient que H et lui n'étaient qu'une seule et même personne, mais savaient toutes qu'il avait quelque chose de bizarre. Peut-être figurait-il sur leur liste de personnes censées avoir la poisse ? Quoi qu'il en fût, il ne pouvait en toute bonne conscience prendre un emploi et courir le risque d'être nommé dans un endroit où il ne désirait pas travailler – à savoir un endroit peuplé. La plupart de ces entreprises, toutefois, étaient toutes disposées à l'embaucher comme collaborateur contractuel. Paradoxalement, cette situation avait eu pour conséquence de lui faire gagner plus d'argent qu'il n'en avait

jamais gagné. Mais maintenant qu'il avait acquis une certaine aisance financière, il ne savait qu'en faire. Il se tenait à l'écart des villes, des gens, de tous les endroits où l'on dépense beaucoup d'argent. Au fil des années, il s'était habitué à accepter cette existence solitaire, à telle enseigne que maintenant, la présence de gens – même bien moins nombreux qu'ils l'avaient été à l'hôpital – le mettait mal à l'aise. Il se voyait passer ses vieux jours à l'écart du monde, dans une cabane perdue dans la brousse, ou un bungalow sur quelque plage déserte. Ses cigares, sa collection de minéraux, quelques livres et un récepteur capable de capter Central Informations – il ne lui en faudrait pas davantage pour être heureux.

Il mangea lentement, et le propriétaire de l'établissement revint pour faire un brin de causette. Où allait-il avec ce sac à dos et ces provisions ?

« Camper dans les collines », expliqua-t-il. « Pourquoi ? » Sur le point de rétorquer au bonhomme que ce n'était pas son affaire il se dit que celui-ci se sentait peut-être seul. Ni la boutique ni le restaurant ne semblaient attirer une nombreuse clientèle. Peut-être ne voyait-il pas beaucoup de monde. Et il était âgé. Heidel inventa donc une histoire. L'autre écouta en hochant la tête. Bientôt ce fut Heidel qui écouta tandis que le tenancier parlait. Et Heidel de hocher la tête de temps à autre.

Il finit son repas et alluma un cigare.

Petit à petit au fur et à mesure que le temps passait, Heidel s'aperçut qu'il prenait plaisir à la conversation. Il commanda un autre verre et alluma un deuxième cigare.

Comme il n'y avait pas de fenêtres, il ne vit pas les ombres s'allonger. Il parla d'autres mondes ; il montra ses pierres au tenancier. Celui-ci lui parla de la ferme qu'il avait possédée jadis.

Au moment où les premières étoiles du soir faisaient leur apparition dans le ciel d'Italbar, Heidel consulta son chrono.

— Déjà ! Ce n'est pas possible, je dois avancer.

Le vieil homme regarda le chrono de Heidel, puis le sien.

— J'ai bien peur que non. Mon intention n'était pas de vous retarder, si vous étiez pressé...

— Non, ça ne fait rien, dit Heidel. Je n'ai tout simplement pas senti le temps passer. Ce fut un moment très agréable. Mais il vaut mieux que j'y aille maintenant.

Il régla l'addition et prit rapidement congé. Ça ne lui disait rien de rogner sa marge de sécurité.

Il tourna à droite en sortant de la boutique et se mit à marcher sous le ciel étoilé dans la direction d'où il était venu quelques jours plus tôt. En moins d'un quart d'heure, il avait quitté le centre de la ville et traversait un agréable quartier résidentiel. Les globes brillaient d'un éclat plus soutenu au bout de leurs poteaux au fur et à mesure que le ciel devenait plus sombre et éclaboussé d'étoiles. En passant devant une église en pierre dont les vitraux laissaient filtrer une faible lueur, il ressentit cette impression de malaise que provoquaient toujours chez lui les églises. Cela s'était produit il y a – combien ? – dix ou douze ans ? Quel que fût le temps écoulé depuis, il se rappelait l'incident comme si c'était hier. Ça lui donnait encore des frissons de temps à autre.

Par une journée d'été torride sur Murtania, il s'était retrouvé dehors en plein midi au cours d'une promenade il avait cherché refuge dans une de ces chapelles strantriennes souterraines où règnent en permanence une fraîcheur et une pénombre agréables. Il s'était assis dans un coin particulièrement obscur pour se reposer. Il avait fermé les yeux quand deux fidèles étaient entrés, dans l'espoir de paraître absorbé dans une méditation. Au lieu de prier tranquillement comme il s'y était attendu, les nouveaux venus ne s'étaient pas assis mais avaient commencé à discuter à voix basse avec véhémence. L'un d'eux avait fini par partir, et l'autre s'était avancé et assis près de l'autel. Heidel l'avait étudié. C'était un Murtanien et ses membranes branchiales étaient dressées et gonflées, ce qui dénotait un état de surexcitation. Il n'avait pas baissé la tête mais au contraire levé les yeux. Heidel avait suivi la direction de son regard et vu qu'il observait la frise en glassite, représentant une file continue de déités qui courait le long des murs de la chapelle. L'inconnu avait gardé les yeux fixés sur l'image de l'une de ces déités qui brillait à présent d'un éclat bleuté. Lorsque son propre regard avait rencontré la chose, Heidel avait

reçu comme une décharge électrique. Une sorte d'engourdissement avait envahi ses membres, et il avait été pris d'un léger vertige. « J'espère que ce n'est pas une de mes anciennes maladies qui reprend du service ». s'était-il dit. Mais non, l'impression n'était pas la même. Au lieu de cela, il avait ressenti une sorte de griserie comparable aux premiers effets de l'ivresse, bien qu'il n'eût absorbé aucune boisson alcoolisée ce jour-là. À ce moment, la chapelle s'était remplie de fidèles. Avant même qu'il ait eu le temps de rassembler ses esprits, un Office avait commencé à être célébré. L'impression d'ivresse et de puissance s'était faite plus forte, et ce fut alors que des émotions spécifiques firent leur apparition – des émotions étrangement contradictoires. Tantôt il avait eu envie d'étendre la main et de toucher les gens qui l'entouraient, de les appeler ses « frères », de les aimer de les guérir de leurs maux ; tantôt il les avait haïs et avait regretté que sa récente catharsis l'eût empêché de contaminer la foule de fidèles avec quelque maladie incurable qui se serait répandue comme le feu à une traînée de poudre et les aurait tous tué en vingt-quatre heures. Son cerveau avait oscillé entre ces deux désirs et il s'était demandé s'il devenait fou. Il n'avait jamais manifesté de tendances schizophrènes par le passé, et ses sentiments envers l'humanité n'avaient jamais été marqués par une grande intensité, que ce fût dans un sens ou dans l'autre, il avait toujours été un individu plutôt débonnaire qui n'aimait ni provoquer ni s'attirer des ennuis. Il n'avait jamais passionnément aimé ou passionnément haï ses semblables, mais les avait toujours pris comme ils étaient et s'était efforcé de vivre avec eux dans un état de coexistence pacifique. Aujourd'hui encore il n'arrivait pas à comprendre les folles envies qui tout à coup l'avaient pris. Il avait donc attendu que la dernière vague de haine fût passée, et quand le vide se fut fait en lui juste avant le prochain déferlement d'amour, il s'était levé prestement s'était frayé un passage jusqu'à la sortie. Mais il fut submergé bien avant d'avoir pu l'atteindre, et s'excusa humblement chaque fois qu'il bousculait quelqu'un : « La paix soit avec vous, mon frère. J'implore votre pardon. Ami, pardonnez-moi. Je vous présente

mes excuses les plus humbles. Pardonnez mon passage indigne... »

Une fois qu'il eut franchi la porte, gravi les marches et débouché dans la rue, il se mit à courir. Quelques minutes plus tard, tout sentiment inhabituel avait disparu. Il avait songé à consulter un psychiatre, mais n'en avait finalement rien fait, ayant attribué le phénomène au choc provoqué par le passage de la chaleur à une soudaine fraîcheur, choc auquel venaient s'ajouter tous les petits effets secondaires qui sont inévitables lorsqu'on visite une nouvelle planète. Et puis, le phénomène ne se répéta jamais. À compter de ce jour, cependant, il n'avait jamais remis les pieds dans une église d'aucune sorte. Et il ne pouvait passer devant un édifice religieux sans une pointe d'appréhension qui remontait à cette journée d'été sur Murtania.

Il s'arrêta à un croisement pour laisser passer trois véhicules. Alors qu'il s'apprêtait à repartir, il entendit quelqu'un s'exclamer derrière lui :

— Monsieur H !

Un garçon d'une douzaine d'années sortit de l'ombre projetée par un arbre et se dirigea vers lui. Dans sa main gauche, il tenait une laisse de couleur noire dont l'autre extrémité était fixée au collier d'un lézard d'un mètre de long, trapu et court sur pattes. Il suivait le garçon en se dandinant, ses griffes cliquetant sur l'asphalte, et lorsqu'il ouvrit la gueule pour projeter sa petite langue rouge en direction de Heidel, on aurait pu croire qu'il souriait. C'était un lézard très dodu, et il se frotta à plusieurs reprises contre la jambe du garçon tandis qu'ils approchaient.

— Monsieur H, je suis allé à l'hôpital tout à l'heure, mais vous êtes rentré à l'intérieur, alors je n'ai pas pu bien vous voir. On m'a raconté comment vous aviez guéri Luci Dorn. J'en ai de la veine de tomber sur vous, comme ça, en me promenant.

— Ne me touche pas ! dit Heidel.

Mais le garçon lui avait saisi la main trop vite et levait vers lui des yeux dans lesquels dansaient les étoiles.

Heidel laissa retomber sa main et fit plusieurs pas en arrière.

— Ne t'approche pas trop, dit-il. Je crois que je suis en train d'attraper un rhume.

— Alors vous ne devriez pas rester dehors à la tombée de la nuit. Je parie que mes vieux vous hébergeraient pour la nuit.

— Merci. Mais j'ai un rendez-vous.

— Ça, c'est mon Larick. (Il tira sur la laisse :) Il s'appelle Chan. Fais le beau. Chan.

Le lézard ouvrit la bouche, s'assit, se roula en boule.

— Il ne le fait pas toujours. En tout cas, pas quand il n'en a pas envie, expliqua le garçon. Quand il veut il y arrive drôlement bien, vous savez. Il s'appuie sur sa queue. Allez, Chan, fais le beau pour monsieur H.

Il tira de nouveau sur la laisse.

— Ça ne fait rien, fiston, dit Heidel. Il est peut-être fatigué. Bon il faut que j'y aille. On se reverra peut-être avant que je parte, hein ?

— D'accord. J'suis bien content de vous avoir rencontré. Salut.

— Salut.

Heidel traversa la rue et poursuivit son chemin en pressant le pas.

Un véhicule s'immobilisa à sa hauteur.

— Eh ! Vous êtes monsieur H, pas vrai ?

— C'est exact.

— Je m'étais bien dit que je vous avais vu au carrefour, là-bas. J'ai fait le tour du pâté de maisons pour voir si je ne me trompais pas.

Heidel s'éloigna du véhicule.

— Est-ce que je peux vous déposer quelque part ?

— Non, merci, je suis presque arrivé.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, vraiment. Merci de votre gentillesse.

— Bon. Je m'appelle Wiley.

L'homme tendit la main par la portière.

— J'ai les mains pleines de cambouis. Il vaut mieux que je ne vous touche pas, dit Heidel.

L'homme se pencha, lui saisit la main gauche, la serra brièvement, puis se réinstalla aux commandes de son véhicule.

— Bon, eh bien, bonne continuation, dit-il, et il démarra.

Heidel avait envie de hurler à la face du monde pour lui dire de s'en aller et de cesser de le toucher. Il franchit plusieurs centaines de mètres en courant. Quelques minutes plus tard, un deuxième véhicule ralentit lorsqu'il apparut dans la lumière de ses phares, mais il se détourna, et le véhicule passa sans s'arrêter. Un homme qui fumait une pipe, assis sur le pas de sa porte, esquissa un signe de la main et se leva en l'apercevant. Il dit quelque chose, mais Heidel se remit à courir et n'entendit pas ses paroles.

Les maisons finirent par être plus espacées. Le chapelet de fluoro-globes s'interrompit, et les étoiles brillèrent d'un éclat plus soutenu. Lorsque la route s'arrêta, il emprunta la piste qui la prolongeait et poursuivit son chemin vers les collines qui occupaient à présent la moitié de l'horizon.

Il monta au-dessus d'Italbar sans se retourner une seule fois pour la regarder.

Penchée en avant, serrant fort entre ses cuisses les flancs caparaçonnés du *kooryab* à huit pattes qu'elle chevauchait, Jackara galopait dans les collines qui dominaient Capeville. Loin sur sa gauche, en contrebas, la ville était blottie sous son parapluie de brume matinale. Derrière elle, sur sa droite, le soleil qui montait au-dessus de l'horizon dardait ses rayons à travers la brume et la faisait scintiller.

Là, devant les gratte-ciel argentés de la ville, leurs innombrables fenêtres étincelant comme des joyaux dans la lumière blanche du matin, la mer à l'arrière-plan hésitant entre le mauve et le bleu, les nuages – colossale lame de fond écumante massée dans le dos de la ville inconsciente, sa crête teintée d'orange et de rose, là, à mi-chemin du firmament, prête à déferler à travers le ciel bleu et à couper la péninsule tout entière du continent pour la précipiter au fond des mers où, condamnée à la mort éternelle, elle deviendrait au cours des siècles l'Atlantide perdue de Deiba... Jackara rêvait.

Chevauchant sa monture, vêtue d'un pantalon, d'une courte tunique blanche serrée à la taille par une ceinture rouge et d'un bandeau de même couleur qui empêchait le vent de rabattre ses

mèches folles dans ses grands yeux bleus, elle proféra les jurons les plus grossiers de toutes les langues qu'elle connaissait.

Elle arrêta sa monture d'un geste si violent que le *kooryab* se cabra en sifflant avant de s'immobiliser, le souffle court. Jackara fixa la ville d'un regard fielleux. « Brûle, ville maudite ! Brûle donc ! » Mais aucune flamme ne vint exaucer son désir. Elle sortit son pistolet laser non déclaré d'un étui dissimulé sous sa tunique, visa le tronc d'un petit arbre et tira. L'arbre resta quelques instants vertical, puis s'écroula d'un bloc dans un fracas de branches cassées, délogeant des cailloux qui partirent en roulant vers la vallée. Le *kooryab* fit un écart, mais elle le maîtrisa d'une pression des genoux et d'un mot apaisant.

Rengainant son pistolet, elle continua à fixer la ville d'un regard où dansaient des éclairs de haine.

Ce n'était pas seulement Capeville et la maison de prostitution dans laquelle elle travaillait. Non, c'était l'ensemble des Ligues Combinées qu'elle haïssait, haïssait avec une passion qui n'était peut-être dépassée que par celle d'un seul être humain. Les autres filles pouvaient bien, en ce jour de congé, se recueillir dans l'église de leur choix, ou s'empiffrer de friandises au mépris de leur ligne, ou divertir leurs petits amis. Jackara, elle, parcourait les collines et s'entraînait à tirer au pistolet.

Un jour – et elle espérait qu'elle vivrait assez longtemps pour le voir – il y aurait des flammes pour de bon, et des bombes et des missiles chargés de mort et de sang. Elle s'y préparait comme à son propre mariage. Et lorsque ce jour-là viendrait, elle ne désirait rien d'autre que mourir en son nom, en tuant quelque chose pour lui.

Elle était très jeune – quatre ou cinq ans, selon ses estimations – lorsque ses parents avaient émigré sur Deiba. À l'ouverture des hostilités, ils avaient été internés dans un Centre de Transit en raison de leur planète d'origine. Si jamais elle avait assez d'argent, elle y retournerait. Mais elle savait qu'elle ne réunirait jamais la somme nécessaire. Ses parents étaient morts avant la fin de la guerre entre les Ligues Combinées et les NADYA. Jackara était devenue une pupille de l'État. Elle avait appris à ses dépens que la vieille flétrissure n'avait pas disparu pour autant lorsqu'elle avait été en âge de chercher du travail.

Les seules portes qui s'étaient jamais ouvertes devant elle avaient été celles de la maison de prostitution de Capeville, gérée par l'État. Elle n'avait jamais eu de fiancé, ou même de petit ami ; elle n'avait jamais pratiqué un autre métier. Elle avait le sentiment que quelque part, les mots « Sympathisante nadyenne possible » étaient tamponnés en caractères rouges, suivis probablement de l'histoire de sa vie, soigneusement dactylographiée avec un double interligne et remplissant une demi-page de papier de format officiel.

« Fort bien, s'était-elle dit des années auparavant, après avoir mûrement réfléchi à la question. Fort bien. Vous m'avez prise, vous m'avez examinée, vous m'avez rejetée. Vous m'avez donné un nom, indésirable. Je l'assume, en éliminant seulement le « Possible ». Comptez sur moi ; le jour venu, je serai le ver qui rongera votre beau fruit. »

Les autres filles entraient rarement dans sa chambre, car elles s'y sentaient mal à l'aise. Lorsque par extraordinaire elles s'y aventuraient, elles gloussaient nerveusement et partaient au plus vite. Elles n'y trouvaient ni les dentelles ni les falbalas, ni les photos en tridi d'acteurs connus qui décoraient leurs propres chambres ; celle de Jackara était une cellule froide et austère. Le visage mince et désapprobateur de Malacar le Vengeur, le dernier homme sur Terre, était le seul qui ornât le mur au-dessus de son lit. Une paire de fouets à manche d'argent était accrochée au mur opposé. Les autres filles pouvaient s'occuper des clients ordinaires. Elle ne voulait que ceux qu'elle pouvait brutaliser. Et on les lui envoyait, et elle les brutalisait, et sans cesse ils revenaient la voir, insatiables. Et tous les soirs elle s'adressait à lui dans ce qui, dans sa vie, s'apparentait le plus à une prière : « Je les ai battus, Malacar tout comme vous avez rasé leurs villes, détruit leurs mondes, tout comme vous frappez aujourd'hui et frapperez encore demain. Aidez-moi à être forte, Malacar. Donnez-moi le pouvoir de faire mal, de détruire. Aidez-moi, Malacar. Je vous en prie, aidez-moi. Tuez-les ! » Et parfois, tard dans la nuit ou aux premières lueurs de l'aube, il lui arrivait de se réveiller en pleurant, sans savoir pourquoi.

Elle fit tourner sa monture et se dirigea vers la piste qui traversait les collines vers la rive opposée de la péninsule. La

journée commençait à peine et elle avait le cœur léger, rempli qu'il était des récentes nouvelles en provenance de Blanchen.

Heidel but toute l'eau d'une première gourde et en vida à moitié une deuxième. L'obscurité moite de l'après-minuit recouvrait son campement. Il s'allongea sur le dos et se croisa les mains derrière la tête, le regard perdu dans les étoiles. Tous les événements récents semblaient si lointains... Chaque fois qu'il se réveillait de la chose c'était comme s'il commençait une nouvelle vie, et les événements qui avaient marqué les jours précédents semblaient aussi ternes et insipides qu'une vieille lettre découverte derrière la corbeille à papier qu'elle avait manquée un an auparavant. Il savait que cette impression disparaîtrait au bout d'une heure ou deux.

Une étoile filante zébra le ciel nocturne et il sourit. « Signe précurseur de ma dernière journée sur Cleech », se dit-il.

Il consulta de nouveau son chrono lumineux. Oui, ses yeux ensommeillés ne l'avaient pas trompé. Le jour n'allait pas se lever avant plusieurs heures. Il se frotta les yeux et pensa à elle, à sa beauté. Elle lui avait paru étrangement calme cette fois. Bien qu'il se souvînt rarement de ses paroles, elles lui semblaient avoir été moins nombreuses qu'à l'ordinaire. Était-ce de la tristesse qui avait coloré sa tendresse ? Il se souvenait d'une main sur son front et de quelque chose d'humide qui était tombé sur sa joue.

Il secoua la tête et ne put s'empêcher de rire dans sa barbe. Est-ce que par hasard il ne serait pas un peu fou, comme il l'avait pressenti des siècles auparavant quand il avait fui en courant cette chapelle stranrienne ? La considérer comme un personnage vivant, en chair et en os, c'était pure folie.

Indiscutablement...

Et pourtant... Comment expliquer un rêve qui revient à intervalles réguliers ? Un rêve qui se répète pendant plus de dix ans ? Bien que ce ne fût pas le rêve, à proprement parler, qui se répétât. Seulement les protagonistes et le décor. Le dialogue changeait, l'ambiance se modifiait. Mais chaque fois il était emporté avec un sentiment d'amour et de puissance vers un havre de paix. Peut-être aurait-il dû consulter un psychiatre. S'il

avait voulu revenir à la normalité, s'entend. Mais il ne le voulait pas. Pas vraiment. Son existence étant la plupart du temps une existence de solitaire, il ne pouvait guère causer du tort à qui que ce fût. Étant éveillé lorsqu'il fréquentait ses semblables, il n'était pas influencé par eux. Ils lui apportaient un peu de chaleur humaine et de distraction. Pourquoi aurait-il détruit un plaisir aussi inoffensif ? Il ne semblait pas être la victime d'un quelconque processus de dégradation progressive.

Il resta donc étendu là pendant plusieurs heures. Il pensa à l'avenir. Il regarda le ciel blanchir et les étoiles s'éteindre une à une. Il se demanda ce qui se passait sur les autres planètes. Cela faisait fort longtemps qu'il n'avait capté Central Informations.

Quand l'aurore coupa le monde en deux, il se leva, fit un brin de toilette à l'aide d'une éponge, se coiffa et se peigna la barbe, s'habilla. Il prit son petit déjeuner, rangea ses affaires, mit sac au dos et attaqua la descente.

Une demi-heure plus tard, il marchait dans les faubourgs de la ville.

En traversant une rue, il entendit un tocsin égrener sa note monotone.

« Quelqu'un est mort se dit-il ; on l'enterre. » Et il poursuivit son chemin.

Puis il entendit des sirènes. Mais il continua à marcher sans chercher à savoir d'où elles venaient.

Il arriva à hauteur de l'établissement où il avait dîné plusieurs jours auparavant. Il était fermé, et on avait fixé un morceau de crêpe noir sur la porte.

Il se remit en marche, craignant tout à coup le pire, *certain* tout à coup du pire...

Il attendit qu'un cortège funèbre franchisse le croisement devant lui. Un corbillard passa, tous feux allumés.

« Ils enterront encore leurs morts, ici, se dit-il, puis : Ce n'est pas ce que je craignais. Un simple décès... Suffit ! Inutile de me mentir à moi-même. »

Un homme croisa son chemin et cracha par terre en le voyant. « Encore ? Que suis-je devenu ? »

Il se dirigea lentement, en faisant force détours, vers l'aéroport.

« Si je suis responsable, comment peuvent-ils le savoir si vite ? » se demanda-t-il.

« Ils ne le peuvent pas, pas avec certitude... » Mais il pensa alors à l'image qu'ils avaient de lui. Celle d'un être privilégié des dieux parachuté en leur sein. Derrière le respect, il devait y avoir l'appréhension mutuelle. Il s'était trop attardé ce jour-là, des siècles auparavant. Maintenant chaque moment de plaisir était affiné, drainé, siphonné, amoindri par chaque coup de tocsin. Chaque nouveau moment ici restait imperméable au plaisir. Il emprunta une rue et passa du côté droit de la chaussée. Un jeune garçon attira l'attention sur lui : « Le voilà ! crie-t-il. C'est H ! »

Il ne pouvait nier l'évidence, mais le ton de la voix lui fit regretter de ne pas embarquer ailleurs, quelque part, très loin.

Il poursuivit son chemin, et l'adolescent, ainsi que plusieurs adultes, lui emboîtèrent le pas. « Mais elle vit, se dit-il. Elle vit grâce à moi... » La belle affaire.

Il passa devant une station d'entretien pour les véhicules de surface ; les hommes en uniforme bleu qui y travaillaient étaient assis devant le bâtiment, leur chaise basculée et appuyée contre le mur en brique. Ils ne bougèrent pas. Ils restèrent assis à fumer et à le dévisager en silence tandis qu'il passait devant eux.

Les tocsins continuaient à sonner. Des gens émergeaient des portes et des ruelles transversales pour le regarder passer.

« Je me suis trop attardé, se dit-il. Ce n'est pas que je veuille serrer la main de qui que ce soit. Je n'ai jamais plus ce problème quand je me rends dans une grande ville. Ils me font circuler à bord de véhicules robotisés, qu'ils stérilisent après coup ; ils me donnent un pavillon tout entier, qu'ils stérilisent après coup ; je ne rencontre qu'un nombre limité de personnes – tout de suite après la catharsis ; et je repars comme je suis arrivé. Il y a des années que je n'ai pas visité une aussi petite ville pour y faire ce genre de travail. J'ai fait preuve de négligence. Tout est ma faute. Ça se serait très bien passé si je ne m'étais pas embarqué dans cette discussion interminable après dîner. Seulement voilà. Je me suis laissé aller. »

Il aperçut un cercueil qu'on chargeait dans un corbillard. Un autre corbillard attendait un peu plus loin, dans une rue transversale.

« Ainsi ce n'est pas (encore ?) la peste, se dit-il. À ce stade, on commence généralement à brûler les cadavres. Les gens restent cloîtrés chez eux. »

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, sachant déjà à quoi s'attendre grâce au bruit.

Les gens qui le suivaient étaient maintenant une douzaine. Il ne se retourna plus. Parmi les divers bruits qu'ils faisaient, il entendit distinctement le mot « H » prononcé à plusieurs reprises.

Plusieurs véhicules passèrent très lentement à côté de lui. Il les ignora délibérément, bien qu'il lui semblât que des centaines de paires d'yeux étaient fixées sur lui.

Il atteignit le centre de la ville et longea un petit square au centre duquel verdissait la statue de quelque héros patriotes bienfaiteur local.

Il entendit quelqu'un crier quelque chose dans une langue qu'il ne comprenait pas. Il marcha plus vite et derrière lui, le bruit de pas se fit plus distinct, comme si la foule avait grossi.

« Que signifiaient les mots qu'on venait de crier ? » se demanda-t-il.

Il trouva une église sur son chemin, et le son des cloches lui parut assourdissant lorsqu'il passa devant. Derrière lui, il entendit une femme proférer un juron.

L'aiguillon de la peur se fit plus insistant. La journée s'annonçait magnifique, mais il n'était plus en mesure d'en goûter tout le charme.

Il bifurqua vers la droite et se dirigea vers l'aire d'atterrissement, distante d'un bon kilomètre. Ils avaient commencé à éléver la voix, et bien que personne ne se fût encore adressé directement à lui il comprit que c'était de lui qu'on parlait. Il entendait prononcer le mot « assassin ».

Il accéléra l'allure, et tout en marchant il aperçut des visages aux fenêtres. Derrière lui, les insultes se faisaient plus nombreuses. Non, cela ne servirait à rien de courir. Il traversa une rue, et un véhicule fit un brusque écart dans sa direction,

puis accéléra et disparut. Il entendit le cri strident d'un oiseau perché sous l'avant-toit d'une maison.

Ils savaient que c'était lui le responsable. Des gens étaient morts, et tous les indices avaient convergé vers lui. L'autre jour, on l'avait traité en héros. Aujourd'hui, il n'était plus qu'un misérable. Et toute cette aura primitive et superstitieuse qui recouvrait la ville ! Toutes ces allusions à des dieux, à des talismans, à des porte-bonheur – elles avaient un sens bien précis, un sens qui l'incitait à presser le pas. Maintenant, dans leur esprit, il avait la très nette impression d'être associé à des démons plutôt qu'à des dieux...

... Si seulement il ne s'était pas tellement attardé après dîner. Si seulement il avait évité tout contact avec les passants... « ... Je me sentais seul se dit-il. Si j'étais resté aussi prudent qu'autrefois, tout cela aurait pu être évité. Il n'y aurait pas eu d'épidémie. Je me sentais seul. » Il entendit quelqu'un crier : « H ! » mais il ne se retourna pas. Un enfant qui se tenait près d'une poubelle l'éclaboussa avec un pistolet à eau lorsqu'il passa. Il s'essuya le visage. Les cloches continuaient à sonner, sinistres et monotones.

Tandis qu'il s'apprêtait à traverser une grande rue, quelqu'un jeta un mégot de cigarette dans sa direction il l'écrasa sous son talon et attendit. Son escorte se massa derrière lui. Quelqu'un le poussa. Cela lui fit l'impression d'un coude qu'on lui aurait enfoncé dans les reins, mais cela aurait également pu être la paume d'une main. On le bouscula, et il entendit le mot « tueur » prononcé plusieurs fois.

Ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait dans une situation de ce genre ; son expérience passée n'était cependant pas de nature à le rendre particulièrement optimiste.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, maintenant, hein ? lui cria quelqu'un.

Il ne répondit pas.

— Continuer à contaminer les gens ?

Il ne répondit pas.

C'est alors qu'il entendit une femme tousser soudainement, spasmodiquement derrière lui.

Il se retourna, maintenant qu'il n'était plus dangereux et qu'il pouvait lui être d'un certain secours.

Une femme était tombée à genoux et crachait du sang.

— Laissez-moi passer, dit-il.

Mais ils n'en firent rien.

Retenu par un mur d'épaules, il la regarda mourir ou tomber dans le coma. D'après ce qu'il pouvait en juger, elle était morte.

Il tâcha de profiter de la diversion pour s'éloigner sans se faire remarquer. Il atteignit le croisement le plus proche, traversa, se mit à courir.

Ils étaient de nouveau lancés à ses trousses.

Il avait eu tort de commencer à courir, car il reçut à cet instant le premier coup administré à distance. Quelqu'un lui avait jeté un projectile.

Le caillou ricocha sur le trottoir. Il l'avait atteint à l'épaule, sans toutefois faire de dégâts. Tout de même, c'était mauvais signe.

Maintenant qu'il avait commencé à courir il ne pouvait plus s'arrêter. C'était l'escalade de la vitesse. Il se débarrassa de son sac à dos et prit ses jambes à son cou.

Les pierres pleuvaient autour de lui.

L'une d'elles le toucha à la tête et lui ébouriffa les cheveux.

— Tueur ! Assassin !

« Qu'est-ce que je pourrais bien leur proposer ? » se demanda-t-il.

Il passa ses possessions en revue et se demanda ce qui pourrait bien éveiller leur convoitise. Il lui était déjà arrivé d'acheter son salut dans des situations difficiles, mais cette fois, toute tentative de négociation semblait vouée à l'échec.

Un petit caillou rebondit sur la façade d'un immeuble, le manquant de peu. Le caillou suivant ne le manqua pas ; il l'atteignit au bras, provoquant une vive douleur.

Il n'était pas armé. Il ne pouvait rien faire pour échapper à leur folie meurtrière, car il ne faisait aucun doute pour lui que c'était bel et bien de la folie. Une pierre frôla son oreille. Il secoua la tête.

— Fumier ! hurla quelqu'un.

— Vous ne savez pas ce que vous faites ! cria-t-il par-dessus son épaule. C'était un accident !

Il sentit quelque chose d'humide sur son cou, y porta la main, la ramena pleine de sang. Une nouvelle pierre l'atteignit.

Peut-être pouvait-il chercher refuge dans une boutique ? Dans quelque bureau ? Il chercha des yeux un endroit de ce genre, mais ils semblaient tous fermés. Que fabriquait donc la police ?

Plusieurs grosses pierres l'atteignirent dans le dos. Il chancela, car elles avaient été lancées avec une force considérable, et il grimaça de douleur.

— Je suis venu ici pour rendre service... commença-t-il.

— Assassin !

Puis une véritable pluie de cailloux s'abattit sur lui, et il tomba à genoux se releva, reprit sa course. D'autres projectiles le touchèrent, mais il poursuivit tant bien que mal sa fuite éperdue.

Il continua à chercher désespérément des yeux quelque endroit où se réfugier, n'en trouva aucun, accéléra l'allure. Une nouvelle volée de projectiles l'atteignit, et il tomba. Cette fois, il ne se releva pas aussi vite que la première fois. Il encaissa plusieurs coups de pied, et quelqu'un lui cracha au visage.

— Assassin !

— Je vous en prie... Écoutez-moi ! Je vais vous expliquer.

— Va au diable !

Il se traîna à quatre pattes et finit par se blottir contre un mur ; le cercle se referma autour de lui. Ce fut une grêle de coups de pied de crachats de pierres.

— Je vous en prie ! Je ne peux plus faire de mal à personne !

— Salaud !

C'est alors qu'il sentit la moutarde lui monter au nez. Ils n'avaient pas le droit de le traiter ainsi. Il s'était rendu dans leur ville pour des motifs humanitaires, et il avait surmonté de dures épreuves pour atteindre Italbar. Maintenant il gisait dans son sang dans les rues de cette même ville, sous les insultes et les imprécations de ses habitants. De quel droit se permettaient-ils de le juger de l'injurier, de le rouer de coups ? Il sentit la fureur

monter en lui et il sut que s'il en avait eu le pouvoir, il les aurait tous anéantis d'un geste de la main.

La haine, ce sentiment presque inconnu chez lui, le cingla comme un coup de fouet. Il regretta d'être tout juste sorti de catharsis. Il aurait été le contaminateur, le colporteur de mort qui les aurait exterminés jusqu'au dernier.

La pluie de coups et de projectiles continua.

Il ramena ses coudes sur son ventre et se protégea le visage des mains.

« Vous auriez intérêt à me tuer se dit-il, parce que si vous ne le faites pas, je reviendrai. »

Où donc avait-il éprouvé un pareil sentiment par le passé ?

Il ne chercha pas dans ses souvenirs, mais tout à coup, ça lui revint.

L'église. La chapelle stranrière. Là, il avait éprouvé quelque chose de semblable à cette vague de haine qui le submergeait. Il voyait bien maintenant qu'elle était dans l'ordre des choses. Curieux qu'il ne s'en soit pas aperçu à l'époque...

Il devait avoir plusieurs côtes cassées et la rotule de son genou droit lui sembla démise. Plusieurs de ses dents étaient cassées, et ses yeux se remplissaient continuellement de sueur et de sang. La foule continua à le rouer de coups, et il ne sut jamais au juste quand cela s'arrêta.

Peut-être l'avaient-ils laissé pour mort, car il était resté parfaitement immobile. À moins qu'ils ne se soient lassés ou qu'ils n'aient eu honte. Il ne le sut jamais.

Il resta étendu là sur le trottoir, le dos contre ce mur qui ne s'était pas ouvert pour lui donner refuge. Il était seul.

Quelque chose, fait de grommellements diffus, d'imprécations et de bruit de pas allant s'amenuisant, traversa brièvement son cerveau engourdi. Il toussa et cracha du sang.

« Très bien se dit-il. Vous avez essayé de me tuer. Vous pensez sans doute que vous y avez réussi. Erreur. Vous m'avez laissé vivre. Quelles qu'aient été vos intentions, n'attendez de moi ni pardon ni pitié. Vous avez commis une erreur. » Il s'évanouit de nouveau.

La pluie tombant doucement sur son visage le réveilla. L'après-midi était déjà bien entamé, et il avait été transporté

dans une ruelle transversale. Il ne se rappelait pas s'être traîné jusqu'à l'endroit où il se trouvait, mais d'un autre côté il était persuadé que personne ne l'y aurait aidé.

Il perdit de nouveau conscience et, quand il revint à lui, il faisait nuit.

Il était trempé jusqu'aux os à présent, et la pluie continuait de tomber ; ou peut-être venait-il seulement de se remettre à pleuvoir. Il n'avait aucun moyen de le savoir. Il passa sa langue sur ses lèvres.

Combien de temps s'était-il écoulé ? Il approcha son chrono de son visage. Cassé, bien sûr. Mais son corps lui disait que des siècles avaient passé. Soit.

Ils lui avaient fait mal. Ils l'avaient injurié. Soit.

Il cracha et essaya de voir si l'eau de pluie était teintée de sang.

Savez-vous qui je suis ?

Je suis venu vous apporter mon aide. Et j'ai aidé. Si j'ai involontairement causé la mort de certains d'entre vous en essayant de secourir l'un des vôtres, pensez-vous vraiment que ce soit par désir de nuire ?

Non ?

Alors pourquoi tout cela ?

Je sais.

On fait les choses parce qu'on *sent* qu'on doit les faire. Parfois, nous nous laissons emporter par nos émotions, par notre nature humaine – comme ce fut le cas pour moi l'autre jour. C'est probablement vrai que j'ai contaminé une des personnes que j'ai vues, sinon toutes.

Mais la mort... Causerais-je la mort d'un de mes semblables – volontairement ?

Il y a quelque temps, non.

Mais vous m'avez montré une autre facette de la vie.

J'ai des émotions, moi aussi, et elles ont changé. Vous m'avez à moitié tué alors que je me rendais tranquillement à l'aire d'atterrissement. Bien.

Vous m'avez pour ennemi, maintenant. Voyons si vous savez encaisser aussi bien que donner.

Savez-vous tout ce que je suis ?

Je suis la mort en marche.

Vous croyez en avoir fini avec moi une fois pour toutes ?

Si c'est le cas, vous vous trompez lourdement.

Je suis venu pour vous aider

Je resterai pour tuer.

Il resta étendu là pendant de longues heures avant de pouvoir se lever et se mettre en marche.

Le Dr Pels regarda le monde.

Ses espoirs n'avaient pas été vains. Ils lui avaient fourni une piste.

La fièvre de Deiba. C'avait été le début. Cela avait servi à le mettre sur la piste de H. Maintenant, tandis que l'enveloppaient la nuit sans fin et les jours sans nombre, d'autres pensées se mirent à aller et venir, à revenir, à rester.

H.

H n'était pas simplement la clé du *khurr mwalakharan...*

La simple présence de H avait servi à guérir plus d'un cas inhabituel.

« Est-ce vraiment pour cela se demanda-t-il, que j'ai abandonné vingt années de recherches au profit de cette approche ? H ne vivra pas éternellement, alors que moi... Mon attitude en l'espèce est-elle guidée par le seul souci scientifique ? »

Il prépara le *B Coli* pour un saut dans l'espace. Puis il relut la note qu'il venait de recevoir.

Les accords de *Mort et Transfiguration* se mouvaient autour de lui.

Heidel se réveilla à nouveau. Il était étendu dans un fossé, seul. Il faisait encore nuit. Le sol était humide, boueux par endroits. Mais il avait cessé de pleuvoir. Il se traîna sur le ventre, se releva en chancelant. Il se remit en route, vers l'aire d'atterrissement, sa destination initiale. Il se souvenait vaguement de la disposition des lieux, l'ayant aperçue en passant le soir du jour où il avait fait don de son sang – quand cela ?

Lorsqu'il atteignit la bordure du terrain, il chercha le hangar qu'il avait repéré. Là-bas...

Il n'était pas fermé à clé, et Heidel trouva un coin où il régnait une certaine tiédeur. Des housses servant à protéger quelque appareil y avaient été jetées à même le sol. Elles étaient couvertes de poussière, mais il n'en avait cure. De toute façon, il recommençait à tousser.

« Deux jours au plus, se dit-il. Il faut que les plaies commencent à se cicatriser. C'est tout. »

Malacar ne perdait pas une miette des actualités. Il les captait, les écoutait, les éteignait. Il réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre, prenait le temps de le digérer, rallumait le récepteur. Le *Persée* glissait sous les soleils... Il écouta en somnolant les bulletins météo de cent douze planètes. Il finit par en avoir assez d'écouter Central Informations. Il se laissa aller à des rêveries libidineuses tout en prêtant une oreille distraite à une émission transmise par l'émetteur de Pruria.

Il poursuivit sa course parmi les étoiles. Son vaisseau était en HD ; il ne s'arrêterait que lorsqu'ils seraient arrivés à bon port.

— *On a réussi*, dit Shind.

— *On a réussi*, répondit-il.

— *Et les victimes* !

— *Je pense qu'on devrait avoir un premier bilan des pertes avant d'être arrivés.*

Shind ne répondit pas.

Chapitre 2

Dans la plus haute tour du plus vaste port il était assis, seul face à un empire.

« Idiot ? se demanda-t-il. Non. Parce qu'ils ne peuvent rien contre moi. »

Les sourcils froncés, il contempla l'immensité liquide de l'océan qui s'étendait, momentanément visible, au-delà de la Citadelle de Manhattan – son domicile.

Cela pourrait être pis.

Comment ?

Quand le port est vide de visiteurs, il arrive qu'on devienne un peu nerveux...

Il regarda le grand panache masquer de nouveau l'océan comme un éventail qu'on aurait ouvert.

Un jour, peut-être...

Le Dr Malacar Miles était le seul homme sur Terre. Ici, il était souverain, monarque. Et ça le laissait indifférent. La Terre lui appartenait. Personne d'autre n'en voulait.

Depuis sa fenêtre-bulle, il avait une vue qui englobait ce qui restait d'une moitié de Manhattan.

La fumée formait un épais nuage, et en réglant correctement un miroir suspendu il pouvait apercevoir les lueurs orange du brasier.

Il flamboyait.

Ses écrans absorbaient la chaleur.

Le foyer était radioactif. Les mêmes écrans absorbaient les radiations.

Il y avait eu un temps où ce spectacle le fascinait.

Il leva les yeux, et la lune morte de la Terre offrit un croissant doré à son regard.

Pendant trois secondes, dix secondes, il attendit. Puis le vaisseau s'annonça, et il soupira.

— *Mon frère souffre*, dit Shind. *Voulez-vous lui donner une nouvelle dose de médicament ?*

— *Oui.*

— *Je le vois venir depuis longtemps. Méfiez-vous.*

Avant de gagner le laboratoire, Malacar regarda une dernière fois la chose qui, jadis, avait été le cœur de la ville de New York. De longues vignes grises avaient enserré la base d'immeubles morts de leur étreinte tentaculaire et montaient le long de leurs façades. Leurs feuilles étaient longues, rugueuses, bruyantes. Elles noircissaient et se recroquevillaient sous l'effet de la fumée. Et malgré tout elles poussaient. De fait, il pouvait les voir croître et grandir. Aucun être humain ne pouvait vivre dans ces canyons de béton qu'elles creusaient. Sans raison particulière, il pressa un bouton et un missile atomique à faible dégagement détruisit un immeuble à plusieurs kilomètres de là.

— *Il va falloir que j'administre du karanin à ton frère. Ça risque de gêner un peu sa respiration.*

— *Mais ça lui fera du bien, n'est-ce pas ? Sur un plan plus général, je veux dire ?*

— *Oui.*

— *Alors il n'y a pas à hésiter.*

— *Descends-le au laboratoire.*

— *Entendu.*

Il jeta un dernier regard à son royaume et aux morceaux d'océan qui apparaissaient entre les volutes de fumée, puis il quitta le pont supérieur.

Les vents qui balayaient la surface du globe avaient déposé leurs détritus pendant qu'il regardait. Comme toujours. Bien qu'il fût le dernier être humain à habiter là, ce spectacle ne suscitait chez lui ni paternalisme excessif ni détresse particulière.

Le boyau pneumatique le déposa au niveau inférieur de sa citadelle. Histoire de les tester, il déclencha trois systèmes d'alarme en empruntant un couloir. En entrant dans le laboratoire, il vit Tuv, le frère de Shind, qui l'attendait.

Il sortit le médicament de son logement mural et l'injecta dans la petite créature.

Il attendit. Peut-être dix minutes.

— Comment va-t-il ?

— Il se plaint de la douleur causée par l'aiguille, mais il dit qu'il commence à se sentir mieux.

— Bien. Peux-tu décontracter ton esprit à présent et m'en dire un peu plus long sur la visite de Morwin ?

— C'est votre ami. Le mien aussi. Depuis longtemps.

— Alors pourquoi le « méfiez-vous » de tout à l'heure ?

— Ce n'est pas lui-même, mais quelque chose qu'il apporte qui peut représenter un danger pour vous.

— Quoi ?

— Une nouvelle, je crois.

— Une nouvelle qui pourrait me tuer ? Ces excités des Ligues Combinées se sont cassé les dents avec leurs fusées. Qu'est-ce que Morwin a à m'annoncer ?

— Je ne sais pas. Je ne parle que comme un représentant de ma race qui entrevoit parfois un fragment de vérité à venir. Parfois je sais. Je le rêve. Le processus lui-même m'échappe.

— Bon. Dis-moi un peu comment va ton frère.

— Sa respiration est un peu laborieuse, mais son cœur bat plus régulièrement. Nous vous remercions.

— Ça a marché une fois de plus. Parfait.

— Ce n'est pas parfait. Je le vois cesser de vivre dans deux virgule huit années terrestres.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Il aura besoin de médicaments de plus en plus puissants au fur et à mesure que le temps passera. Vous vous êtes montré bon, mais il faudra l'être encore plus. Peut-être qu'un spécialiste...

— D'accord. Nous pouvons nous le permettre. On lui trouvera le meilleur spécialiste de la galaxie. Explique-moi plus précisément ce qui ne va pas.

— Les vaisseaux sanguins vont commencer à se détériorer à un rythme plus rapide. Toutefois, le mal ne prendra une extension véritablement critique que dans seize mois terrestres

environ. Ensuite, tout ira très vite. Je ne sais pas ce que je ferai alors.

— *Il dépendra de mes soins, et ils ne brilleront pas par leur absence. Parle-lui et réconforte-le.*

— *C'est ce que je suis en train de faire.*

— *Branche-moi sur lui.*

— *Un moment.*

... Et d'entrer dans l'esprit d'un enfant mongolien. Happé par les courants, entraîné, il sut et il vit.

... Tout ce qui était jamais apparu devant ces yeux était là, et Malacar avait fait en sorte qu'ils voient beaucoup de choses.

On ne jette pas un tel outil au panier sous prétexte qu'il vous coûte cher en frais médicaux.

Malacar contempla cet endroit obscur, l'esprit, et se déplaça en lui. Shind maintint le contact et Malacar examina le milieu dans lequel il évoluait. Des ciels, des cartes, des millions de pages, des visages, des scènes, des schémas. Le cerveau de l'infortunée créature restait peut-être incapable de comprendre quoi que ce fût, mais c'était un endroit où toutes les choses que ses yeux jaunes avaient vues avaient trouvé à se loger. Malacar évolua prudemment.

Non, cette petite tête fourrée était un prodigieux entrepôt et Malacar était bien décidé à le garder aussi longtemps que possible.

Et puis, tout autour de lui, surgirent les émotions. Tout à coup il fut à proximité de l'endroit où se terraient la douleur et la peur de la mort – choses partiellement comprises et qui n'en paraissaient que plus terribles – de ce lieu cauchemardesque où des images à moitié formées grouillaient, se tordaient, brûlaient, saignaient, gelaien, étaient écartelées et déchirées. Quelque chose à l'intérieur de lui-même s'y identifia et commença à vibrer à l'unisson. C'était la peur originelle d'un être confronté au néant, cherchant à le peupler tant bien que mal avec ce que l'imagination pouvait trouver de plus monstrueux, réussissant à combler le vide et, incapable de comprendre, recommençant l'opération.

— *Shind ! Sors-moi de là !*

... Et il se retrouva debout près de l'évier. Il vida une cornue et la rinça.

— *L'expérience a été enrichissante ?*

Il décida que oui.

— *Je ne vais augmenter la dose que très lentement. Ne le laisse pas se fatiguer inutilement.*

— *Vous aimez sa mémoire ?*

— *Et comment ! Et je ferai tout mon possible pour la préserver.*

— *Bien. L'estimation que je vous ai donnée concernant sa durée de vie n'est que très approximative.*

— *J'en tiendrai compte. Parle-moi de Morwin.*

— *Il est troublé.*

— *Ne le sommes-nous pas tous ?*

— *Il va bientôt atterrir et vous pourrez le voir. Il semble que son esprit soit habité par des craintes suscitées par des gens de l'endroit que vous haïssez.*

— *Normal. Il vit parmi eux.*

Il n'accorda qu'un regard distrait à son monde.

Il avait activé les écrans qui lui montraient la plus grande partie de la Terre, histoire de meubler son attente. Il les éteignit parce que la carte modifiée l'ennuyait. Le fait de vivre près d'un volcan, simplement parce que le site avait une valeur symbolique, l'avait habitué à ce que les écrans pouvaient lui montrer de pis. Ça lui faisait toujours quelque chose de regarder ainsi la Terre, mais il ne pouvait guère changer les paysages. Sur un autre réseau, il regarda le vaisseau atterrir et Morwin en descendre.

Il braqua un traqueur sur son visiteur et arma plusieurs systèmes de défense rapprochée.

« Cela est ridicule se dit-il. Il y a au moins un homme dans sa vie à qui l'on doit pouvoir faire confiance. »

C'est néanmoins très attentivement qu'il observa Morwin s'acheminer jusqu'à l'entrée de la citadelle et qu'il le fit suivre par un piano-globe capable de le foudroyer sur place sur un simple geste de sa part.

La silhouette, dans sa cuirasse spatiale, s'arrêta et leva la tête. Des félures zébrèrent la surface du globe. Malacar actionna la manette de rappel sur son énorme pupitre de commande stratégique.

Un voyant blanc clignota et il tourna un bouton. Une voix s'éleva sur un fond de friture.

— Je suis seulement venu vous dire bonjour, Commandant. Si vous le voulez, je peux m'en aller.

Il passa sur Émission.

— Non. Entrez donc. Je ne faisais que prendre les précautions d'usage.

Mais il suivit Morwin pas à pas en transmettant la configuration dynamique de ses mouvements à son ordinateur de combat. Il le radiographia, le pesa, prit son pouls, sa tension artérielle et son encéphalogramme. Il transmit ces données à un autre ordinateur qui les analysa et les communiqua à l'ordinateur de combat.

— *Négatif*, conclut celui-ci, confirmant le pressentiment de Malacar.

— *Shind ? Qu'en dis-tu ?*

— *Je pense qu'il est seulement venu vous dire bonjour, Commandant.*

— *Bon.*

Il ouvrit le portail de sa forteresse et l'artiste entra. Morwin pénétra dans le hall d'entrée aux dimensions impressionnantes il s'assit sur un divan flottant.

Malacar se déshabilla et traversa un rideau d'émanations qui le baigna et le rasa lorsqu'il passa. Il se dirigea ensuite vers une armoire et se vêtit rapidement en ne dissimulant sur sa personne que les armes habituelles.

Empruntant alors le boyau pneumatique jusqu'au rez-de-chaussée, il entra dans le hall de sa forteresse.

— Bonjour, dit-il. Comment ça va ? Morwin sourit.

— Bonjour. Sur quoi tiriez-vous quand je me suis posé, Commandant ?

— Sur des fantômes.

— Ahah ! Vous en avez touché beaucoup ?

— Non, je ne les atteins jamais. Tous les vignobles de la Terre sont morts, mais j'ai fort heureusement ici un bon stock de l'ineffable liquide qu'ils produisaient. Puis-je vous en offrir ?

— Avec plaisir.

Malacar alla ouvrir une petite armoire à liqueurs, versa deux verres de vin et en donna un à Morwin, qui l'avait suivi.

— À votre santé. Ensuite, nous dînerons.

— À la vôtre.

Ils trinquèrent.

Il se leva. Il s'étira. Mieux. Beaucoup mieux.

Il fléchit les bras, les jambes. Il restait des endroits endoloris, des muscles courbatus. Il les massa. Il épousseta ses vêtements. Il tourna la tête d'un côté, puis de l'autre.

Ensuite il traversa le hangar et jeta un regard par la fenêtre sale.

Les ombres qui s'allongeaient. La fin d'une journée, une fois de plus.

Il éclata de rire.

L'espace d'un instant, un voile triste et bleuté sembla flotter devant ses yeux endormis.

« Pardon », dit-il, et il alla s'asseoir sur une caisse en attendant la tombée de la nuit.

Il sentait le formidable pouvoir chanter dans chacune de ses blessures et dans une nouvelle lésion non cicatrisée qui s'était ouverte sur le dos de sa main droite.

C'était bien.

Deiling de Digla médita, comme il en avait l'habitude, en attendant que sonne la cloche de la marée. Debout à son balcon, les yeux mi-clos, il hocha la tête sans vraiment voir l'océan qui s'étendait à ses pieds.

C'était un événement auquel son apprentissage dans les ordres ne l'avait pas vraiment préparé. Il n'avait jamais entendu parler d'un incident semblable, mais c'était une religion ancienne et compliquée qu'il prêchait.

Inconcevable que la chose n'eût pas été signalée à l'attention des Noms. Traditionnellement, l'illumination était un phénomène commun à toutes les planètes de la galaxie.

Mais les Noms manifestaient une curieuse indifférence pour tout ce qui touchait leurs propres chapelles. Généralement, les porteurs de Noms ne communiquaient entre eux que pour évoquer des questions relatives à l'astro-façonnage – activité à laquelle ils s'adonnaient presque tous.

Serait-ce impertinent de sa part de soumettre une question à l'un des Trente-et-Un Qui Vivaient ?

Probablement.

Mais si vraiment ils n'étaient pas au courant, il fallait les en informer, n'est-ce pas ? Pendant un long moment, il pesa le pour et le contre. Puis, lorsque sonna la cloche de marée, il se leva et se dirigea vers la salle des télécommunications.

C'était injuste, décida-t-il. C'était ce qu'il avait voulu, et il considérait maintenant la chose comme dûment méritée. Mais lors de son accomplissement, l'acte avait été exempt de toute intention de nuire, et cela lui ôtait une saveur qui lui aurait paru infiniment plus délectable.

Il arpenta les rues d'Italbar, plongées dans l'obscurité. Rien ne bougeait sous le ciel criblé d'étoiles étincelantes.

Il arracha un écriteau de quarantaine, le regarda longuement, le déchira en deux. Il jeta les morceaux par terre et poursuivit son chemin.

Il avait voulu venir la nuit toucher des poignées de porte avec ses blessures, caresser des rambardes de la main, entrer par effraction dans les boutiques et cracher sur la nourriture.

Où étaient-ils à présent ? Morts, évacués, moribonds. La ville n'avait rien de commun avec celle aperçue du haut de la colline, le premier soir, alors que ses intentions étaient fort différentes.

Il regrettait d'avoir été l'agent de leur destruction par accident plutôt que par intention.

Mais il y aurait d'autres Italbars – des mondes et des mondes couverts d'Italbars.

Lorsqu'il traversa le carrefour où l'adolescent lui avait serré la main il s'arrêta pour se couper un bâton.

Lorsqu'il passa devant l'endroit où l'homme lui avait proposé de le déposer quelque part, il cracha par terre.

Ayant vécu en solitaire pendant tant d'années, il avait le sentiment de percer à jour la vraie nature des hommes infiniment mieux que ceux qui avaient vécu toute leur vie dans de grandes métropoles. Les ayant percés à jour, il pouvait les juger.

Agrippant son bâton, il sortit de la ville et se dirigea vers les collines, cheveux et barbe au vent, les yeux remplis des étoiles d'Italbar.

Sourire aux lèvres.

Malacar étira ses membres massifs et réprima un bâillement.

— Encore un peu de café, Morwin ?

— Volontiers, Commandant.

— ... Alors comme ça, les Ligues songent à reprendre les hostilités et ils veulent se servir de moi comme prétexte ? Fort bien.

— Ce n'est pas exactement en ces termes qu'on m'a exposé la chose, Commandant.

— Ça revient au même.

« Dommage que je ne puisse te faire confiance, songea Malacar, bien que tu te considères comme digne de confiance. Tu étais un bon lieutenant, et je t'aimais bien. Mais vous autres, artistes, vous êtes trop instables. Vous vendez vos œuvres au plus offrant. On pourrait encore faire du bon travail ensemble si on voulait utiliser son tour de passe-passe mental sur un réacteur à fusion. Dommage. Pourquoi ne te sers-tu pas de la pipe que je t'ai donnée ? »

— *Il y pense en ce moment*, dit Shind.

— *Que pense-t-il d'autre* ?

— *Pour ce qui est de la nouvelle dont je vous ai parlé, elle n'est pas actuellement présente à son esprit. Ou si elle l'est, je ne la reconnaîs pas en tant que telle.*

— Monsieur Morwin, il y a une faveur que j'aimerais vous demander.

— De quoi s'agit-il, Commandant ?

— De ces rêves sous globe que vous fabriquez...

— Oui ?

— J'aimerais que vous m'en fassiez un.

— Ce serait avec plaisir. Mais je n'ai pas mon matériel. Si j'avais su que ça vous intéressait, je l'aurais apporté avec moi. Mais...

— Je comprends le principe de ce que vous faites. Je crois que mon laboratoire nous donnera les moyens de trouver une solution de remplacement.

— Il y a les drogues, le lien télépathique, le globe...

— ... Et vous avez devant vous un docteur en médecine qui a une amie télépathe capable de recevoir et de transmettre des images pensées. Pour ce qui est du globe, nous pourrions en fabriquer un.

— Je suis tout disposé à tenter l'expérience.

— Parfait. Pourquoi ne pas commencer ce soir ? Dès maintenant par exemple ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Si j'avais su plus tôt que vous vous intéressiez à la chose, je vous l'aurais proposé il y a longtemps.

— Je n'y ai pensé que récemment, et le moment me semble particulièrement propice.

« Ô combien ! se dit-il. Et combien tardif. »

Il traversa la grande forêt tropicale de Cleech. Il longea le fleuve Bart. Il parcourut des centaines de kilomètres en bateau sur cet axe fluvial, s'arrêtant dans les villages et les petites villes.

Il commençait maintenant à ressembler vraiment à un prophète intouchable – plus grand et plus fort, avec un regard et une voix qui captivaient les foules, vêtu de haillons, la barbe et les cheveux hirsutes, le corps recouvert de plaies, d'ecchymoses, d'excroissances innombrables. Il prêchait partout où il allait, et les gens l'écoutaient...

Il les maudissait. Il leur parlait de la violence que recelaient leurs âmes et des penchants malfaisants qui les animaient. Il parlait de leur culpabilité, qui exigeait un jugement, et leur annonçait que ce jugement avait été rendu. Il affirmait que le repentir n'existe pas et que la seule chose qui leur restait à faire, c'était de consacrer ces dernières heures à mettre de

l'ordre dans leurs affaires. Personne ne riait tandis qu'il prononçait ces paroles, bien qu'il se trouvât de nombreux spectateurs pour rire après coup. Quelques-uns d'entre eux, cependant, obéirent à ses injonctions.

Il alla ainsi de villages en villes de villes en métropoles, annonçant la venue de l'Apocalypse, et chaque fois sa prophétie se vérifiait.

Les rares individus qui survécurent se considérèrent, pour quelque obscure raison, comme les Élus. Élus de Quoi, ils n'en savaient rien.

— Je suis prêt, dit Malacar.

— D'accord, répondit Morwin. Allons-y.

« Que diable cherche-t-il ? se demanda l'artiste. Il n'était pas particulièrement féru d'introspection ou d'esthétique, dans le temps. Maintenant il veut que je crée pour lui une œuvre d'art extrêmement personnalisée. Se pourrait-il qu'il ait changé ? Non, je ne pense pas. Il a décoré cet endroit avec un goût plus abominable que jamais, et rien ne diffère de ce que j'ai vu lors de ma dernière visite. Il tient le même langage que d'habitude. Ses intentions, ses projets, ses désirs paraissent identiques. Non. Cela n'a rien à voir avec sa sensibilité. Alors ? »

Il regarda Malacar s'injecter un liquide incolore dans le bras.

— Qu'est-ce que vous avez pris comme produit ? lui demanda-t-il.

— Un sédatif bénin qui a des propriétés légèrement hallucinogènes. Il va commencer à faire effet dans quelques minutes.

— Mais vous ne m'avez pas encore dit ce que je devais chercher – peut-être même essayer de provoquer si nécessaire – pendant l'opération.

— Je vous facilite le travail, lui dit Malacar tandis qu'ils se couchaient côté à côté sur leurs divans respectifs, face au globe qu'ils avaient mis en place. Je vous dirai – par l'entremise de Shind – quand ce sera prêt. Tout ce que vous aurez à faire alors, ce sera de déclencher votre mécanisme et d'appréhender la chose exactement comme elle vous apparaîtra.

— Cela implique que vous soyez relativement conscient au moment de l'opération. Or un tel degré de conscience chez le sujet compromet invariablement la force et la clarté de la vision. C'est pourquoi je préfère utiliser mes propres drogues.

— Ne vous en faites pas. Celle-ci aura toute la force et la clarté voulues.

— Combien de temps pensez-vous qu'il me faudra attendre avant qu'elle ne se manifeste d'une façon qui soit satisfaisante pour vous ?

— Environ cinq minutes. Elle passera comme un éclair, mais vous aurez le temps d'actionner vos manettes et de fixer l'image.

— J'essaierai, Commandant.

— Vous réussirez, monsieur Morwin. C'est un ordre. Ce sera l'œuvre la plus difficile que vous ayez jamais tentée, j'en suis convaincu. Mais je veux la voir là, devant moi, lorsque je me réveillerai.

— Oui, Commandant.

— Pourquoi n'essayez-vous pas de vous détendre un moment ? L'opération exige certainement toute une préparation mentale ?

— Oui, Commandant.

— *Shind* ?

— *Oui, Commandant. Je l'observe. Il est toujours perplexe. Il se demande à présent quel but vous poursuivez et ce que cela donnera. Ne trouvant aucune réponse satisfaisante à ces questions, il s'efforce de n'y plus penser pour le moment. Il se dit qu'il saura bientôt de quoi il retourne. Il essaie de se détendre, fait de son mieux pour vous obéir. Il est très tendu. Ses paumes sont moites ; il les essuie sur son pantalon. Il contrôle sa respiration et son rythme cardiaque. Son esprit devient plus serein. Ses pensées superficielles diminuent d'intensité. Maintenant ! Maintenant... Il fait quelque chose avec son cerveau que je ne peux pas suivre, que je ne peux pas comprendre. Je sais qu'il se prépare à exercer son talent spécial. Maintenant il se détend pour de bon. Il sait qu'il est prêt. Toute tension a disparu chez lui. Il laisse son esprit vagabonder. Les pensées apparaissent et disparaissent*

spontanément. Des bribes, des images fugaces, le tout très personnel, rien de très intense...

— *Continue de l'observer.*

— *C'est ce que je fais. Attendez. Quelque chose, quelque chose...*

— *Qu'est-ce que c'est ?*

— *Je ne sais pas. Le globe... il est question du globe...*

— *Celui-ci ? Celui qu'on a fabriqué ?*

— *Non, le globe semble n'avoir servi que de stimulus, maintenant qu'il est détendu et que les associations d'idées se font librement... Ce globe... Non. C'en est un autre. Différent...*

— *De quoi a-t-il l'air ?*

— *Il est grand, sur un fond d'étoiles. À l'intérieur...*

— *Qui donc ?*

— *Un homme. Un homme mort, mais il se meut. Il y a aussi de nombreux appareils. Des appareils médicaux. Le globe est un vaisseau – son vaisseau. Le B Coli...*

— *Pels. Le médecin mort. Pathologiste. J'ai lu certains de ses articles. Que vient-il faire là ?*

— *Rien qui concerne Morwin, car la chose a disparu maintenant de son esprit, et celui-ci s'est remis à vagabonder. Mais j'y trouve mon compte, quant à moi. C'était la chose dont j'avais rêvé, la chose contre laquelle je vous avais mis en garde, la chose dont je vous avais dit qu'il serait porteur. C'est cela, ou quelque chose qui a rapport à cela.*

— *J'en saurai plus long sous peu.*

— *Pas en interrogeant Morwin, car il ne sait rien. C'est simplement que vous serez amené à apprendre des choses concernant Pels, et que Morwin vous a mis en présence d'une pensée évoquant le médecin mort, qui vous menace. Je... Commandant, pardonnez-moi ! C'est moi qui ai servi d'agent dans cette histoire ! Si je ne vous avais pas raconté le rêve que j'ai fait voici plusieurs semaines, si je ne l'avais pas déchiffré à l'instant et si je ne vous avais pas parlé également de son interprétation, le danger n'existerait pas. La voie qui mène aux ennuis passe par Pels, pas par Morwin. J'aurais mieux fait de me taire. Gardez-vous comme de la peste de tout ce qui touche de près ou de loin le médecin mort.*

— Étrange. Étrange chassé-croisé. Mais on a découvert l'information qu'on cherchait. Nous aviseras plus tard. Pour le moment, continuons avec le « rêve ».

— Attendez. Il ne doit pas y avoir de plus tard. Chassez Pels de vos pensées et ne l'y laissez plus jamais revenir.

— Pas maintenant, Shind. Maintenant tu dois m'aider à explorer la mémoire de ton frère.

— Très bien. Je vous aiderai. Mais...

— Maintenant, Shind.

Et de se retrouver à nouveau entre les rayons de cette bibliothèque qu'était le cerveau du frère-objet. Tout ce que la créature avait vécu, depuis les vagues sensations prénatales jusqu'à sa présente conscience, s'étalait là devant lui. Il chercha l'endroit triste et douloureux qu'il avait découvert précédemment. L'ayant repéré, il s'en approcha. Très secoué, il se força à plonger au plus profond de ce lieu cauchemardesque où souffrance, terreur et mort se mêlaient confusément. C'était un rêve que Tuv avait fait quelque temps auparavant, mais grâce à sa mémoire qui n'effaçait rien, il flottait là, comme tous les autres, dans la galerie de son martyre. C'était une silhouette en forme de spirale munie de deux serpentins ressemblant à des jambes tordues, le tout pénétré de gerbes d'étincelles évoquant la queue d'une comète verte. Il y avait une faible lueur venant du bas qui déterminait une zone évoquant la forme d'un visage – mais un visage tel que Malacar n'en avait jamais vu chez aucune créature connue de lui. L'épouvantable zone-visage, étendue dans cet espace compris entre la vie et la mort, projetant des larmes rouges dans toutes les directions, jusque sur la tache-silhouette et au-delà, sur un paysage argenté fait de cristal ou de minces flammèches d'argent. Puisant alors dans sa propre mémoire, Malacar superposa sur cette chose la principale cosmocarte des Ligues Combinées, chaque soleil brillant d'un éclat si faible – comme les cellules d'un corps agonisant ! Tout cela ne dura qu'un instant, et Malacar dit :

— Maintenant, Shind ! et entendit Morwin pousser un cri. Mais il entendit aussi les injecteurs entrer en action.

Il s'aperçut alors qu'il criait, lui aussi ; et il continua à crier jusqu'à ce que Shind le sorte de là. Puis l'obscurité le foudroya comme l'éclair.

Le monde appelé Cleech s'amenuisa derrière lui. Dans quelques heures il serait sorti de ce petit système et pourrait passer en infra-spatial. Il se détourna du pupitre de commande et choisit un cigare dans le stock qu'il avait pris au comptoir de l'homme mort, là-bas, dans l'aéroport interplanétaire peuplé d'hommes morts.

Cela avait été beaucoup plus rapide cette fois ; un large secteur avait été contaminé en un rien de temps. Quelle avait été la nature exacte de la maladie ? Il ne l'avait même pas reconnue. Se pourrait-il qu'il soit devenu un lieu où naissaient et proliféraient de nouvelles maladies ?

Il alluma le cigare et sourit.

Sa langue était noire et le blanc de ses yeux avait viré au jaune. Plus un seul centimètre carré de peau saine ne dépassait de ses guenilles. Il était devenu une masse décolorée de plaies et de boursouflures.

Il rit dans sa barbe et fuma son cigare jusqu'au moment où son regard rencontra le reflet de sa propre image dans l'écran éteint qui se trouvait à sa gauche.

Son petit rire s'arrêta net et son sourire disparut. Il posa le cigare et se pencha en avant pour étudier son visage. C'était la première fois qu'il le voyait depuis... combien de temps ? Où ? À Italbar, bien sûr. Là où tout avait commencé.

Il étudia les rides, les lésions qui ressemblaient à des brûlures, les croûtes sombres qui couvraient ses joues.

Au fin fond de lui-même, quelque chose choisit à ce moment-là de refermer ses doigts sur son estomac et de serrer.

Il se détourna de l'écran, le souffle court. Tout à coup il s'aperçut qu'il haletait. Ses mains commencèrent à trembler.

« Mon aspect n'a pas besoin d'être si extrême pour provoquer l'effet désiré, se dit-il. Trois semaines en infra avant d'arriver à Summit. Autant en profiter pour entrer en catharsis et nettoyer tout ça. »

Il reprit son cigare et en tira plusieurs bouffées. Il plaça sa main gauche hors de son champ de vision. Il s'abstint de regarder de nouveau l'écran.

Après être passé en HD, il alluma l'écran avant et regarda les étoiles. Centrées autour d'un point situé directement devant lui, elles filaient en longues spirales incandescentes, les unes dans le sens des aiguilles d'une montre, les autres en sens inverse. Il resta là, parfaitement immobile, et pendant un long moment il regarda l'univers bouger autour de lui.

Puis il fit passer son fauteuil en position couchée, ferma les yeux, croisa les bras et suivit la longue piste qu'il n'avait pas empruntée depuis Italbar.

Marchant, rapidement, à travers les brumes. Bleu, bleu, bleu. Fleurs bleues, comme des têtes de serpent. Un parfum plus exotique dans l'air. Lune bleue accrochée dans le ciel, vignes bleues parcourant l'escalier aux marches basses. Puis, là-haut, le jardin...

Des insectes bleus virevoltaient autour de lui, et lorsqu'il esquissa un geste du bras pour les écarter, il vit sa main.

Il y a quelque chose qui n'est pas normal, se dit-il. Chaque fois que je viens ici, je retrouve toute mon intégrité physique. Il avança dans le jardin et sentit un changement subtil, bien qu'il ne pût l'attribuer à quelque chose de précis.

Il leva les yeux, mais son regard ne rencontra que la lune immobile.

Il tendit l'oreille, mais n'entendit aucun chant d'oiseau. Les écharpes de brume s'enroulaient autour de ses chevilles. Le premier rocher qu'il rencontra jetait encore ses éclairs bleutés. Les papillons, en revanche, n'étaient pas au rendez-vous. Au lieu de cela, le rocher était recouvert d'une sorte de trame dans laquelle des dizaines de grosses chenilles bleues étaient suspendues et se recroqueillaient en forme de U pour se redresser de nouveau, lentement. Sous leurs antennes surmontées de boules, les yeux à facettes étincelaient comme des éclats de saphir. Tandis qu'il les regardait, elles se tournèrent toutes dans sa direction et levèrent la tête.

Il n'examina pas les autres rochers en passant, mais poursuivit son chemin avec un sentiment de malaise de plus en

plus intense, en cherchant des yeux un certain îlot de végétation.

Lorsqu'il l'eut repéré, il s'achemina en toute hâte dans cette direction, et comme toujours, la lumière baissa à son approche. C'est alors qu'il aperçut le pavillon.

Il avait un aspect qu'il ne lui avait jamais connu auparavant. Il avait toujours donné une impression de sérénité, de fraîcheur ombrée. À présent, toutefois, chaque pierre se détachait nettement de ses voisines et brillait d'un éclat froid et bleuté. À l'intérieur, il régnait une obscurité totale.

Il s'arrêta. Un frisson, qui se muua presque aussitôt en tremblement convulsif, le parcourut.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? se demanda-t-il. C'est la première fois que j'éprouve un sentiment pareil. Se pourrait-il qu'elle me fasse grief de quelque chose ? De quoi ? Peut-être ne devrais-je pas entrer ? Peut-être devrais-je attendre ici qu'il soit temps de retourner. Ou peut-être devrais-je m'en retourner tout de suite. Il y a quelque chose d'électrique dans l'air. Comme avant un orage... »

Il resta là à observer, à attendre. Rien ne vint troubler le silence.

La sensation de picotement se fit plus forte. Sa nuque commença à l'élancer, puis ce fut le tour de ses mains et de ses pieds.

Il décida de partir, mais ce fut pour s'apercevoir qu'il ne pouvait pas bouger.

Le bourdonnement régulier gagna son corps tout entier... Quelque chose le poussa à avancer. Ce n'était pas un désir, mais une obligation indépendante de sa volonté. Il se remit en marche.

Lorsqu'il entra, ses sentiments ne ressemblaient en rien à ceux qu'il avait éprouvés lors de ses visites précédentes. Cette fois il espérait qu'il n'apercevrait même pas un sourire, le frémissement d'une paupière, le lobe d'une oreille, une mèche de cheveux, le chatoiement d'un rayon de lune bleuté sur un bras ou une épaule mouvante. Cette fois, il redoutait de voir

quoi que ce fût d'elle. Cette fois, il espérait qu'elle ne serait pas là.

Il alla s'asseoir sur le banc en pierre qui courait le long du mur.

Dra Heidel von Hymack.

— Ces mots lui donnèrent envie de se lever et de s'enfuir à toutes jambes, mais il resta cloué sur place, incapable de bouger. La voix était plus métallique que d'habitude, et il sentit l'haleine froide sur sa joue. Il garda son visage détourné.

— Pourquoi ne me regardes-tu pas, Dra von Hymack ? C'est un désir que tu as souvent exprimé par le passé.

Il ne dit rien. Elle était la même, et pourtant différente. Tout avait changé.

— Dra von Hymack, tu refuses de me regarder et de me répondre. Que se passe-t-il ?

— Madame...

— Qu'importe que tu me manques d'égards. Tu es enfin rentré au bercail, et cela seul compte.

— Je ne comprends pas.

— Tu as enfin fait ce qu'il fallait. Maintenant les étoiles ont modifié leur course et les océans se sont déchaînés.

« Quelle voix délicieuse, se dit-il. Plus encore qu'avant. C'est le brusque changement qui m'a étonné. Le jardin est plus beau, lui aussi. »

— Tu as remarqué les changements et tu approuves. C'est bien. Dis-moi ce que tu penses de ton nouveau pouvoir.

— J'en suis content. Les hommes ne valent rien et méritent de mourir. Si mon pouvoir était plus grand, ils mourraient en plus grand nombre.

— Oh, mais il le sera ! Tu peux me croire. Bientôt tu pourras répandre des bactéries qui sèmeront la mort sur des centaines de kilomètres. Et le jour viendra où tu n'auras qu'à poser le pied sur une planète pour exterminer tout ce qui y vit.

— Seuls les humains m'intéressent. C'est eux qui m'ont fait du tort. C'est l'homme qui est brutal et insensé. Les autres races, les autres formes de vie ne me dérangent pas.

— Ah, mais si tu me servais fidèlement – comme tu as choisi de le faire – tout ce qui vit deviendrait ton ennemi.

— Je n'irais pas si loin, Madame. Car ce ne sont pas tous les êtres vivants qui m'ont attaqué.

— Mais pour châtier les coupables, il te faudra frapper également des innocents. C'est la seule solution.

— Je peux éviter les mondes non humains.

— Fort bien, pendant quelque temps, peut-être. Es-tu toujours le plus heureux des hommes quand tu es ici, avec moi ?

— Oui, Myra-O....

— Je te saurais gré de ne pas écorcher mon nom. Prononce-le correctement — Arym-o-myra — si tu tiens vraiment à le prononcer.

— Madame, pardonnez-moi. Je pensais...

— Cesse de penser. Contente-toi de faire ce que je te dis.

— Bien sûr.

— Avec ton nouveau pouvoir, qui augmente tous les jours, tu as le meilleur de deux mondes. C'est seulement quand tu es ici que ton corps endormi ne porte pas toutes les marques de ton pouvoir. Il ronfle tranquillement dans cette petite coquille dont tu te sers pour passer d'un monde à l'autre. Quand tu te réveilleras là-bas, tu seras porteur de pouvoirs plus étendus et de stigmates plus profonds que tous ceux que tu as connus jusqu'ici.

— Pourquoi ce changement ? Il n'y a pas si longtemps, c'était l'inverse qui se produisait.

— C'est parce que tu as choisi de ne plus agir comme un homme, mais comme un dieu, que des pouvoirs divins t'ont été accordés.

— Je pensais que vous alliez peut-être me régénérer pour un temps, car je m'aperçois que je deviens de plus en plus laid.

Elle rit.

— Toi ? Laid ? Par tous les Noms, tu es le plus beau de tous les êtres vivants. Retourne-toi maintenant et mets-toi à genoux. Adore-moi. J'exigerai de toi que tu me rendes sexuellement hommage, puis je te consacrerai mon serviteur éternel.

Il se retourna et vit finalement son visage. Puis il tomba à genoux et baissa la tête.

Lorsqu'il se réveilla, Malacar saisit une seringue qu'il avait préparée au préalable, et se fit une piqûre de véritable tranquillisant. La première piqûre qu'il s'était administrée n'avait été qu'une injection d'eau distillée. Pendant cette opération, il résista à l'envie de regarder le globe.

Puis il se leva pour administrer le même traitement à Morwin, toujours inanimé. Cependant, il hésita.

— *Pourquoi est-il encore inconscient, Shind ?*

— *Le rêve de mort l'a heurté de toute sa puissance au moment même où il utilisait son pouvoir de fixation. Il semble qu'il s'en soit trouvé renforcé.*

— *Dans ce cas, je vais lui donner un sédatif et le coucher.*

Il joignit le geste à la parole, et ce ne fut que lorsqu'il revint au laboratoire qu'il se permit d'examiner le globe.

Il sentit des picotements dans des endroits bizarres.

« Dieu ! c'est ça ! se dit-il. C'est exactement ce que j'ai vu ! Je n'aurais jamais cru qu'il était aussi fort ! Il a bel et bien réussi à fourrer un cauchemar à l'intérieur de ce globe. Il est parfait. Trop parfait, presque. Je ne voulais pas une œuvre d'art. C'en est pourtant une, quand on la voit comme ça, parfaitement réveillé. Je crois quand même qu'il doit apporter de petites modifications... Je ne le saurai jamais avec certitude. Tout ce que je voulais, c'était un petit cadeau à envoyer au Haut Commandement du SEL – avec les meilleurs vœux de Malacar – histoire de leur donner la chair de poule et de leur faire comprendre qu'ils n'avaient pas fini d'entendre parler de moi. Je voulais en quelque sorte leur dire ce que je comptais faire de leurs satanées Ligues Combinées. J'échouerai, bien sûr, mais je me fais vieux et il n'y a personne pour reprendre le flambeau. Ce sera mon baroud d'honneur. Ils auront de nouveau peur des NADYA pendant quelque temps. Peut-être que pendant ce temps, un nouveau Malacar fera son apparition. Je prierai pour ça quand je déposerai la bombe dans leur Salle de Contrôle Énergétique. Mais c'est presque dommage de leur envoyer le globe. Ces globes qu'il fait... Ces globes... Mais qu'est-ce que ?!... »

Il fouilla le laboratoire. Ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il tenta sa chance auprès de l'Unité de Surveillance et passa en revue toutes les pièces de la citadelle.

— *Trêve de plaisanteries, Shind. Où te caches-tu ?*

Pas de réponse.

— *Je sais que tu m'emprisonnes dans une sorte de blocage mental. Je veux que tu me libères.*

Rien.

— *Écoute, tu sais que je peux me libérer par mes propres moyens, maintenant que je sais que le verrouillage existe. Ça peut me prendre plusieurs jours, peut-être même plusieurs semaines. Mais je m'en débarrasserai. Alors ne me complique pas inutilement la vie, veux-tu ?*

Il perçut l'équivalent mental d'un soupir.

— *Si je fais ça, c'est pour votre propre bien.*

— *Quand on commence à me parler de mon propre bien, je sors mon revolver.*

— *J'aimerais pouvoir vous convaincre du fait qu'il ne serait pas judicieux de vous libérer avant...*

— *Libère-moi ! C'est un ordre ! Ne discute pas ! Libère-moi sans effort maintenant, ou il me faudra suer sang et eau plus tard. D'une façon comme d'une autre, le blocage finira par sauter.*

— *Vous êtes un homme extrêmement tête. Commandant.*

— *Je ne te le fais pas dire ! Allez ! Exécution !*

— *Comme vous voudrez, Commandant. Ce serait plus facile si vous vous calmiez un peu.*

— *Je SUIS calme.*

Il eut l'impression qu'un oiseau noir passait dans sa tête.

— *Le globe, le Dr Pels... Bien sûr !*

— *Maintenant que vous vous en souvenez, vous pouvez constater que c'est vraiment bien maigre. Un simple rêve, le genre de paradoxe impossible qui vous vient à l'esprit sans raison...*

— *Mais tu t'en es suffisamment émue pour essayer de supprimer mes souvenirs sur la question. Non, Shind, il y a là quelque chose qui mérite qu'on s'y intéresse de plus près.*

— *Qu'allez-vous faire ?*

— Je vais lire les articles les plus récents de Pels et tâcher de savoir sur quoi portent ses recherches à l'heure actuelle. Je vais également chercher à savoir où il se trouve en ce moment, physiquement parlant.

Une fois de plus il perçut l'équivalent mental d'un soupir.

Ce soir-là, il demanda qu'un vaisseau-messager spécial passe prendre sur Terre un colis destiné au Haut Commandement, sur Élisabeth. Le coût de l'opération serait astronomique, mais son crédit était excellent il emballa personnellement le globe et y joignit un : « Messieurs, meilleurs vœux – Malacar Miles, Cdt de Flte ; Ret. ; 4^e Flte Stel., nadya. » Puis il se mit en devoir de lire, et, dans certains cas, de relire, les écrits du pathologiste Larmon Bals.

Lorsque le petit matin illumina les brumes qui flottaient au-dessus de Manhattan, il lisait toujours. Il jeta un coup d'œil à ses notes. Hormis des renseignements de caractère médical qui l'avaient intéressé sur le plan purement personnel, il n'avait écrit que deux choses qui lui paraissaient importantes : « Fièvre de Deiba » et « Intérêt particulier apporté au cas H. »

Arrivé à ce stade, il se demanda s'il devait aller se coucher, décida que non, s'administra un stimulateur.

« Morwin a peut-être autre chose qui serait susceptible de m'intéresser », songea-t-il.

Plus tard ce jour-là, tandis qu'il passait à table pour déjeuner, Morwin dit :

« C'est un drôle de tour que vous m'avez joué là, Commandant. J'ai déjà eu affaire à des cas qui frôlaient le cauchemar, mais jamais je n'ai été confronté à un rêve doté d'une telle charge émotionnelle. Ça m'a pour ainsi dire vidé. Mais je n'avais pas l'intention de m'évanouir comme ça, sans prévenir.

— Je suis désolé, c'est ma faute. Je ne savais pas que cela vous affecterait autant.

— Enfin... (Morwin sourit et sirota son café.) Je suis content que vous l'aimiez.

— Vous ne voulez vraiment pas que je vous paie ?

— Non, vraiment. Puis-je de nouveau monter sur le pont après déjeuner pour voir le volcan ?

— Certainement. Je vous accompagnerai. Finissez votre café, et nous irons faire une petite promenade.

Ils montèrent aux niveaux supérieurs, où ils pouvaient jouir d'une vue circulaire. Le soleil avait saupoudré certaines parties du panorama de confettis d'or. La ligne défoncée de l'horizon penchait comme une vieille palissade. Les flammes bouillonnaient, écume orange dans un chaudron obscur. Des morceaux de lave incandescente étaient projetés vers le haut et criblaient des morceaux entiers de ciel comme un tir de DCA. De temps à autre, une légère secousse se faisait sentir. Parfois, quand les vents se levaient ou changeaient, le rideau agité s'écartait et laissait voir, à travers l'objectif déformant des gaz, des parties du sombre Atlantique, et particulièrement de ce bras de mer incurvé vers l'intérieur où les vagues léchaient la base du cône. Les feuilles des vignes monstrueuses étaient vertes à leur base et d'un noir de jais au niveau des branches supérieures.

— ...On a du mal à croire que le monde entier est comme ça, disait Morwin, et que ça s'est fait de notre vivant.

— C'est aux Ligues qu'il faut dire ça. C'est leur œuvre.

— ... Et que personne ne vivra plus jamais ici, sur la planète mère.

— J'y vis, moi, pour qu'ils ne puissent pas oublier leurs crimes, pour les avertir du sort qui les attend.

— ... Il existe de nombreux mondes semblables à ce que celui-ci fut jadis. Des millions de personnes innocentes les habitent.

— En châtiant tous les coupables on frappe parfois des innocents également. Je dirai même que c'est la règle. C'est ça, la loi du talion.

— Et si la loi du talion est oubliée, il n'y aura plus ni innocents ni coupables au bout de quelques générations. La nouvelle génération, en tout cas, ne saurait être tenue pour responsable de tout ce qui s'est passé, et cependant des mondes entiers feront les frais de votre vengeance.

— C'est là un point de vue trop philosophique pour être acceptable — pour un homme qui a vécu certaines des choses que j'ai vécues.

— Je les ai vécues aussi, Commandant.

— Oui, mais...

Il ne finit pas sa phrase.

Ils contemplèrent la vue pendant quelque temps, puis :

— Est-ce que ce spécialiste des maladies infectieuses, Larmon Pels, est passé par Honsi dernièrement ? demanda Malacar.

— Eh bien ! oui, justement. Est-il venu ici également ?

— Il y a quelque temps. Qu'est-ce qu'il cherchait sur votre planète ?

— Des renseignements généraux d'ordre médical, des statistiques vitales et un homme qui n'y était pas.

— Cet homme ?...

— Hyneck, ou quelque chose comme ça, je crois. Mais il n'y avait chez nous aucun élément d'information le concernant. Regardez cette éruption, voulez-vous !

« H ? se demanda Malacar. Serait-il possible que ce Hyneck, si c'est bien son nom, soit, sans le savoir, l'agent de transmission de la maladie ? Il serait assez simple d'obtenir le nom exact cité dans la demande de Pels. Je le ferai, bien sûr. »

Les épidémies de fièvre de Deiba sur des planètes autres que Deiba coïncidaient toujours avec l'apparition d'une demi-douzaine d'autres maladies exotiques. Leur présence simultanée n'avait jamais été expliquée d'une façon satisfaisante. Mais H avait contracté d'innombrables maladies et s'en était toujours tiré indemne. Se pourrait-il qu'un agent inconnu dont H serait porteur fasse éclater simultanément toutes ces maladies contagieuses ?

Les éventuelles applications militaires de la chose traversèrent l'esprit de Malacar avec la rapidité de la flamme qui venait de jaillir du cratère sous ses yeux.

« Tout le monde est prêt à la guerre bactériologique, à un niveau ou à un autre, et même à plusieurs offensives de type différent, songea-t-il. Mais dans ce cas l'offensive n'obéirait à aucune stratégie précise ; elle se ferait au jugé et pourrait être

attribuée à des causes naturelles explicables mais encore inconnues. Si c'est possible et si H est bien celui qui peut contrôler le processus – ou s'il *est* lui-même le processus – je peux déjà entendre sonner le glas. Je pourrais infliger aux Ligues des dégâts plus importants que je ne pensais. Il ne me reste plus qu'à déterminer si ce Hyneck et H sont effectivement une seule et même personne, et, si c'est le cas, à le trouver. »

Pendant plusieurs heures ils restèrent là à regarder les flammes et les torrents de lave incandescente, le puzzle mouvant du ciel et de la mer. Enfin Morwin s'éclaircit la gorge.

— J'aimerais aller me reposer quelque temps, à présent. Je me sens un peu faible, dit-il.

— Bien sûr, bien sûr, dit Malacar, soudain arraché à une lointaine rêverie. Je crois que pour ma part, je vais rester ici. On dirait qu'une nouvelle éruption s'annonce.

— J'espère que ma visite inopinée ne vous a pas ennuyé.

— Loin de là. Vous m'avez remonté le moral à un point que vous ne pourriez pas soupçonner.

Il le regarda partir, puis rit sous cape.

« Peut-être ce rêve que tu as créé pour moi est-il vrai, songea-t-il. Une prédiction exacte de choses à venir. Je n'avais jamais vraiment espéré réussir, à moins que... Comment est-ce déjà ? Ces vers que j'ai appris à l'université ?...

*À moins que les cieux ne tombent,
Qu'une nouvelle convulsion ne secoue la Terre,
Et qu'elle, et avec elle tout le monde
Ne soit aplati en un planisphère.*

Si j'ai vu juste, je vais les aplatis, toutes ces maudites Ligues, et les transformer en planisphère, tout comme tu as fourré le rêve dans ton globe. »

— *Shind !* appela-t-il. Sais-tu ce qui s'est passé ?

— Oui. J'étais à l'écoute.

— Je vais demander à Morwin de rester ici pour garder la citadelle. Quant à nous, nous allons bientôt partir faire de nouveau un petit voyage.

— Comme vous voudrez. Où irons-nous ?

— *À Deiba.*

— *C'est bien ce que je craignais.*

Cette réponse fit rire Malacar, et les brumes se dissipèrent sous le soleil de midi.

Il regarda les étoiles tourner en spirale autour de lui, comme les lointains feux d'artifice de son enfance. Sa main se posa sur le sac à monogramme accroché à sa ceinture. Il avait oublié qu'il était là. Il baissa les yeux lorsqu'il l'entendit cliqueter sous ses doigts, et l'espace d'un instant il oublia les étoiles.

Ses pierres. Qu'elles étaient belles. Comment avait-il pu les expulser de sa mémoire si facilement ? Il les palpa et sourit. Oui, elles étaient vraies, elles. Un minéral ne vous trahit jamais. Chaque pierre est unique, un monde à lui tout seul et inoffensif. Ses yeux se remplirent de larmes.

« Je vous aime », murmura-t-il, et une à une il les sortit du sac, puis les y remit.

En les raccrochant à sa ceinture, il regarda bouger ses mains. Ses doigts laissaient des empreintes humides sur le tissu. Mais elle lui avait dit que ses mains étaient très belles. Elle avait raison, bien sûr. Il les plaça devant son visage, et une soudaine vague de puissance s'élança du tréfonds de son corps pour aller se loger dans ses mains. Il savait que son pouvoir était maintenant plus grand que celui de n'importe quel homme ou de n'importe quelle nation. Bientôt il serait plus fort que n'importe quel monde.

Il fixa de nouveau son attention sur le tourbillon lumineux qui l'attirait vers son centre : Summit.

Il y serait en un rien de temps.

Quand le message lui parvint, sa première réaction fut de s'exclamer : « Ah, la barbe ! Pourquoi me demander ça à moi ? » Mais comme il connaissait déjà la réponse, il se contenta pour la suite de quelques jurons bien sentis.

Il marcha de long en large, s'arrêta pour pousser un bouton et reporter son déjeuner jusqu'à nouvel ordre. Au bout d'un moment, il remarqua qu'il se trouvait dans son jardin suspendu et qu'il fumait un cigare, le regard perdu à l'horizon, vers l'ouest.

« Du racisme, voilà ce que c'est », grommela-t-il avant de s'approcher d'une console encastrée, d'en faire coulisser le couvercle d'un coup de pouce et d'actionner un nouvel interrupteur.

— Qu'on m'envoie un repas léger à la bibliothèque aux manuscrits dans une heure environ, ordonna-t-il.

Puis il coupa le contact sans attendre la réponse. Il continua à marcher de long en large, respirant à pleins poumons les parfums de vie et de végétation qui l'entouraient, sans y prêter la moindre attention.

La journée s'assombrit, et il tourna ses regards vers l'est où un nuage avait masqué son soleil. Il le fixa d'un œil furibond, et au bout de quelques instants, le nuage se dissipa.

Le jour retrouva toute sa luminosité, mais il grogna, soupira, et s'en éloigna.

« Toujours la bonne poire », dit-il en pénétrant dans la bibliothèque, où il enleva sa veste pour l'accrocher à une patère près de la porte.

Il parcourut des yeux les rangées de boîtes qui contenaient la collection de manuscrits religieux la plus complète de la galaxie. Rangés sur un rayonnage sous chacune des boîtes, il y avait des fac-similés des manuscrits originaux. Il passa dans la pièce suivante et continua ses recherches.

« Tout là-haut, près du plafond, soupira-t-il. Je devrais le savoir. »

Posant un pied sur l'escabeau à un mètre à peine des Manuscrits Qumrans, il assura son équilibre et monta.

Il alluma une cigarette après s'être installé dans un confortable fauteuil avec le fac-similé du *Livre des Multiples Périls de la Vie et des Plaidoyers pour la permanence du souffle*, en anciens caractères péiens.

Ce ne fut que quelques minutes plus tard à peine, lui sembla-t-il, qu'il entendit un déclic suivi d'un toussotement programmé sur sa droite. Le robot était entré, avait roulé en silence sur l'épaisse moquette de la bibliothèque, s'était immobilisé près de lui et avait abaissé le plateau couvert de façon qu'on pût s'y servir sans effort. Puis il le découvrit.

Il mangea machinalement tout en continuant à lire. Au bout d'un moment, il remarqua que le robot était parti. Il ne conservait aucun souvenir de ce qu'il avait mangé pour son déjeuner.

Il continua à lire.

Le dîner se déroula suivant le même scénario. La nuit tomba et les lumières s'allumèrent autour de lui, gagnant en intensité au fur et à mesure que le jour baissait.

À un moment donné, au milieu de la nuit il tourna la dernière page et ferma le livre. Il s'étira, bâilla, se leva et tituba. Il ne s'était pas aperçu qu'il avait des fourmis dans la jambe droite. Il se rassit et attendit que les picotements cessent. Puis il monta de nouveau sur l'escabeau et remit le volume à sa place. Il rangea l'escabeau. Il aurait pu avoir des robots à extenseurs et des élévateurs à gravité compensée, mais il préférait les bonnes vieilles bibliothèques d'antan.

Il franchit une baie vitrée coulissante et marcha jusqu'à son bar, sur la terrasse occidentale. Il s'assit au comptoir et une lumière s'alluma derrière le bar.

— Bourbon à l'eau, dit-il. Un double.

Il y eut une pause de dix secondes pendant laquelle ses doigts posés à plat sur le comptoir sentirent une vibration presque imperceptible. Puis une trappe carrée de vingt centimètres de côté s'ouvrit devant lui et le verre plein monta lentement des profondeurs du bar jusqu'à ce qu'il soit au niveau de la surface du comptoir. Il le porta à ses lèvres et en avala une gorgée.

— ... Et un paquet de cigarettes, ajouta-t-il en se souvenant qu'il avait fini le sien quelques heures auparavant.

Son désir fut exaucé. Il ouvrit le paquet et alluma une cigarette avec ce qui était probablement le dernier briquet Zippo à exister en dehors d'un musée. En tout cas le dernier en état de marche. Chacune de ses pièces avait été remplacée à d'innombrables reprises par des copies fabriquées à façon dans le seul but de réparer *ce* briquet ; ce n'était donc pas à proprement parler une antiquité, mais plutôt une sorte de descendant en ligne directe. Son frère le lui avait offert... Quand ça ? Il avala une nouvelle gorgée de bourbon. Il avait encore

l'original quelque part, avec toutes les pièces cassées rassemblées dans l'étui cabossé. Probablement dans le tiroir du bas de cette vieille commode...

Il tira une bouffée de sa cigarette et sentit l'alcool lui réchauffer l'estomac, puis sa chaleur momentanée rayonner dans tout son corps. Une lune orange restait suspendue, immobile, au ras de l'horizon, tandis qu'une autre de couleur blanche, sillonnait rapidement le ciel nocturne à quarante-cinq degrés. Il esquissa un léger sourire, écouta les crapaussignols chanter au loin. Ils chantaient un morceau de Vivaldi. Un extrait de l'*Été* ? Oui, c'était bien ça. Il avala une nouvelle gorgée et fit tourbillonner le reste dans son verre.

Oui, c'était bien à lui de faire ce boulot se dit-il. Il était le seul d'entre eux à avoir l'expérience requise dans ce domaine. Et bien sûr le prêtre avait préféré adresser sa demande à un étranger plutôt qu'à l'un des siens. Moins de risques de se faire réprimander pour des motifs raciaux. Et s'il y avait des risques...

« Tu deviens cynique se dit-il, et tu ne veux pas être cynique. Seulement pratique. Quelle que soit l'origine de cette affaire, elle est maintenant placée sous ta responsabilité ; et tu sais ce qui s'est passé la dernière fois qu'une chose semblable s'est produite. Il faut agir. Le fait qu'il n'y ait aucun élément de contrôle signifie qu'en fin de compte ce sera dirigé contre tout le monde. »

Il vida son verre et éteignit sa cigarette. Le verre vide disparut. La trappe se referma.

— Un autre, dit-il, puis il ajouta très vite : Pas de cigarettes, en se souvenant du nouveau programme du servo-mécanisme.

Sa boisson fut remplacée et il l'emporta dans son bureau. Là, il s'affala dans son fauteuil préféré et le régla en position semi-couchée. Il fit baisser l'intensité de l'éclairage, fit descendre la température ambiante à 63° Fahrenheit, déclencha un mécanisme qui alluma de vraies bûches dans la cheminée située du côté opposé de la pièce et plaqua une scène en tridi représentant une nuit d'hiver sur l'unique fenêtre de la pièce. (Il lui aurait fallu plusieurs heures pour organiser une *véritable* nuit d'hiver.) Puis, voyant que le feu prenait, il éteignit toutes

les lumières et s'installa dans ce qui était son décor de prédilection lorsqu'il avait à réfléchir.

Le lendemain matin il se mit en contact avec son service automatique de Secrétariat et de Documentation.

— Premièrement, dicta-t-il, je veux parler au Dr Matthews et à mes trois meilleurs programmeurs tout de suite après le petit déjeuner – ici même, dans mon bureau. Et à propos, je veux prendre mon petit déjeuner dans vingt minutes. Je vous laisse le soin d'estimer l'heure à laquelle j'aurai fini.

— Désirez-vous leur parler individuellement ou en groupe ? demanda une voix issue d'un haut-parleur caché.

— En groupe. Ensuite...

— Que prendrez-vous pour votre petit déjeuner ? interrompit le S.S.D.

— Je ne sais pas, moi, n'importe quoi. Bien...

— Pourriez-vous être plus précis ? La dernière fois que vous avez dit « n'importe quoi »...

— D'accord. Œufs au jambon, pain grillé, confiture et café. Bon, deuxièmement, je veux qu'un membre haut placé de mon personnel contacte le médecin-chef ou le ministre de la Santé, enfin, le bonhomme qui s'occupe de ces choses-là dans le complexe SEL. Je veux avoir libre accès à leur ordinateur Panopath pas plus tard que demain dans l'après-midi, heure locale, par télé-consultation à partir d'ici, sur Homefree. Troisièmement, demandez au personnel portuaire de préparer le T pour un saut spatial. Quatrièmement, tâchez de savoir qui en est le propriétaire et envoyez-moi le dossier. C'est tout.

Environ une heure un quart plus tard, quand ils se furent tous rassemblés dans son bureau, il les invita d'un geste de la main à s'asseoir et sourit.

— Messieurs, dit-il, j'ai besoin de votre aide pour obtenir certains renseignements. Je ne connais pas précisément la nature de ces renseignements ni les questions que je dois poser pour les obtenir, mais j'en ai une vague idée. Il s'agit de gens, d'endroits, d'événements, de probabilités et de maladies infectieuses. Certaines des choses que je désire savoir concernent des événements qui ont eu lieu voici quinze ou vingt

ans, d'autres de faits très récents. Cela pourrait exiger un long délai, de trouver des informations sur la foi desquelles je puisse agir, mais je ne dispose pas d'un long délai. Je les veux dans deux ou trois jours. Votre travail, par conséquent, consistera d'abord à m'aider à formuler les questions adéquates, puis à les poser en mon nom à une source d'information que je crois capable de fournir les réponses que je cherche. Voilà en deux mots un résumé de la situation. Maintenant nous allons nous atteler aux détails.

Tard dans l'après-midi, lorsqu'ils eurent pris congé, il s'aperçut qu'il ne pouvait rien faire de plus pour le moment et reporta donc son attention sur d'autres questions.

Ce soir-là, cependant, comme il déambulait dans son arsenal, il ne cessa de se répéter que c'était pour une inspection de routine. Mais peu à peu il s'aperçut que sa vérification ne portait que sur les armes de faible encombrement et de grande puissance, telles que les armes portatives, et notamment celles qui pouvaient être dissimulées sous un vêtement et permettaient de frapper à distance. Lorsqu'il prit conscience de ce qu'il faisait, il ne s'arrêta pas, néanmoins. Étant, entre autres choses, le seul déicide vivant de la galaxie, il avait le sentiment qu'il était de son devoir de parer à toute éventualité.

C'est ainsi que Francis Sandow passa les journées précédant son départ pour Deiba.

Désireux de tester ses nouveaux pouvoirs sur une petite échelle avant de s'attaquer aux grands centres urbains de Summit – un monde beaucoup plus peuplé que Cleech –, Heidel von Hymack se mit en orbite à haute altitude autour de la planète et étudia les cartes et les statistiques concernant le monde synthétique qu'il survolait.

Puis, évitant soigneusement les centres de contrôle aérien des grands ports interplanétaires, il se posa dans une région faiblement peuplée de l'arrière-pays de Soris, le deuxième plus grand continent de la planète. Là, dans une gorge il dissimula son véhicule sous une avancée rocheuse. Il en verrouilla les

commandes et les accès et le camoufla avec des branchages qu'il coupa à l'aide d'un minuscule laser trouvé à bord de l'appareil.

Enfin il s'éloigna, serrant un bâton dans sa main méconnaissable, et tout en marchant se mit à chanter. En d'autres temps, cela l'aurait étonné, car il ne comprenait pas les paroles qu'il chantait, et la mélodie semblait comme surgie d'un rêve.

Au bout d'un moment, il aperçut une petite ferme construite à flanc de coteau...

La musique dansait autour de lui tandis qu'il rangeait son laboratoire. Il nettoyait, réglait, fermait, rangeait tout ce dont il n'aurait pas besoin pendant quelque temps. Sa silhouette immense et spectrale flottait dans le vaisseau, nettoyant ici, alignant là.

« Je commence à avoir des habitudes de vieille fille, se dit-il en souriant intérieurement. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Qu'est-ce que ce sera si jamais j'ai l'occasion de revenir, de me mêler de nouveau à des gens, de me réadapter ? À vrai dire, je me suis bien adapté aux espaces intersidéraux, alors... Tout de même, le choc serait brutal. Il n'y a personne qui puisse me guérir à l'heure actuelle, si H ne peut rien pour moi. Dans ce cas, ce ne serait pas avant plusieurs années – probablement plusieurs siècles. À moins d'une découverte inattendue. Qu'est-ce que ce sera si ça prend plusieurs siècles ? De quoi aurai-je l'air ? Du fantôme d'un fantôme ? Serai-je le seul être humain à différer de sa propre espèce ? Que diront mes descendants ? »

S'il avait possédé des poumons en état de marche, il aurait laissé échapper un petit rire espiègle. Au lieu de cela, il se rendit vers l'avant et s'installa dans le compartiment d'observation du *B Coli*. Là, il regarda tourner les étoiles autour de lui comme si elles avaient été happées par une centrifugeuse cosmique. Avec un chant grégorien comme musique de fond, entouré d'étoiles tourbillonnantes, il filait vers Cleech la dernière destination connue de Heidel von Hymack.

Chapitre 3

Ce fut par une nuit pluvieuse qu'elle le vit pour la première fois en chair et en os.

N'ayant aucun client ce soir-là, elle était descendue au petit kiosque à journaux du hall. Elle sut que la porte d'entrée de l'établissement avait été ouverte à cause du courant d'air et de la soudaine amplification des bruits de la rue et de l'orage. Après avoir choisi ses journaux et déposé ses pièces de monnaie, elle prit ses achats et se retourna pour traverser le hall.

C'est à ce moment-là qu'elle le vit, et elle en laissa tomber ses journaux de saisissement. Elle fit un pas en arrière, interdite. Il était impossible qu'ils puissent jamais se trouver si près l'un de l'autre. Elle fut prise d'une sorte de vertige et sentit le sang lui monter au visage.

Il était grand, encore plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. Ses cheveux, presque entièrement noirs, grisonnaient un peu aux tempes. Mais évidemment, il avait dû bénéficier des traitements S-S et vieillir moins vite que la plupart des gens. Cela lui plut, car rien ne l'aurait déçue davantage que de le voir sur le retour. Et ce visage de prédateur, et ces yeux perçants ! Il était plus impressionnant en chair et en os que sur les reproductions bi ou tridimensionnelles il portait un imperméable noir et transportait deux énormes colis – l'un qui devait être une sorte de valise et l'autre une boîte munie de trous d'aération et dotée d'une poignée. Des gouttes de pluie scintillaient dans ses cheveux et ses sourcils, luisaient sur son front et sur ses joues. Elle fut prise d'une folle envie de courir lui essuyer le visage avec son chemisier.

Elle se pencha et ramassa les journaux. Lorsqu'elle se redressa, elle baissa la tête et maintint les journaux devant elle de façon à masquer partiellement son visage. Puis elle pénétra

dans le hall, et, tout en feignant de lire, alla s'asseoir dans un siège situé près de la réception.

— Chambre avec fille, monsieur ? entendit-elle Horace demander.

— Ce serait parfait, dit-il en posant ses bagages.

— Il y a un choix important, à cause du temps, dit Horace en faisant glisser vers lui l'album de l'établissement. Vous n'aurez qu'à m'indiquer celle qui vous plaît.

Elle l'entendit tourner les pages du gros catalogue, et comme elle le connaissait par cœur, elle les compta : ... *Quatre, cinq. Une pause... Six.*

Il s'était arrêté.

« Oh, non ! pensa-t-elle. Ce doit être Jeanne ou Synthe. Ni l'une ni l'autre, pas pour lui ! Meg, peut-être, ou à la rigueur Kyla. Mais pas Jeanne, avec ses yeux de bovin, ou Synthe qui pèse dix kilos de plus que sa photo ne le laisse penser. »

Elle risqua un coup d'œil et vit que Horace s'était éloigné et lisait un document.

Prenant son courage à deux mains, elle se leva et s'approcha de lui.

— Commandant Malacar...

Elle essaya de parler avec assurance, mais ne réussit qu'à produire un murmure tellement elle avait la gorge sèche.

Il se retourna et la dévisagea. D'un coup d'œil furtif, il s'assura que Horace n'avait rien entendu, puis posa son index droit sur ses lèvres.

— Bonjour. Comment t'appelles-tu ?

— Jackara.

Cette fois, sa voix était un peu plus ferme.

— Tu travailles ici ?

Elle hocha la tête.

— Libre ce soir ?

De nouveau, elle opina du bonnet.

— Réceptionniste ! dit-il en se retournant.

Horace leva les yeux de son document.

— Oui, monsieur ?

D'un geste du pouce, il désigna Jackara.

— Elle, dit-il.

Horace déglutit et prit un air embarrassé.

— Monsieur, il y a quelque chose dont je dois vous prévenir...

— Elle, répéta Malacar. Inscrivez-moi sur votre registre.

— Comme vous voudrez, monsieur, dit Horace en sortant une carte vierge et un stylet. Mais...

— Je m'appelle Rory Jimson et je viens de Miadod sur Camphor. On paie maintenant ou après ?

— Maintenant, monsieur. Cela fera dix-huit Unités.

— Combien cela fait-il de dollars nadyiens ?

— Quatorze et demi.

Malacar sortit une liasse de billets et paya.

Horace ouvrit la bouche, la referma, puis dit :

— S'il y a quoi que ce soit, surtout, prévenez-moi immédiatement.

Malacar hocha la tête et se baissa pour prendre ses bagages.

— Si vous voulez patienter une petite minute, je vais vous appeler un robot.

— Ce n'est pas la peine.

— Comme vous voudrez. Dans ce cas, Jackara vous emmènera jusqu'à la chambre.

Le réceptionniste prit le stylet, le tripota, le reposa sur le comptoir. Finalement, il se replongea dans la lecture de son document.

Malacar la suivit jusqu'aux ascenseurs en étudiant sa silhouette, sa chevelure, et en essayant de se souvenir de son visage.

— *Shind, prépare-toi à transmettre et à relayer*, dit-il tandis qu'ils entraient dans l'ascenseur.

— *Entendu*.

— *N'aie pas l'air étonné, Jackara, et surtout ne fais rien qui puisse prêter à penser que nous communiquons. Dis-moi comment il se fait que tu me connais*.

— *Vous êtes télépathe !*

— *Réponds simplement à ma question, et sache que je peux anéantir la moitié de cet immeuble d'un simple geste de la main.*

— C'est ici que nous descendons, dit-elle tout haut. Ils sortirent de l'ascenseur et elle tourna à droite, l'entraînant dans

un couloir décoré avec des zébrures et qui n'était éclairé que par des lumières logées dans les plinthes. L'effet produit était à la fois austère et attirant. Cela donnait une sorte d'aura animale à la fille qui marchait devant lui. Il décela une faible odeur de narcotiques dans l'air. Le parfum était plus insistant à proximité des ventilateurs.

— *Je vous ai beaucoup vu en photo. J'ai lu de nombreux ouvrages de toute sorte sur vous. C'est comme ça que j'ai été amenée à vous connaître. À vrai dire, je possède toutes vos biographies – même les deux livres publiés par les Ligues Combinées.*

Il rit tout haut et donna à Shind le signal qui, dans leur code particulier, signifiait : « Cesse de transmettre, continue à recevoir », puis lui demanda :

— *C'est vrai, ce qu'elle raconte ?*

— *Oui. Elle a pour vous une très grande admiration. Elle est dans tous ses états et sa nervosité est extrême.*

— *Alors ce n'est pas un piège ?*

— *Non.*

Elle s'arrêta devant une porte se débattit quelque temps avec la serrure, finit par l'ouvrir.

Elle poussa la porte, mais au lieu d'entrer ou de s'effacer pour le laisser passer, elle se retourna pour lui faire face, barrant le passage. Son visage était parcouru de contractions nerveuses, et il crut qu'elle allait fondre en larmes.

— Ne riez pas lorsque vous entrerez, dit-elle. Je vous en supplie. Quoi que vous voyiez.

— C'est promis, dit-il.

Elle s'écarta alors pour le laisser entrer.

Il pénétra dans la pièce et regarda autour de lui. Son regard rencontra tout d'abord les fouets, puis le portrait accroché au-dessus du lit. Il posa ses valises sur le sol sans le quitter des yeux. Il entendit la porte se refermer. La chambre était un modèle d'ascétisme. Murs gris et accessoires en métal poli. Les volets de l'unique fenêtre étaient fermés.

Il commença à comprendre.

— *Oui, dit Shind.*

— *Prépare-toi à transmettre et à recevoir.*

— Vous pouvez y aller.

— Cette chambre est-elle soumise à une quelconque surveillance ? demanda-t-il.

— Pas exactement. Ce serait illégal. Mais j'ai la possibilité de demander de l'aide ou de déclencher plusieurs systèmes de surveillance, si je veux.

— L'un de ces systèmes fonctionne-t-il en ce moment ?

— Non.

— Par conséquent personne ne nous entendra si l'on parle à haute voix.

— Non, dit-elle tout haut, et il se retourna pour la regarder.

Elle était adossée contre la porte, les mains posées à plat sur le métal, les yeux écarquillés, les lèvres sèches.

— Il ne faut pas avoir peur de moi, dit-il. Tu t'endors avec moi tous les soirs, pas vrai ?

Vaguement embarrassé de ne pas recevoir de réponse, il ôta son manteau et regarda autour de lui.

— Y a-t-il un endroit où je pourrais suspendre ça pendant que ça sèche ?

Elle avança vers lui et saisit le vêtement.

— Donnez-le-moi. Je vais l'accrocher dans ma douche.

Elle le lui arracha des mains, franchit prestement une petite porte qui donnait dans la chambre et la referma derrière elle. Il l'entendit pousser le verrou. Au bout de quelques instants, des bruits de vomissements lui parvinrent.

Il fit un pas vers la porte, prêt à frapper et à lui demander si elle se sentait bien.

— Non, dit Shind. *Laissez-la.*

— Bon. Veux-tu que je te laisse sortir ?

— Non, ça ne ferait qu'accroître son trouble. Je suis très bien où je suis.

Au bout d'un moment, il entendit le bruit d'une chasse d'eau, et peu après la porte s'ouvrit et elle apparut. Il remarqua que ses cils étaient mouillés. Il remarqua également le bleu intense des yeux qu'ils encadraient.

— Il sera sec avant longtemps, dit-elle. Commandant.

— Merci. Appelle-moi Malacar, Jackara. Ou mieux encore, Rory.

Il fit le tour du lit pour étudier son portrait de plus près.

— Il est assez ressemblant. D'où vient-il ?

Son visage s'éclaira et elle s'approcha, elle aussi.

— C'était une illustration tirée de votre biographie par Gillian. Je l'ai fait agrandir et tridimensionnalisée. C'est la meilleure photo que j'aie de vous.

— Je n'ai jamais lu le bouquin en question, dit-il. J'essaie de me rappeler où la photo a été prise, mais je n'y arrive pas.

— C'était juste avant la Manœuvre du Paramètre Huit, dit-elle, alors que vous vous apprêtiez, avec la Quatrième Flotte, à faire votre jonction avec Conlil. D'après le livre, la photo a été prise une heure environ avant votre départ.

Il se tourna vers elle en souriant.

— Je crois que vous avez raison, dit-il, et cela la fit sourire.

— Cigarette ? dit-il.

— Non, merci.

Il en prit une et l'alluma.

« Me voilà dans de beaux draps, se dit-il. Il a fallu que je tombe sur une pauvre fille qui s'adonne au culte de la personnalité, et que ce soit moi qui sois l'objet de son culte. Si j'ai le malheur de dire un mot de travers, elle va probablement faire une dépression nerveuse. Quelle est la meilleure tactique à adopter ? Peut-être que si je lui donne à penser que *moi* je ne suis pas tranquille et que je lui confie ensuite un secret peu important qui prouve que je lui fais confiance... »

— Écoute, dit-il. Tu m'as fichu la frousse en bas parce que personne ne savait que je me rendais sur Deiba et je pensais que presque personne ne me reconnaîtrait. Je suis descendu ici plutôt qu'à l'hôtel parce que dans ce genre d'endroit personne ne se soucie des visages ou des noms. Mais tu m'as vraiment pris au dépourvu. Je voulais rester ici incognito, et j'ai cru qu'on m'avait démasqué.

— Mais vous jouissez d'une immunité totale vis-à-vis des lois, pourtant ?

— Je ne suis pas venu pour les enfreindre. Pas cette fois, en tout cas. Je suis venu glaner certains renseignements – aussi discrètement que possible.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Puis-je compter sur toi pour conserver le secret ?

— Bien entendu, dit-elle. Que voudriez-vous que je fasse d'autre ? Je suis née dans les NADYA. Puis-je vous être d'une quelconque utilité dans ce que vous faites ?

— Peut-être bien, dit-il en s'asseyant sur le bord de son lit. Si les NADYA te tiennent tellement à cœur, qu'est-ce que tu fais ici, en territoire ennemi ?

Elle eut un petit rire en allant s'asseoir devant lui sur une chaise.

— Si vous voyez un moyen pour moi d'y retourner, dites-le-moi. Regardez le seul travail que je puisse faire dans cette ville. Combien de temps pensez-vous que ça me prendra pour économiser le prix du voyage ?

— Es-tu liée par un contrat ou par un quelconque accord ?

— Non, pourquoi ?

— Je ne connais pas bien les lois d'ici. Je me demandais simplement s'il faudrait que j'emploie les grands moyens pour te sortir de là.

— Me sortir de là ? Me ramener aux NADYA ?

— Bien sûr. C'est ce que tu veux, n'est-ce pas ?

Elle se détourna alors et commença à pleurer en silence. Il ne fit rien pour l'en empêcher.

— Excusez-moi, dit-elle, je... je ne m'attendais pas qu'il m'arrive une chose pareille. Que Malacar entre dans ma chambre et me propose de m'emmener avec lui. C'est quelque chose dont j'ai rêvé la nuit...

— J'en conclus que ta réponse est « oui » ?

— Merci, dit-elle. Oui, c'est oui ! Mais il y a autre chose...

Elle sourit.

— Quoi donc ? Un petit ami que tu voudrais emmener avec toi, peut-être ? On pourrait arranger ça.

Elle leva la tête et ses yeux lançaient des éclairs.

— Non ! Ça n'est rien de semblable ! Les hommes d'ici me dégoûtent !

— Excuse-moi, dit-il.

Elle regarda fixement ses sandales, ses ongles de pieds argentés. Il fit tomber la cendre de sa cigarette dans un cendrier en métal noir posé sur la table de chevet.

Quand elle parla de nouveau, ce fut très lentement et sans le regarder.

— J'aimerais faire quelque chose pour les NADYA. Je voudrais vous aider dans l'entreprise qui a motivé votre venue à Capeville.

Il resta silencieux pendant un moment. Puis il demanda :

— Quel âge as-tu, Jackara ?

— Je ne sais pas exactement. Dans les vingt-six ans, je crois. C'est en tout cas ce que je dis aux gens. Peut-être vingt-huit. Ou vingt-cinq. Mais ce n'est pas parce que je suis jeune que...

Il leva la main pour l'interrompre.

— Je n'essaie pas de te dissuader de faire quoi que ce soit. À vrai dire, tu pourrais m'être d'une certaine utilité. Si je t'ai demandé ton âge, c'est pour une raison bien précise. Que sais-tu du *khurr mwalakharan*, communément appelé fièvre de Deiba ?

Elle leva les yeux au plafond.

— Je sais que c'est une maladie assez rare, dit-elle. Je sais que quand on l'attrape, on a une grosse fièvre et on a le teint qui devient plus sombre. On dit que ça attaque le système nerveux central. Dans un deuxième stade, ce sont les rythmes respiratoire et cardiaque qui sont affectés. Et puis il y a une histoire de liquides. Ce n'est pas exactement que l'organisme les perd, mais les fluides cellulaires quittent les cellules. C'est ça. Et les cellules ne réabsorbent pas le liquide perdu. C'est pour ça qu'on a tellement soif et que ça ne sert à rien de boire. Mais vous êtes médecin, vous savez tout ça mieux que moi.

— Que sais-tu d'autre sur cette maladie ?

— Eh bien ! c'est incurable et on en meurt toujours, si c'est ça que vous voulez dire.

— En es-tu sûre ? demanda-t-il. N'as-tu jamais entendu parler de quelqu'un qui y aurait survécu ?

Elle le regarda, interloquée.

— Personne ? insista-t-il. Personne n'y a jamais survécu ?

— Eh bien ! à vrai dire, on raconte qu'il y a un homme qui s'en est tiré. Mais j'étais très jeune à l'époque, et c'était juste après la guerre. Je ne m'en souviens pas très bien.

— Raconte-moi le peu que tu sais. On a dû en parler par la suite.

— C'est seulement un homme qui n'en est pas mort. On n'a jamais rendu son identité publique.

— Pourquoi cela ?

— Une fois qu'il a été déclaré guéri, on a pensé que les gens auraient encore peur de lui s'ils apprenaient à qui ils avaient affaire. C'est pour ça qu'ils ont gardé son identité secrète.

— H, dit-il. Plus tard on l'a appelé H.

— Peut-être bien, dit-elle. Je ne sais pas. Je crois vous avoir dit tout ce que je savais.

— Où l'ont-ils soigné ? Dans quel hôpital ?

— Ici, en ville. Mais l'hôpital n'existe plus.

— D'où venait-il ?

— Des Hautes Terres. À une certaine époque, tout le monde l'appelait « l'homme des Hautes Terres ».

— Il était de par ici ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'on appelle les Hautes Terres ?

— C'est une espèce de plateau. On quitte la péninsule et on s'enfonce d'une cinquantaine de kilomètres à l'intérieur des terres vers le nord-ouest. Il y a les ruines d'une vieille ville là-bas – une ville péienne. Deiba faisait anciennement partie de l'Empire Péien. Ce n'est plus qu'un tas de ruines, et les seuls gens qui s'y intéressent sont les archéologues, les géologues et les touristes péiens. Ils l'ont trouvé là-haut alors qu'ils démontaient du matériel de surveillance avancée datant de la guerre, je crois. En tout cas il y avait là-haut une sorte d'installation militaire, et c'est en montant y faire quelque chose qu'ils l'ont trouvé. Ils l'ont ramené à bord d'un appareil spécialement équipé et il s'est rétabli.

— Merci. Ton aide m'a été très utile.

Elle eut un sourire qu'il lui rendit.

— J'ai une arme, dit-elle, et je m'exerce avec. Je tire vite et bien.

— C'est une très bonne chose.

— S'il y a quelque chose de dangereux à faire...

— C'est possible, dit-il. Tu parles de ces Hautes Terres comme si tu connaissais bien la région. Peux-tu me procurer une carte, ou m'en dessiner une ?

— Il n'existe pas de bonne carte de la région, dit-elle. Mais j'y suis allée à de nombreuses reprises. Je fais aussi beaucoup de randonnées à dos de *kooryab*, et il m'arrive de m'enfoncer à l'intérieur des terres. Les Hautes Terres sont un excellent champ de tir. Il n'y a personne là-bas pour vous chercher des ennuis.

— C'est une région totalement inhabitée ?

— Oui.

— Parfait. Comme ça tu pourras m'emmener y faire un tour.

— Oui, si vous voulez. Il n'y a pas grand-chose à voir par là-bas, remarquez. Je croyais plutôt...

Il écrasa sa cigarette.

— *Elle est vraiment au-dessus de tout soupçon, Shind ?*

— Oui.

— C'est très curieux, ce que je te demande là, dit-il. Et je sais ce que tu croyais. Tu croyais que j'étais venu ici pour une opération de sabotage ou pour prêcher la révolution. Mais ce qui m'amène est plus important. Une action de commando isolée peut irriter les Ligues, mais il n'y a pas là de quoi les inquiéter. Par contre, si les Hautes Terres peuvent me livrer les renseignements que je cherche, je disposera d'un indice sur la nature de l'arme la plus terrifiante de toute la galaxie.

— De quels renseignements s'agit-il ?

— De l'identité de H.

— En quoi cela vous aidera-t-il ?

— Je préfère ne pas en dire plus long pour le moment. Mais les Hautes Terres me semblent un bon point de départ pour mes recherches. Si notre homme y avait établi son campement, il en reste peut-être des traces. Des traces de quel genre, je ne saurais le dire. Mais je suis sûr que ceux qui l'ont ramené auront laissé son matériel sur place ou l'auront détruit – à supposer qu'ils l'aient trouvé. S'il y est encore, je veux mettre la main dessus.

— Je vous aiderai, dit-elle. Mais il faut que j'attende mon prochain jour de congé et...

Il s'était levé, la dominant de toute sa taille, s'était penché, lui avait mis la main sur l'épaule.

Elle frissonna à son contact.

— Tu ne comprends pas, dit-il. C'est la dernière nuit que tu passes ici. Tu es ton propre maître à compter d'aujourd'hui. Demain matin, j'aimerais que tu ailles acheter ou louer deux ou trois de ces *kooryabs* et te procurer tout le matériel dont on aura besoin pour passer quelques temps – peut-être une semaine – dans les Hautes Terres. Je ne veux pas y aller d'un coup de vaisseau et risquer de me faire suivre à la trace par un contrôleur aérien trop curieux. Mais quand nous quitterons cette ville demain matin, tu pourras dire définitivement adieu à cet établissement. Tu n'as pas à t'occuper de congés ou de jours ouvrables. Tu pars sans préavis. C'est légal ici, non ?

— Oui, dit-elle en se redressant sur son séant et en agrippant les bras du fauteuil.

« Je ne voulais pas, se dit-il. Mais elle peut m'être utile dans cette histoire. Et c'est une Nadyenne que ces satanées Ligues ont rendue à moitié dingue. Elle est du voyage. »

— Alors la question est réglée, dit-il en se rassoyant sur le lit et en allumant une autre cigarette.

Elle sembla se détendre un peu.

— Je veux bien fumer, maintenant.

— Malacar.

— Rory, corrigea-t-il.

— Rory se reprit-elle.

Il se releva, lui offrit une cigarette, l'alluma, se rassit.

— Je n'ai jamais entendu dire que vous étiez télépathie, dit-elle au bout d'un moment.

— Je ne le suis pas. C'est un truc. Si tu veux, demain je te montrerai comment je fais.

« Mais pas ce soir, songea-t-il. Dieux ! Si ça m'a pris tout ce temps pour arriver à te calmer à moitié, ce n'est pas le moment de te présenter une créature fourrée avec des yeux comme des soucoupes, fût-elle de Darvenia. Tu te mettrais probablement à hurler, et ils feraient monter les videurs. »

— Ça ne te fait rien que j'ouvre ces volets une minute ? demanda-t-il.

— Laissez-moi faire.

— Non, non. Ça ira.

Mais elle avait déjà bondi sur ses pieds et avait traversé la moitié de la pièce.

Elle chercha le bouton sous l'appui de la fenêtre et les volets s'escamotèrent dans le mur.

— Vous voulez qu'on ouvre la fenêtre aussi ?

— Un petit peu, dit-il en se levant et en venant se placer à côté d'elle.

Elle appuya sur un autre bouton, les panneaux vitrés s'entrouvrirent. Il aspira l'air humide de la nuit.

— Il pleut toujours, observa-t-il en tendant le bras et en tapotant sa cigarette au-dehors.

— Oui.

Ils surplombaient un bâtiment trop bas pour obstruer la vue, et ils contemplèrent la ville endormie à travers les gouttelettes et les filets d'eau qui couvraient la fenêtre entrouverte. Les lumières de la ville étaient déformées, comme altérées par un prisme. La légère brise qui entrait dans la chambre charriaît l'odeur vaguement salée de la mer. « Pourquoi la gardes-tu fermée ? » lui demanda-t-il. Et elle de répondre d'une voix où ne perçait aucune trace d'émotion : « Le spectacle de cette ville m'est odieux. La nuit, ce n'est pas trop mal, parce qu'on ne voit rien. » Il y eut un lointain roulement de tonnerre en provenance des collines. Il appuya ses coudes sur le rebord de la fenêtre et se pencha en avant. Elle eut un moment d'hésitation, puis suivit son exemple. Elle était très près de lui, mais il savait que s'il la touchait, la qualité particulière de cet instant serait brisée.

— Il pleut souvent, ici ? demanda-t-il.

— Oui. Surtout en cette saison.

— Est-ce que tu fais du bateau, ou de la natation ?

— Je nage régulièrement pour ne pas perdre la main, et je sais manier des embarcations de petite taille. Mais je n'aime pas beaucoup la mer.

— Non ? Pourquoi cela ?

— Mon père est mort noyé. Ça s'est passé après la mort de ma mère, et ils m'avaient déjà mise avec les enfants. Il a essayé de doubler le cap Murphy à la nage, une nuit, sans doute en

tentant de s'évader du Centre de Transit. En tout cas, on m'a dit qu'il s'était noyé – mais ça ne m'étonnerait pas qu'un de ces salauds de gardiens l'ait tué.

— Je suis désolé.

— Je n'étais qu'une enfant. Ce n'est que plus tard que j'ai commencé à comprendre et à les haïr.

Il tapota de nouveau sa cigarette au-dehors.

— Comment est-ce que ce sera, une fois que vous aurez gagné ? demanda-t-elle.

Il jeta la cigarette.

Elle fusa dans l'obscurité comme une comète éphémère.

— Gagné ? dit-il en se retournant pour la regarder. Je vais lutter jusqu'à ma mort, mais jamais je ne briserai les Ligues. Je ne gagnerai jamais, dans le sens où tu l'entends. Mon objectif est de préserver les NADYA, pas de détruire les Ligues Combinées. Je veux empêcher trente-quatre petits mondes d'être assujettis aux caprices de quatorze Ligues. Je ne peux pas espérer avoir le dessus, mais ce que je peux faire, peut-être, c'est leur apprendre à avoir un certain respect pour les NADYA – suffisamment de respect pour que les NADYA aient l'occasion de croître et de se développer jusqu'au jour où elles pourront prétendre elles-mêmes au statut de Ligue au lieu d'être dépecées et absorbées par les autres. Si on avait la possibilité de coloniser encore quelques dizaines de planètes, si les Ligues Combinées nous laissaient faire au lieu de nous boycotter et de nous mettre les bâtons dans les roues chaque fois qu'on s'essaie à quelque chose de nouveau – alors, peut-être, on aurait une chance. Je veux faire partie des Ligues Combinées – pas les détruire. Mais je veux que ce soit nous qui fixions les conditions de ce ralliement. Oui, je les hais pour ce qu'elles nous ont fait. Mais il n'y a pas à l'heure actuelle de meilleure civilisation que la leur. Je veux en être partie prenante – mais en tant que leur pair.

— ... Et la chose des Hautes Terres ? L'identité de H ?

Il eut un sourire machiavélique.

— Si je peux mettre la main sur le secret de H, je passerai à la postérité comme l'un des pires scélérats de l'histoire de l'humanité. Mais par tous les dieux, j'aurai flanqué une trouille

bleue à ces satanées Ligues. Elles ne seront pas près de revenir se frotter aux NADYA après ça.

Elle jeta sa cigarette, imitant son exemple, et il en alluma deux autres.

Ils écoutèrent la lointaine sirène d'une bouée d'orage, et chaque fois qu'un éclair zébrait le ciel, il illuminait la nuit jusqu'à l'horizon. Lorsque la foudre tombait loin devant eux, les collines se détachaient, noires et irrégulières, sur le bleu de la nuit. Lorsqu'elle tombait derrière eux, chaque fenêtre de Capeville semblait capter une partie de l'éclair et la refléter dans une direction différente. La plupart du temps, cependant, seules brillaient dans la nuit les lumières déformées de la ville.

« Ça fait une éternité que je n'ai pas parlé comme ça, se dit-il. Évidemment, je n'ai pas toujours Shind à côté de moi pour me dire à qui je peux faire confiance. Elle est sympathique, cette enfant. Belle, en tout cas. Mais ces fouets, et la drôle de façon dont le réceptionniste a réagi... Elle déteste tout le monde, ici. Je ne savais pas que ces établissements d'État acceptaient les clients un peu spéciaux. Peut-être suis-je un peu vieux jeu... Bien sûr que je le suis. Dommage, ce qui lui est arrivé. Peut-être que plus tard, elle rencontrera quelqu'un aux NADYA – qui saura lui-même trouver les mots justes pour lui parler... Ouh la la ! Il n'y a pas de doute, je me fais vieux ! Agréable, cette brise. Jolie vue. »

Un aéronef passa lentement à basse altitude, en décrivant des cercles comme un insecte lumineux. Il le regarda s'éloigner en direction de l'aire d'atterrissage où il s'était posé.

« On dirait un locomobile, se dit-il. Ça colle à peu près point de vue taille. Qui pourrait bien vouloir se poser par un temps pareil, de nuit, alors que ce serait si agréable de rester en orbite, bien à l'abri et au sec, en attendant que l'orage passe ? Exception faite de moi-même, bien sûr. »

Le véhicule tourna en rond pendant quelque temps, puis s'immobilisa comme s'il attendait l'autorisation d'atterrissage de la tour de contrôle.

— Jackara, éteins la lumière, veux-tu ? dit-il, et il la sentit se raidir à côté de lui... Et si tu as des jumelles ou un télescope,

ajouta-t-il rapidement, donne-les-moi, s'il te plaît. Ce véhicule m'intrigue.

Elle s'éloigna et il l'entendit ouvrir une armoire. Quelque dix battements de cœur plus tard, la pièce fut plongée dans l'obscurité.

— Tenez, dit-elle en revenant auprès de lui.

Il porta la longue-vue à ses yeux, la braqua, la régla.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il ne répondit pas immédiatement, mais continua de régler la mise au point.

Il y eut un nouvel éclair, venant de derrière eux.

— Ce véhicule est un locomobile, annonça-t-il. Il en passe souvent à Capeville ?

— Encore assez. Ce sont surtout des véhicules de transport.

— Celui-là est trop petit. Combien y a-t-il de locomobiles particuliers ?

— Moins d'une dizaine par mois. Ce sont surtout des touristes de passage.

Il referma la longue-vue et la lui rendit.

— Peut-être suis-je trop méfiant, dit-il. J'ai toujours peur qu'ils ne trouvent moyen de me faire suivre...

— Je ferais mieux de rallumer, et elle s'éloigna dans l'obscurité, puis, d'un geste, la fit se dissiper.

Il resta à contempler la ville un long moment après l'avoir entendue refermer l'armoire.

C'est alors qu'il entendit derrière lui un sanglot étouffé ; il se retourna lentement.

Elle était allongée de côté sur le lit, les jambes en ciseaux, le visage caché par ses cheveux. Elle avait déboutonné son chemisier, et il vit qu'elle portait des sous-vêtements noirs.

Il la regarda pendant un long moment, puis alla s'asseoir à côté d'elle. Il ramena ses cheveux en arrière et posa sa main sur ses omoplates. Elle continua à pleurer.

— Excusez-moi, dit-elle sans lever les yeux. Vous vouliez une chambre et une fille, et je ne peux pas. Je voulais, mais je ne peux pas. Pas avec vous. Pas de façon à vous procurer du plaisir. Il y a une fille très gentille qui s'appelle Lorraine et une autre

qui s'appelle Kyla. Elles sont très demandées. Je vais aller chercher l'une d'elles et lui demander de passer la nuit avec vous.

Elle commença à se lever ; il tendit l'autre main et lui toucha la joue.

— Qui que tu amènes, elle passera une nuit tranquille, dit-il, parce que dormir est à peu près tout ce que je suis en état de faire pour le moment.

Elle le dévisagea alors.

— Vous ne me raconteriez pas des mensonges, n'est-ce pas ?

— Pas pour ça. J'ai vraiment sommeil. Tout ce que je te demanderai de faire, c'est de rabattre les couvertures, et demain matin tu pourras me dire si je ronfle.

Elle déglutit, hocha vigoureusement la tête, et se mit en devoir de faire ce qu'il lui avait demandé.

Plus tard, il l'entendit sortir de la salle de bains et la sentit se glisser dans le lit. Elle avait oublié de fermer la fenêtre. Comme il aimait l'air frais, il ne le lui fit pas remarquer il resta étendu là à respirer l'océan et à écouter la pluie.

— Malacar, l'entendit-il murmurer, vous dormez ?

— Non.

— Qu'est-ce que je vais faire de mes affaires ?

— Quelles affaires ?

— J'ai quelques jolies robes et des livres et...

— Tu feras tes valises demain et tu les enverras au port, où on les mettra à la consigne jusqu'au moment où on quittera Deiba. Je te donnerai un coup de main.

— Merci.

Elle se tourna et se retourna dans le lit, puis ne bougea plus. La bouée continuait à ululer. Il pensa au locomobile qui était passé. Si le Service avait trouvé le moyen de le suivre à la trace depuis le Système Solaire, ils ne pouvaient rien contre lui. Mais ce qu'il ne voulait à aucun prix, c'était qu'ils établissent un rapport entre lui et Deiba ou H. Si c'était vraiment un vaisseau du Service, comment avaient-ils fait ? Morwin ? Il avait parlé d'un ami à lui qui travaillait dans le Service. Se pouvait-il qu'il l'ait averti ou qu'il ait branché un pisteur automatique sur le *Persée* ? Mais Shind avait dit qu'il était de bonne foi...

« Je deviens paranoïaque, se dit-il. N'y pensons plus. »

Mais il ouvrit les yeux et fixa le plafond. La fille bougea de nouveau, légèrement. Il promena son regard sur les murs de la pièce et aperçut la tache plus sombre des fouets qui y étaient accrochés. Il fit la grimace. Et lui-même observant tout ça du haut de son mur. Une fausse image sainte dans un bordel. Ça l'amusait et le blessait tout à la fois. De nouveau le son de la bouée, et l'air nocturne qui se rafraîchissait... Un éclair, un roulement lointain de tonnerre, la pluie. Encore. Les entrechats de papillons cuivrés sur le plafond.

Il avait dû s'endormir, car il eut conscience de se réveiller en sentant le contact de sa main sur son épaule.

— Malacar ?

— Oui ?

— J'ai froid. Je peux me rapprocher ?

— Bien sûr.

Il bougea son bras et elle fut à côté de lui. Elle se cramponna à lui comme un naufragé à sa bouée. Il lui entoura les épaules de son bras, lui fit poser sa tête sur sa poitrine et se rendormit.

Le lendemain matin, ils prirent leur petit déjeuner dans un établissement situé dans la même rue que la maison de prostitution, quelques numéros plus loin. Malacar remarqua un groupe de femmes à une table éloignée quijetaient constamment des coups d'œil dans sa direction.

— Pourquoi ces femmes me regardent-elles sans cesse ? demanda-t-il à voix basse.

— Elles travaillent au même endroit que moi, dit-elle. Elles sont curieuses parce que vous avez passé la nuit entière avec moi.

— Ça n'arrive pas souvent ?

— Non.

Une fois de retour, ils se procurèrent des boîtes en carton et Malacar l'aida à emballer ses affaires. Elle resta silencieuse pendant toute la durée de l'opération, aussi silencieuse qu'elle l'avait été pendant presque toute la matinée.

— Tu as peur, dit-il.

— Oui.

— Ça te passera.

— Je sais, dit-elle. Je me disais que je ressentirais un tas de choses si jamais ce jour-ci arrivait, mais jamais je n'ai pensé que j'aurais peur.

— C'est compréhensible. Tu quittes le connu pour l'inconnu.

— Je ne veux pas être faible.

— La peur n'est pas un signe de faiblesse. (Il lui donna une petite tape sur l'épaule.) Finis d'emballer tes affaires. Je vais appeler le port et leur demander de passer prendre tout ça et de le garder en consigne.

Elle s'écarta de lui.

— Merci, dit-elle en recommençant à remplir les cartons.

« J'espère qu'elle ne va pas emporter le portrait ni ses fichus fouets », se dit-il.

Une fois qu'il eut demandé au service de livraison à domicile de venir enlever les colis, il se fit passer le bureau du contrôleur des vols. Il prit soin de ne pas allumer l'écran.

— Pouvez-vous me dire, demanda-t-il, si le locomobile qui s'est posé hier soir pendant l'orage était un vaisseau du Service ?

— Non, lui fut-il répondu. Il appartenait à un particulier.

« Ce qui ne veut strictement rien dire, songea-t-il. Si le Service veut s'entourer de discréction, rien ne lui est plus facile que de s'assurer le concours des gens. Mais pendant que j'y suis, autant voir jusqu'où je peux aller. »

— Pourriez-vous me dire quel est le véhicule en question ?

— Bien sûr. Il s'agit du *Modèle T*, port d'attache Liman sur Bogotelles. Le signor Enrico Caruso est inscrit sur le registre comme propriétaire et commandant de bord.

— Merci.

Il coupa la communication.

« Ça ne prouve toujours rien se dit-il. C'est toujours le plus ouvertement du monde que le Service me fait suivre. C'est en quelque sorte leur façon de me lancer un avertissement. Je dois être en train de devenir paranoïaque. Inutile d'entreprendre des recherches sur ce Caruso. Si c'est sa véritable identité, pas de problème. Si ça ne l'est pas, je mettrais trop longtemps à le démasquer. Quoi qu'il en soit, ça ne devrait pas me préoccuper autre mesure. À moins que ce ne soit un tueur. Et encore... »

— Je suis prête, dit-elle.

— Bon. Voici de l'argent. Fais le compte et dis-moi s'il y en a assez. J'attendrai ici qu'on passe chercher tes affaires pendant que tu nous trouveras des montures et du matériel.

— C'est plus que suffisant, dit-elle. Malacar...

— Oui ?

— Quand devrai-je leur dire que je m'en vais ?

— Tout de suite, si tu veux. Ou laisse-leur un mot si tu n'as pas envie de leur parler.

Elle se rasséréna.

— Je vais leur laisser un mot.

Cet après-midi-là, ils s'enfoncèrent dans les collines, animal de bât à la traîne, attaché à la selle de Jackara. Elle arrêta sa monture et se retourna pour contempler la ville qui s'étalait en contrebas. Malacar s'arrêta également, mais plutôt que de regarder Capeville il la regarda, elle. Elle ne dit rien. C'était comme s'il n'existeit pas.

Les yeux mi-clos, elle serrait les lèvres au point qu'elles semblaient presque invisibles. Elle avait noué ses cheveux avec un ruban et il les regarda danser dans la brise. Elle resta ainsi pendant près de trente secondes. Il sentit comme une vague de haine à l'état pur passer, dévaler la pente, déferler sur la ville. Puis ce fut fini, elle tourna bride et reprit son ascension.

« Je vois ton rêve, Jackara, se dit-il. Celui que Morwin te ferait... »

Ils cheminèrent pendant tout l'après-midi, et il aperçut la côte opposée de la péninsule, où l'eau était plus claire et où il n'y avait pas de ville. Il distingua quelques huttes sur le rivage lointain, mais entre leur plage et les collines s'étendait un enchevêtrement de verdure où des serpentins ressemblant à de la vigne vierge passaient d'arbre en arbre et où des nuées d'oiseaux sombres s'envolaient et se posaient sans cesse avec force battements d'ailes. Le ciel était à moitié couvert, mais le soleil brillait dans l'autre moitié et la journée était encore très belle. La piste restait détrempée et collante après l'orage de la veille, et ils troublaient des flaques d'eau limpide en passant. Il remarqua que sa monture laissait des empreintes de forme triangulaire, et se dit qu'une telle bête devait être redoutable au

combat. Loin en contrebas, la mer moutonnait et il vit que les arbres remuaient.

« Le vent n'est pas encore monté jusqu'à nous, pensa-t-il. Mais il pleuvra encore ce soir, si j'en juge d'après ces nuages. Des bâches auraient été mieux que ces tentes légères qu'elle a achetées si le vent se lève là-haut... »

Ils s'arrêtèrent avant la tombée de la nuit et dînèrent. Capeville était depuis longtemps hors de vue. Shind, qui avait passé la journée juchée sur la bête de somme, sauta à terre. Jackara sourit. Elle semblait s'être prise d'amitié pour la petite créature darvénienne. Cela faisait plaisir à Malacar, qui se dit qu'elle détestait tellement les gens qu'elle connaissait qu'il lui était probablement plus facile de se lier d'amitié avec un non-humain.

Il mangea tandis que le ciel s'obscurcissait. Celui-ci était entièrement couvert à présent, et la nuit tombait. De temps en temps, une bouffée de vent parvenait jusqu'à eux.

— Où devrait-on dresser la tente, Jackara ? Et dans combien de temps ?

Elle leva un doigt, déglutit, puis dit :

— À une dizaine de kilomètres d'ici il y a un endroit qui est abrité sur deux côtés. On pourra y camper pour la nuit.

Il avait déjà commencé à pleuvoir lorsqu'ils atteignirent l'emplacement indiqué.

Allongé à même le sol, encore trempé, écoutant les mouvements des *kooryabs*, sentant le vent et parfois la pluie sur son visage, entendant les deux, la tenant serrée contre lui, le regard perdu dans la nuit qui enjambait les deux murs de pierres grises comme un pont, il échafaudait des plans pour l'avenir, choisissait les mondes qu'il enverrait à la mort. C'est là qu'il élabora un plan d'ensemble, le tourna et le retourna dans sa tête, décida qu'il était opérationnel, le catalogua en vue d'une exécution ultérieure. Il était prêt. Encore deux jours et ils atteindraient les Hautes Terres. À côté de lui, Jackara émit divers petits bruits dans son sommeil.

— *Bonsoir, Shind.*

— *Bonsoir, Commandant.*

- *Elle fait un cauchemar ?*
- *Non, son rêve est plutôt agréable.*
- *Dans ce cas, inutile de la réveiller. Bonne nuit.*
- *Bonne nuit.*

Il resta là pendant un long moment à écouter la nuit, puis il la rejoignit.

Ils quittèrent la péninsule tard le lendemain matin et se dirigèrent vers l'intérieur des terres, en direction du nord-ouest. Leur ascension continua jusqu'à ce qu'ils atteignent un plateau qu'ils franchirent dans l'après-midi. Cela les mena au pied d'une nouvelle chaîne de collines.

« Au cœur de celles-ci se trouvaient les Hautes-Terres », lui dit Jackara. Ils les apercevraient avant la tombée de la nuit.

L'avenir ne la démentit pas. Ils prirent pied sur une crête, elle tendit le doigt, il hocha la tête. Un gigantesque plateau rocheux s'élevait à quelques kilomètres de là. Un vaste canyon les séparait de la mesa et ils devaient le traverser pour atteindre leur destination. C'est avec une facilité déconcertante que les *kooryabs* se frayèrent un chemin entre les rochers.

À la tombée de la nuit, ils avaient franchi le canyon et suivaient une piste qui partait du pied de la face nord du plateau et montait en pente douce vers l'ouest. Malacar avait eu le temps de se familiariser avec sa monture, et c'est sans la moindre inquiétude qu'il se fia à elle sous les étoiles.

Ce ne fut que le lendemain matin, lorsqu'il put avoir une vue d'ensemble de la ville en ruine, qu'il prit conscience de l'immensité de la tâche qui l'attendait. Comme ce qu'on savait de l'architecture péienne pouvait le laisser prévoir, les bâtiments avaient été construits à une certaine distance les uns des autres. Ils étaient disséminés sur une zone d'environ trois kilomètres de long sur cinq cents mètres de large. Il n'en restait plus guère que les fondations. Ici et là, un mur tenait encore debout. Le sol était jonché de gravats, eux-mêmes totalement ou en partie recouverts de ronces et d'herbes folles. Il n'y avait presque pas d'arbres. En dehors des limites de ce qui, jadis, avait été une ville, se dressait un petit bâtiment carré délavé par le soleil et les intempéries.

— C'est l'installation militaire ? demanda-t-il en le montrant du doigt.

— Oui. Je suis déjà rentrée à l'intérieur. Le toit s'est en partie effondré, il y a plein d'insectes et ça sent mauvais. Ils ont tout emporté avec eux quand ils sont partis.

Il hocha la tête.

— Pour commencer, on n'a qu'à faire un petit tour à pied et tu feras le guide.

Shind les accompagna, frêle silhouette se faufilant parmi les pierres.

Ils marchèrent pendant plusieurs heures, et elle lui raconta ce qu'elle savait de l'endroit. Ensuite, il se livra à une inspection détaillée des ruines les plus proéminentes dans l'espoir que H ait élu domicile dans l'une d'elles. Mais à l'heure du déjeuner il n'était guère plus avancé que le matin au réveil.

Après le déjeuner, il escalada le monticule le plus haut qu'il put trouver (un mur) et dessina un plan aussi fidèle que possible des environs. Ensuite, point par point, il balisa la ville en pensée et reporta les repères sur sa carte de façon à la découper en carrés égaux. Cet après-midi-là, il plaça un repère aux points de rencontre des lignes imaginaires.

— On va l'explorer morceau par morceau ? demanda-t-elle.

— Exactement.

— Par où allons-nous commencer ?

— Choisis une parcelle, dit-il en lui tendant la carte.

Elle le regarda rapidement, vit qu'il ne plaisantait pas.

— Bon. Celle-ci, au milieu.

Ce jour-là ils explorèrent deux des carrés qu'il avait dessinés, passant chaque mètre Carré au crible, rampant dans les caves et les cryptes, retournant des rochers, piétinant ou démêlant les ronces et les herbes folles. Ils travaillèrent jusqu'à ce que l'obscurité les contraignît à s'arrêter, puis regagnèrent leur campement et firent un feu.

Plus tard ce soir-là, tandis qu'ils contemplaient les étoiles, elle rompit un long silence en disant :

— On a pris un bon départ.

Il continua à fumer sans répondre. Au bout d'un moment, elle trouva la main de Malacar et la serra dans ses deux mains à lui faire mal.

— *Qu'est-ce qui lui prend, Shind ?*

— *Elle essaie de vous réconforter. Elle croit que vous êtes déçu de ne pas avoir trouvé ce que vous cherchez aujourd'hui.*

— *Elle n'a pas tort, bien sûr. Mais je ne m'attendais pas à tomber dessus le premier jour.*

— *Peut-être devriez-vous le lui dire. Son esprit est un endroit étrange. Elle est malheureuse parce qu'elle croit que vous l'êtes.*

— *Allons bon !*

— *Commandant...*

— *Oui ?*

— *Je regrette de vous avoir parlé de ce rêve.*

— *Tu me l'as déjà dit.*

— *Il n'est pas encore trop tard.*

— *Il est l'heure de dormir, Shind.*

— *Oui, Commandant.*

— *Hé, Jack ?*

— *Oui ?*

Il tendit sa main libre, la glissa derrière sa tête et la tourna vers lui. Il se pencha en avant, l'embrassa sur le front et la relâcha.

— Tu es un bon guide, et on a pris un bon départ aujourd'hui, dit-il.

Puis il se retourna sur le flanc et s'endormit.

Elle regarda le ciel criblé d'étoiles et à chaque étoile filante forma le vœu qu'il réussisse.

Le lendemain matin ils se remirent à l'œuvre et explorèrent encore trois carrés avant midi. Ils découvrirent un indice encourageant – de vieux ustensiles de cuisine de fabrication locale et une toile de protection couverte de terre – dans le quatrième carré de la journée. Mais ils eurent beau retourner le sol à des mètres à la ronde, ils ne trouvèrent rien d'autre.

— C'est peut-être ici qu'il a bivouaquée, dit-elle.

— Lui ou quelqu'un d'autre. Il n'y a rien d'intéressant ici.

— Mais si c'est bien de son campement qu'il s'agit, ça pourrait vouloir dire qu'il travaillait dans les environs.

— Peut-être. Finissons ce carré et passons ensuite à celui d'en dessous.

Ils se remirent à l'œuvre, portant à huit le nombre total des carrés explorés. Ils ne firent pas d'autre découverte ce jour-là.

— *Shind* ?

— *Oui, Jackara* ?

— *Il dort* ?

— *Oui. Mais même s'il ne dormait pas, il ne nous entendrait pas si je ne le voulais pas. Qu'y a-t-il* ?

— *Il est déprimé* ?

— *Pas particulièrement. Il est toujours taciturne lorsqu'il travaille. Il est... préoccupé. Vous n'avez rien fait qui ait pu le contrarier.*

— *Vous le connaissez depuis longtemps* ?

— *Depuis plus de vingt années terrestres. J'étais son interprète personnelle pendant la guerre.*

— *Et vous vous battez encore à ses côtés, pour les NADYA. Parmi tous les membres de son état-major, vous seule êtes restée avec lui pour poursuivre la lutte.*

— *Je lui suis parfois utile.*

— *Une telle loyauté envers notre cause est assez admirable.*

— *On ne peut pas partager ses pensées pendant longtemps comme nous l'avons fait sans que cela débouche soit sur la folie, soit sur l'amour. C'est un sentiment personnel qui me lie à Malacar. Les NADYA ne sont qu'accessoires en ce qui me concerne. Je les sers uniquement parce qu'il y attache de l'importance.*

— *Vous l'aimez ? Vous êtes de sexe féminin* ?

— *Je suis effectivement une femelle de mon espèce. Mais cela aussi est accessoire. Il faudrait des mois pour faire comprendre à un humain les pensées d'un Darvénien... et ses sentiments. Et cela ne servirait pas à grand-chose, qui plus est. Disons que c'est de l'amour.*

— *J'étais bien loin de me douter d'une chose pareille, Shind.*

Il y eut alors l'équivalent mental d'un haussement d'épaules.

— *Vous dites que vous savez vous servir d'une arme.*

— Oui, répondit-elle.

— Alors gardez-la à portée de la main quand vous êtes près de lui et soyez prête à vous en servir immédiatement s'il était menacé.

— Menacé ?

— J'ai eu beaucoup de mauvaises prémonitions concernant cette expédition. J'ai le sentiment que le danger guette, bien que je ne sache ni comment ni quand il se manifestera.

— Je me tiendrai prête.

— Comme cela je serai plus tranquille. Bonne nuit, Jackara.

— Bonne nuit, Shind.

Elle plaça son pistolet dans une position qui lui permettrait de faire feu rapidement et s'endormit la main sur la crosse.

Tandis qu'ils exploraient la ville pour la troisième journée consécutive, Malacar entendit un léger bruit venant d'en haut et inspecta le ciel. Un locomobile volait vers le nord-ouest, venant du sud. Jackara s'arrêta également pour le regarder. Il semblait grossir à vue d'œil.

— Il vient par ici. Il va peut-être passer au-dessus de nous.

— Oui.

— Shind. Peux-tu... ?

— Non. Il est trop loin pour que je puisse déchiffrer quoi que ce soit.

— S'il nous survole ?...

— Je verrai ce que je peux faire.

Quelques minutes plus tard il survolait le plateau. Il plana lentement au-dessus des ruines, à une centaine de mètres d'altitude. Lorsqu'il atteignit une position d'où le pilote n'aurait pas pu ne pas les voir si, comme c'était probable, il regardait vers le sol, le locomobile s'anima tout à coup et fila vers le nord-ouest en gagnant de l'altitude. Bientôt il fut hors de vue.

— Il n'y avait qu'un occupant à bord, un homme, dit Shind en s'adressant à la fois à Malacar et à Jackara. Il s'intéressait aux ruines. C'est tout ce que j'ai pu déchiffrer.

— Un touriste, peut-être.

— Dans ce cas, pourquoi a-t-il filé en nous voyant ?

— Je ne saurais le dire.

Malacar regagna le campement et déballa une mitraillette à laser qu'il passa à son épaule. Jackara vérifia sa propre arme lorsqu'elle vit ce qu'il faisait.

Ils retournèrent au carré qu'ils étaient en train d'explorer.

— J'ai une idée, dit-elle.

— Raconte.

— Les Péiens sont des Strantriens et les chapelles strantriennes sont presque toujours souterraines. On n'en a pas trouvé jusqu'à présent. Si, comme vous le pensez, votre H est un archéologue amateur...

Il hocha vigoureusement la tête et étudia de nouveau la carte.

— Je vais escalader ce mur une fois de plus, dit-il en regardant par-dessus son épaule. La voûte d'une salle souterraine de la taille d'une crypte strantrienne aura pu s'effondrer depuis le temps. Je vais voir si je n'aperçois pas des cuvettes.

Il escalada le mur et tourna lentement la tête de gauche à droite. Ensuite il sortit sa carte, y inscrivit des repères, compara la carte à ce qu'il voyait en guise de vérification, il descendit et s'approcha de Jackara.

— J'ai aperçu six creux assez sombres, lui dit-il en lui montrant la carte. On trouvera probablement d'autres trous, mais ces six-là sont les seuls que je pouvais voir de là-haut. Alors on va commencer par ceux-là. Choisis-en un. Elle s'exécuta, et ils se mirent en route. La quatrième dépression qu'ils explorèrent était une crypte strantrienne.

Couché à plat ventre, les jambes écartées, il projeta le faisceau de sa lampe dans l'obscurité qu'il surplombait. D'après ce qu'il pouvait voir, cela avait dû être une salle pentagonale. Plus loin et à gauche, en contrebas se dressait ce qui restait probablement de l'autel principal. Un énorme monticule de gravats lui bouchait la vue devant et à l'extrême gauche. En s'avançant un petit peu et en se tournant vers la droite il pouvait voir la voûte basse et un morceau du foyer, un peu plus loin. De là, un escalier montant devait normalement mener jusqu'à...

Il estima l'emplacement approximatif en surface, sortit en rampant du trou et alla jusqu'au bâtiment en ruine. Il mit ses gants se pencha et commença à déblayer les gravats.

— C'est par ici, dit-il. Ça ne devrait pas être trop dur à dégager. C'est plutôt meuble.

— Et si on descendait par le trou ?

— Ça a déjà cédé à cet endroit. Ça n'est pas très solide. Inutile de prendre des risques.

Elle hocha la tête, mit ses propres gants, suivit son exemple. Lorsque la nuit commença à tomber, ils avaient déblayé les environs et dégagé, selon les estimations de Malacar les deux tiers de l'escalier.

— Assieds-toi sur la marche du haut et tiens-moi la lampe, ordonna-t-il, et il travailla pendant encore deux heures.

— Vous devez commencer à vous sentir fatigué, lui dit-elle.

— Un peu, mais je n'ai plus qu'un mètre ou deux à faire. Il passa devant elle, un rocher gros comme un melon entre les mains.

— *Il y a quelqu'un d'autre avec nous sur ce plateau*, dit Shind.

— Où ? demanda Malacar en laissant tomber le rocher sur un tas de gravats.

— *Je ne peux pas le dire avec précision. Au nord-est, je crois. C'est un sentiment général de présence que j'ai. Rien de précis.*

— *Est-ce que ça pourrait être un animal* ? demanda Jackara.

— *C'est une intelligence de type supérieur.*

— *Essaie de la déchiffrer.*

— *C'est ce que je fais, mais elle est trop loin.*

— *Eh bien ! continue et préviens-nous quand tu y arriveras.*

Malacar se rapprocha de Jackara.

— Éteins la lampe, dit-il.

Elle obéit. Il ôta son arme qu'il portait en bandoulière et la tint à la main.

— Attendons ici quelque temps, dit-il en s'asseyant à côté d'elle.

— *Il est seul*, dit Shind.

— *Est-ce que ça pourrait être le même qui nous a survolés en locomobile cet après-midi ?* demanda Jackara.

— Je ne sais pas.

— Le locomobile aurait pu revenir à basse altitude et se poser dans un des canyons non loin d'ici, dit-elle.

— *Est-ce qu'il se déplace dans notre direction ?* demanda-t-il.

— *J'ai plutôt l'impression qu'il reste sur place.*

Ils attendirent.

Au bout d'un quart d'heure, Shind dit :

— *Il n'a toujours pas bougé. Peut-être s'est-il arrêté pour bivouaquer.*

— Qu'est-ce qu'on va faire, Malacar ?

— Je suis en train de décider si je dois aller voir de quoi il retourne, ou si je devrais plutôt essayer de dégager l'entrée de la crypte ce soir.

— Lui n'a aucun moyen de savoir où *nous* sommes. Si c'est l'homme du locomobile, nous sommes à des kilomètres de l'endroit où il nous a repérés ce matin. Pourquoi aller au-devant des ennuis ?

— J'aimerais satisfaire ma curiosité.

— Shind peut vous avertir dès qu'il bougera. Si je descends un peu plus dans l'escalier, la lumière de la lampe sera invisible de la surface. Il ne nous faudrait pas plus d'une petite heure pour être à l'intérieur. Si on trouve ce que vous cherchez, on pourra déguerpir cette nuit même et le laisser camper ici aussi longtemps qu'il voudra.

— Tu as raison bien sûr – tactiquement parlant.

Il se leva.

— Fais attention en descendant.

— *Shind, préviens-nous immédiatement s'il fait mine de bouger. Peux-tu me dire à quelle distance il se trouve ?*

— *À environ trois kilomètres, il me semble. Si je me rapprochais de quelques centaines de mètres, je serais peut-être en mesure de déchiffrer quelque chose.*

— *Vas-y.*

Malacar se tenait à trois mètres sous la surface et Jackara était assise à sa gauche, un peu plus haut. Il mit de nouveau son

arme à la bretelle et attaqua derechef le monceau de gravats. Quelque dix minutes plus tard, une ouverture apparut près du sommet de la voûte.

— *Commandant, je me rapproche toujours. Les impressions sont plus fortes. C'est un esprit masculin. Il semble qu'il s'apprête à se coucher pour la nuit.*

— Très bien. Continue à le surveiller.

Il agrandit l'ouverture qu'il avait pratiquée. Il jetait les pierres à côté de lui sur l'escalier. Jackara s'appuyait contre le mur, la lampe dans sa main gauche. Sa main droite reposait sur la crosse de son pistolet.

— C'est pour bientôt, dit Malacar en dégageant trois grosses pierres.

Ce faisant, il délogea des petits cailloux qui roulèrent jusqu'à ses pieds. Il redressa une tige de fer affaissée appartenant à l'armature de la voûte. Reculant d'un pas pour prendre son élan, il enfonça sa grosse botte dans la partie supérieure du tas de gravats. Des pierres roulèrent sur le sol de l'autre côté et ils furent enveloppés d'un nuage de poussière. Jackara toussa et la lampe vacilla.

— Excuse-moi, dit-il. Je voulais dégager les petites pierres en vitesse. On devrait pouvoir passer de l'autre côté dans quelques minutes.

Elle hocha la tête et hocha la lampe en même temps. Malacar fonça dans le tas.

— *Commandant !*

— *Quoi ?*

— *Je suis entrée en contact avec son esprit, pour le sonder.*

Il est parti.

— *Comment ça, il est parti ?*

— *Je ne peux plus rien déchiffrer, même pas son existence. Il a décelé ma présence quand j'ai essayé. Maintenant il se cache. C'est un télépathe, lui aussi – et expérimenté. Que dois-je faire ?*

— *Reviens. Nous sommes sur le point d'entrer. De quelle espèce est cette créature ?*

— *De la vôtre, je crois.*

— *Les êtres humains ne sont pas télépathes.*

— *Il y en a qui le sont, vous savez, on aurait dit l'esprit d'un homme.*

Malacar déplaça quelques gravats et tordit une nouvelle tige de fer pour pouvoir passer.

— Notre visiteur est un télépathe, dit-il. Il a bloqué Shind. Elle revient vers nous en ce moment. Voilà. On doit pouvoir passer par cette ouverture.

— Croyez-vous que ce soit une bonne idée ? La créature pourrait nous trouver ici.

— La créature, comme tu dis, est apparemment un être humain, dit-il. S'il peut nous déchiffrer n'importe où, il peut nous trouver n'importe où — au campement par exemple. Alors autant continuer.

Il se pencha en avant et franchit le tas de gravats en rampant, passa sous la voûte et pénétra dans le foyer. Il se remit debout.

— Tu peux entrer, dit-il.

Il dirigea le faisceau de la lampe devant elle et elle passa. Elle lui prit la main et prit pied dans la petite salle.

— Par ici.

Ils pénétrèrent dans la salle pentagonale, et de petits animaux détalèrent devant sa lumière et disparurent dans les ténèbres. Il promena le rayon de la torche dans la salle. Il y avait des bancs renversés, des bancs poussiéreux ; des bancs vermoulus et cassés. Il se tourna vers l'autel, une pierre verte parcourue d'innombrables lézardes. Puis il examina les rangées de plaques en glassite représentant des déités péiennes, qui les entouraient. Il y en avait des centaines sur les murs ; plusieurs d'entre elles étaient brisées en morceaux, d'autres s'étaient détachées du mur et ne tenaient plus que de façon très précaire. Quelques-unes, enfin, étaient tombées par terre. Il les balaya du faisceau de sa lampe en tournant sur lui-même.

— Pas mal conservé, dit-il. C'est très ancien ?

— Personne ne le sait exactement, répondit-elle. Cette ville était déjà là, en ruine, quand on a découvert Deiba, voici environ neuf cents années terrestres.

— *Me voilà*, dit Shind et une silhouette noire entra par l'ouverture qu'ils avaient pratiquée.

— *Parfait. Que devient notre visiteur ?*

— *Je ne sais pas. Je vais essayer de nous rendre indécelables pendant que vous explorez cet endroit.*

— *Excellente idée.*

Il commença à inspecter le sol entre ce qui restait des rangées de bancs. Au bout d'une heure et demie, il avait passé au crible cette partie de la chapelle et n'avait rien trouvé. Il concentra alors ses recherches autour de l'autel, déblayant les morceaux de plafond qui jonchaient le sol.

« Je crois que j'ai trouvé quelque chose. » C'était la voix de Jackara, venant d'assez loin devant lui et sur sa gauche, où elle cherchait le long des murs avec une petite torche qu'elle avait apportée.

Il la rejoignit immédiatement.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle dirigea le faible faisceau de sa lampe sur un point du sol. Il éclaira l'endroit indiqué du rayon de sa propre torche.

Un carnet d'aspect humide, couvert de poussière, reposait sur le sol à leurs pieds.

Il se baissa, le toucha avec circonspection. Puis il le prit et l'épousseta. C'était un bloc-notes bon marché, recouvert de plastique, et dont la couverture portait pour seule inscription le nom du fabricant. Il enleva ses gants, les glissa sous sa ceinture et ouvrit le carnet. Les pages étaient humides, les lignes floues ou complètement délavées. Une par une, il tourna les pages.

— Des croquis, dit-il. De cette crypte. Rien que des croquis.

Il referma le carnet.

— Ça veut dire au moins une chose, dit-elle. C'est que *quelqu'un* est passé par là. Pourquoi jeter un carnet qu'on s'est donné tant de mal à remplir ? C'est peut-être ici que H a attrapé sa maladie.

Elle se recula tout à coup.

— Il y a peut-être encore des microbes dessus !

— Pas après toutes ces années.

Il promena le rayon de sa torche autour de lui.

— S'il a laissé ça, il a pu laisser...

Il maintint la lampe immobile. Le disque de lumière s'était arrêté sur quelque chose de partiellement métallique. Sous un

amas d'étoffe pourrie qui pendait en lambeaux, il y avait un petit container.

— C'est une espèce de valise, dit-il en se baissant et en effleurant la chose des doigts.

C'est alors qu'il se figea sur place en voyant ce qui était écrit dessus.

Prudemment, il souleva la valise et souffla dessus pour la débarrasser de la poussière qui la recouvrait. Alors les vieilles visions de chaos et de mort déferlèrent une fois de plus dans son esprit, car elle portait les initiales *HvH*.

— Ça y est, dit-il doucement, je sais qui c'est.

— *Je le sens !* dit Shind. *Votre trouvaille l'a saisi et il s'est trahi !*

Malacar fit volte-face en éteignant la lampe et en laissant tomber la valise. Il arracha la mitraillette à laser de son épaule.

— Ami ! cria une voix au-dessus de lui. Je ne tiens aucune arme braquée sur vous !

La lampe de Jackara s'éteignit à ce moment-là, et il entendit le *clic* que fit la sûreté de son pistolet.

Dans le trou béant au-dessus de lui, il vit soudain la silhouette d'un homme se découper sur le ciel criblé d'étoiles.

— Vous faites une belle cible, dit Malacar.

— Je me suis découvert pour vous prouver ma bonne foi quand j'ai vu que vous ne tireriez pas à l'aveuglette. Je veux vous parler.

— Qui êtes-vous ?

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Je sais ce que vous savez maintenant. Heidel von Hymack est le nom que je suis venu vérifier ici.

Tandis que l'homme parlait, une faible illumination apparut sur le mur de droite. Malacar la regarda du coin de l'œil. C'était une des plaques en glassite. Elle avait commencé à luire d'un éclat légèrement verdâtre. Elle représentait un homme nu tenant un nuage orageux dans une main et un arc dans l'autre. Son visage était partiellement masqué par le bras levé. Il portait à la hanche un carquois d'éclairs du même jaune que le ciel.

— Et maintenant que vous connaissez son nom, dit Malacar, qu'allez-vous en faire ?

— Trouver l'homme qui y correspond.

— Pourquoi ?

— Il représente un très grand danger pour un grand nombre de gens.

— Je sais. C'est pour ça que je le veux.

— Et vous aussi, je vous connais, Malacar. Vous êtes un homme que j'ai beaucoup admiré – et que j'admire toujours. Mais cette fois, vous vous fourvoyez. Heidel ne peut être utilisé comme vous comptez le faire. Si vous tentez l'opération, il deviendra incontrôlable. Les NADYA elles-mêmes seront menacées, pas seulement les Ligues Combinées.

— Mais qui êtes-vous, bon sang ?

— Enrico Caruso, répondit-il.

— *Il ment, dit Shind. Il s'appelle Francis Sandow.*

— Vous êtes Francis Sandow, dit Malacar à haute voix, et je vois fort bien pourquoi vous voulez m'arrêter. Vous êtes l'un des hommes les plus riches de la galaxie. Si j'ébranlais sérieusement les Ligues, ça porterait atteinte à un grand nombre de vos intérêts, pas vrai ?

— C'est exact, dit Sandow. Mais ce n'est pas pour cela que je suis venu. En général, je me fais toujours représenter par des intermédiaires. J'ai fait une exception cette fois en raison de la nature particulière de cette affaire. Vous êtes docteur en médecine. Vous êtes bien placé pour savoir qu'il y a des maladies qui ne sont pas exclusivement d'origine physique.

— Et alors ?

— Cela fait quelque temps déjà que vous explorez cette crypte. Avez-vous trouvé des indices prêtant à penser que quelqu'un d'autre vous y a précédé récemment ?

— Non.

— Bon. Sans être capable de le voir, je vais vous dire quelque chose que je ne pourrais pas savoir par des moyens ordinaires. Vous vous tenez près de l'endroit où vous avez fait votre découverte, au pied d'un mur. Votre femme n'a qu'à me surveiller pendant que vous tournez votre lampe vers le mur, assez haut. Au-dessus ou tout près de l'endroit où vous avez trouvé la valise, vous verrez une plaque en glassite. Je vais vous la décrire : vous verrez la tête et les épaules d'une femme à peau

bleue. Elle a deux visages tournés dans des directions opposées. Celui de gauche est agréable et il y a des fleurs sur ce côté-là de l'image – des fleurs bleues. Celui de droite a des dents pointues et un air sinistre. À côté il y a un cadre fait de serpents bleus entrelacés. Juste au-dessus, vous verrez un cercle bleu.

Malacar alluma sa lampe.

— Vous avez raison, dit-il. Comment le savez-vous ?

— C'est une représentation de la déesse Mar'i-ram, la reine de la maladie et de la guérison. C'est sans aucun doute sous son image que gisait von Hymack entre la vie et la mort. Il porte, assez bizarrement, la bénédiction et la malédiction de cette entité.

— Je ne vous suis plus. Est-ce que vous essayez de me dire que la déesse existe pour de bon ?

— Dans un certain sens, oui. Il y a un complexe d'énergies qui possède apparemment les attributs imputés à cette déité strantriennne. Appelez ça comme vous voudrez. En tout cas il a pris possession de l'homme que nous cherchons. J'ai de bonnes raisons de croire ce que j'avance. Maintenant que je connais l'identité de l'individu en questionne dois le trouver.

— Que ferez-vous si vous le trouvez ?

— Je le guérirai, ou, à défaut, je le tuerai.

— Non ! dit Malacar. Je le veux vivant.

— Ne faites pas l'idiot ! cria Sandow comme Malacar braquait le faisceau de sa lampe sur lui.

Une main levée pour se protéger les yeux, Sandow se rejeta en arrière au moment même où Malacar ouvrit le feu – non pas sur lui directement, mais à travers le plafond.

Un morceau de la voûte s'effondra dans un fracas assourdissant. Il y eut comme la chute d'un corps.

— À plat ventre ! cria Malacar en se jetant à terre et en entraînant Jackara avec lui.

Il avança en rampant jusque derrière une corniche en pierre et s'immobilisa, le doigt sur la détente de son arme.

— *Il est vivant ! Il est indemne ! Il a une arme !*

Malacar s'aplatit sur le sol tandis qu'un rayon laser faisait fondre une pierre près de son épaule gauche.

— Laissez-moi finir, voulez-vous ?

— Nous n'avons rien à nous dire.

— Jugez-en après m'avoir écouté ! Je ne tirerai pas si vous ne tirez pas !

— Ne tire pas, dit-il à l'adresse de Jackara. Écoutons-le jusqu'au bout.

Il visa soigneusement, puis dit :

— C'est bon, Sandow. Parlez.

— Vous savez ce que je veux. Je veux von Hymack. Je ne discuterai pas de la moralité de votre projet puisque votre décision est prise. Je le lis dans vos pensées. Mais j'aimerais vous proposer un marché... Bon sang ! Cessez de me viser comme ça ! Je joue cartes sur table ! Vous vivez sur une cendre morte, puante et radioactive – la Terre, le berceau de notre espèce. Ça vous dirait, de la voir de nouveau propre et verdoyante ? De voir tous ces volcans éteints, la radioactivité neutralisée, une terre fertile, des arbres, des poissons dans la mer, les configurations continentales d'origine ? C'est en mon pouvoir de le faire, vous savez.

— Ça coûterait une fortune.

— Alors, vous acceptez ? La Terre restaurée à son état d'avant-guerre, et en échange vous abandonnez le projet von Hymack, d'accord ?

— Vous mentez !

— *Il ne ment pas*, dit Shind.

— Ce serait un monde habitable de plus pour les NADYA, disait Sandow, ces NADYA auxquelles vous prétendez attacher tant d'importance.

Pendant tout le temps que Sandow parlait, Malacar essayait de contrôler ses pensées, de se laisser guider par des automatismes comme il l'eut fait lors d'un combat, et de ne laisser aucune intention, aucun désir traverser sa conscience. Prudemment, silencieusement, il se déplaça vers la droite en se guidant d'après la voix. À présent, tout contre le mur, il pouvait distinguer le contour imprécis d'une tête et d'une épaule. Tout doucement il appuya sur la gâchette.

Son bras fut paralysé pratiquement jusqu'au coude par la violence du choc qu'il reçut, et il vit son tir dévier de sa trajectoire et aller ravager le haut du mur d'en face.

De la main gauche, il protégea ses yeux contre les éclats qui volaient de toute part. Il l'abaissa presque instantanément, toutefois, pour saisir son arme et lui faire continuer son arc de cercle vers le haut.

Les éclairs tombèrent sur le plafond et le plafond sur l'homme.

Sandow s'était enfin tu.

Ils restèrent allongés là un long moment à écouter le bruit de leur respiration et les battements de leur cœur.

— *Shind* ?

— *Rien. Vous l'avez tué.*

Malacar se releva.

— Allez, viens, Jackara. Partons d'ici, dit-il.

Plus tard, avant de lever le camp, lorsqu'elle le vit à la lumière, elle dit :

— Vous saignez, Malacar, et elle lui toucha la joue du bout des doigts.

Il détourna la tête d'un mouvement brusque.

— Je sais. C'est cette fichue image du bonhomme vert qui m'a coupé en tombant.

Il resserra la sangle qui tenait sa selle.

— Aurait-il vraiment pu restaurer la Terre, Malacar ?

— Probablement, mais ça n'aurait pas résolu le problème.

— Vous avez dit qu'il vous fallait davantage de mondes pour obtenir le statut de Ligue. Avec la Terre, vous en auriez eu un de plus.

— Pour l'avoir, il m'aurait fallu renoncer à mon arme.

— Comment a-t-il su qu'il y avait l'image de la déesse, Mar'iram sur le mur ?

— Toutes les chapelles strantriennes sont disposées de la même façon. Il savait à peu près où nous nous tenions. Il lui suffisait de connaître l'emplacement de chaque plaque pour nous dire ce qu'il y avait sur le mur au-dessus de nous.

— Alors il n'y avait pas un mot de vrai dans ce qu'il a dit ?

— Bien sûr que non. C'était une histoire à dormir debout. Son intérêt dans cette affaire est purement économique.

— Alors pourquoi s'est-il déplacé en personne ?

— Je ne sais pas. Voilà, je suis prêt. Allons-y.

— N'allez-vous pas mettre quelque chose dessus ?

— Sur quoi ?

— Votre coupure.

— Plus tard.

Ils se mirent en selle et se hâtèrent dans la nuit vers Capeville et ses pluies.

Chapitre 4

Le Dr Pels étudia les rapports.

« Trop tard », se dit-il ; puis : « Il y a vraiment quelque chose qui ne tourne pas rond. Le *khurr mwalakharan* est bien là, ainsi qu'une douzaine d'autres maladies. Nous ne pouvons le laisser les exporter. Où est-il ? Il n'y a aucune trace officielle de son départ de Cleech. Et pourtant un locomobile a été volé à l'aéroport interplanétaire, et l'aéroport a été l'un des centres de propagation des épidémies. Essayait-il de partir de s'isoler lorsqu'il a vu ce qu'il se passait ? Ou allait-il simplement ailleurs ? »

La Mer, de Debussy, l'enveloppait tandis qu'il contemplait Cleech.

« Que faire ? se demanda-t-il. J'ai attendu longtemps, et maintenant l'heure d'agir est venue. Si je l'avais trouvé il y a un mois, cela ne se serait peut-être pas produit. Maintenant je dois le retrouver aussi vite que possible et lui parler, le convaincre de s'en remettre à mes soins et de rester jusqu'à ce que j'aie tiré cette affaire au clair. Je me demande s'il accepterait de se soumettre au processus qui me permet de fonctionner ? S'il renoncerait à la vie telle qu'il la connaît pour devenir – un fantôme – comme moi ? S'il échangerait son existence actuelle contre la vie sans passions et sans sommeil du grand vide ? S'il a conscience de ce qu'il est en train de faire, je suis sûr qu'il accepterait. Ça ou le suicide... Ce serait à peu près les deux seules possibilités offertes à un honnête homme en pleine possession de ses facultés intellectuelles... Mais voilà, peut-être n'est-il plus en possession de ses facultés intellectuelles. Peut-être a-t-il craqué sous l'épreuve, ou sous l'effet de son état général. Voilà qui expliquerait tout aussi bien sa disparition. »

« Et si son mal s'avère aussi récalcitrant que le mien ? Peut-être la congélation serait-elle la meilleure solution. Sinon il faudrait attendre tellement longtemps. Mais il risque de refuser s'il n'a pas la certitude qu'un jour il se réveillera. Comment lui présenter la chose quand je le retrouverai ? L'heure d'agir est indéniablement venue, et je ne sais que faire. Attendre, je suppose. Je n'ai pas le choix. »

Au bout d'un moment, il envoya un message au Coordinateur du ministère de la Santé de la planète pour lui proposer de l'aider dans la mesure de ses moyens à enrayer la vague d'épidémies qui jusque-là avait ravagé deux continents. Ensuite il alluma son récepteur infra-spatial et le régla sur la longueur d'onde de Central Informations. Comme il pouvait rester à l'écoute vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il espérait connaître le prochain foyer d'épidémies dès qu'il se déclarerait. Il se prépara à partir dans les plus brefs délais.

Puis il écouta les nouvelles, et les impressions d'une mer qu'il n'avait jamais vue les accompagnèrent jusque dans son esprit.

— *Ça a marché merveilleusement bien, lui dit Heidel. Ça n'a pris que quelques minutes. Tout semble aller plus vite maintenant.*

— *C'est parce que tu étais personnellement présent. Tu es en train de devenir un foyer d'infection. Bientôt tu seras le centre inerte d'un cyclone. D'ici peu, rien ne pourra te résister. Tu n'auras qu'à tendre le doigt et le vouloir, et ils mourront comme des mouches.*

— *Madame, je sais maintenant que vous existez et que vous n'êtes pas seulement un fantasme né de la fièvre. Je le sais car lorsque je suis éveillé, vous tenez les promesses que vous faites en ce lieu...*

— *Tout comme toi. Et c'est pour cela que je te récompense.*

— *Vous n'êtes pas comme avant...*

— *Non, je suis plus forte.*

— *Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est vrai aussi, bien sûr, mais je voulais dire que quelque chose a changé. Que s'est-*

il passé ? J'ai parfois l'impression de ne pas avoir les idées très claires.

— *Je te l'ai déjà dit. Tu deviens comme un dieu.*

— *Et pourtant une partie de moi-même, quelque part, semble avoir envie de hurler.*

— *Cela aussi passera. Ce n'est qu'une phase passagère.*

— *... Et vous n'êtes pas un rêve. Vous êtes réelle. Qui êtes-vous, vraiment ? Et où suis-je en ce moment ?*

— *Je suis la déesse à qui tu as fait serment d'allégeance, et nous demeurons dans mon paradis personnel.*

— *Où est-ce ?*

— *Mon royaume est en toi.*

— *Vous ne me répondez pas vraiment, Madame.*

— *Je te donne les seules vraies réponses.*

— *Où nous sommes-nous rencontrés ?*

— *Nous nous connaissons depuis toujours.*

— *C'était à Deiba, n'est-ce pas ?*

— *C'est là que nous avons fait connaissance dans les formes, effectivement.*

— *Je ne me souviens pas des présentations.*

— *Tu étais malade. Nous t'avons sauvé.*

— *Nous ?*

— *Moi. Je t'ai sauvé cette fois afin que nous puissions profiter l'un de l'autre.*

— *Pourquoi avoir attendu si longtemps ?*

— *Il me fallait attendre l'instant propice – qui ne s'est présenté que récemment.*

Il se tourna pour la regarder. Puis, rapidement, il baissa la tête car il n'y avait devant lui que glace bleue et flammes bleues.

— *Que s'est-il passé ? marmonna-t-il.*

— *Tes propos ne sont pas exactement ceux que j'espérais entendre, Dra von Hymack. Les souvenirs insignifiants d'une vie insignifiante n'ont pas leur place ici. Éconduis-les. Tu n'es plus celui que tu étais sur Deiba, ou même sur Cleech. Adore-moi, maintenant. Je te donnerai la grâce.*

— *Je vous adore et me prosterne à vos pieds.*

— *Quand tu te réveilleras, tu marcheras jusqu'à ce que tu atteignes une ville. Tu ne prononceras pas un mot. Tu tendras*

seulement le doigt en direction du premier être vivant que tu verras...

— ... *Je tendrai le doigt en direction du premier être vivant que je verrai.*

— *Tu sentiras le pouvoir s'ouvrir en toi comme une fleur, se dresser comme un serpent...*

— ... *Je sentirai le pouvoir.*

— *Puis tu quitteras cet endroit et tu en chercheras un autre...*

— ... *J'en chercherai un autre.*

— *Tu es beau, Dra von Hymack, et je t'aime.*

Il la sentit poser ses lèvres froides sur ses paupières comme si elle lui confiait l'obole due à Charon. Au bout d'un moment, il l'entendit chanter. La lune était bleue. Du sang perlait au bout de ses doigts et il le recevait goutte à goutte au creux de sa main. La chanson était un morceau d'éternité.

Il lui avait donné un tranquillisant et l'avait envoyée se coucher. C'était cela ou éteindre les écrans, cause apparente de son vertige. Il aurait pu se passer des écrans, mais depuis leur départ elle lui portait sur les nerfs.

« Ce n'est pas seulement que c'est une jolie fille, en adoration devant toi et qui a peur de te laisser la toucher, se dit-il. Ce n'est pas non plus qu'elle parle sans cesse de la Cause et qu'elle voudrait que tu évoques tes souvenirs à voix haute. Alors qu'est-ce ? Simplement le fait d'être enfermé pendant deux semaines avec un autre être humain dans l'infra-espace ? Non, ce n'est pas ça non plus. Peut-être est-ce tout à coup le poids des années ? Elle me fait sentir le passage du temps, le contraste entre ce que j'étais et ce que je suis maintenant. Étais-je dévoré moi aussi d'une telle haine que j'aurais brûlé la ville pour tuer les rats ? Quand ai-je commencé à me ramollir, à passer de la vengeance à l'état pur à ces projets à la noix de formation d'une Ligue ? Ça s'est fait tellement progressivement, avec des hauts et des bas, que je ne m'en suis rendu compte que dernièrement. Je voulais manier le fouet, et maintenant je ne suis plus si sûr que ce soit le bon moyen. Je me demande si Sandow aurait vraiment pu aider les NADYA. L'aurait-il fait, si je le lui avais

demandé ? Il semblait raisonnable. Mais toutes ces sottises sur la déesse strantrienne. Il fallait en passer par là, même si Sandow y croyait sincèrement. Ou cette fille fait ressortir ce qu'il y a de pire en moi, ou elle me fait perdre tous mes moyens. Ce n'est pas vrai. C'est moi qui suis responsable de cette situation. Tout de même... j'essaierai de dormir lorsqu'elle se réveillera. Si les amis de Sandow apprennent jamais quel rôle j'ai joué dans tout ça, il va y avoir du sport. Les frontières politiques ne les arrêtent guère. Enfin, on verra bien. Ça va être dur quand je vais lâcher von Hymack dans la nature. Il y aura certainement quelqu'un pour me faire un procès après ça, quand on aura trouvé le lien. C'était idiot, de leur envoyer ce globe. J'aurais dû le garder. Ma position s'en trouve-t-elle affaiblie ? Faut-il inscrire à mon passif un *memento mori* ? Difficile à dire. À combien de ces salauds du Haut Commandement des Ligues Combinées ai-je survécu à l'heure qu'il est ? Ils ne distribuaient pas les traitements S-S avec la même prodigalité que nous... Et il a fallu que je la ramène sur Terre, et pas ailleurs ! Bifrost, c'était très bien pour elle. J'aurais dû la déposer sur Bifrost. Ça fait toujours partie des NADYA... Alors comme ça elle va voir le volcan, elle va apprendre à tracer les routes de la contagion... Mais pourquoi suis-je si pressé ? Est-ce que c'est parce que je veux en finir avec cette histoire au plus vite ? Probable... Dieux, ce n'est vraiment pas le moment de me donner une conscience. Je ne suis pas prêt à en recevoir une aujourd'hui. Je m'en suis passé pendant longtemps. Je peux bien m'en passer pendant quelque temps encore... C'est joli, la façon dont ses cheveux retombent sur ses épaules, et ces yeux apeurés... »

Une étoile bleue apparut au centre du tourbillon, et il la regarda décrire une spirale, puis sortir de l'écran comme une pierre quitte une fronde.

— Cette ville péienne en ruine n'est qu'une modeste relique comparée à une planète entière dans le même état, dit-il en faisant un large geste de la main.

Jackara contempla ce qui restait de Manhattan.

— J'ai vu des photos, dit-elle finalement, mais...

Il hocha la tête.

— Je t'emmènerai survoler le Mississippi cet après-midi. Je te montrerai ce qu'il reste de la Californie.

Il alluma les écrans, l'un après l'autre, et les satellites de reconnaissance leur renvoyèrent les images d'autres endroits isolés.

— Ils n'ont pas fait les choses à moitié, dit-il.

« Pourquoi fait-il ça ? se demanda Morwin qui se tenait un peu à l'écart et feignait d'étudier un cratère. Je ne sais pas où il a trouvé cette fille, mais il est en train de la transformer à son image. La façon dont elle a parlé à table, hier soir... Un an à ce rythme et elle sera pire que lui. Peut-être l'est-elle déjà. Est-ce donc cela qu'il faut pour devenir un Commandant de Flotte ? La capacité d'infléchir la pensée d'autrui jusqu'à ce qu'elle se conforme à la vôtre ? Cela ne me regarde pas, mais elle a l'air si jeune... Mais dans le fond, peut-être est-ce moi qui ai besoin d'être infléchi. Peut-être que c'est eux qui sont dans le vrai. J'ai pris du ventre depuis la fin de la guerre, et pendant ce temps des gens comme eux ont continué à se battre. Et si ce n'était pas une cause perdue ? Et si par extraordinaire le Commandant avait le dessus ? Il n'y aurait sans doute pas grand-chose de changé, en surface... De quoi faire un communiqué de presse laconique. Irréel... Et pourtant... Serais-je en train d'acquérir une mentalité moutonnière ? Ou peut-être ai-je bricolé des rêves pendant trop longtemps ? La fille doit à peine se souvenir du conflit, et pourtant elle est avec lui. Quelles sont les intentions du Commandant à son égard ? »

— C'est vraiment terrible, s'entendit-il dire en quittant la fille des yeux pour regarder les écrans. (Puis, au bout d'un moment :) Commandant, pourquoi cet intérêt soudain pour les maladies infectieuses ?

Malacar le dévisagea pendant une demi-minute, puis répondit :

— C'est mon nouveau violon d'Ingres.

Morwin bourra sa pipe et l'alluma.

« ... Pas de doute, on me cache quelque chose, se dit-il. Mais que peuvent-ils bien comploter, ces deux-là ? Quand je lui ai fait son fichu globe, ça m'a rappelé des choses que j'ai reléguées

depuis des années au fond de ma mémoire. Je me demande ce qu'il adviendra de la fille. Sera-t-elle jetée en pâture à la meute pour mourir en priant pour lui, sa foi intacte ? Elle devrait partir. Il lui reste trop d'années à vivre pour les gâcher de cette façon. Pourtant, j'envie cette sorte d'engagement total, quel qu'en soit l'objet. Je me demande si sa nouvelle tactique sera dangereuse. Peut-être que... quelqu'un devrait veiller sur la fille. »

Il tira des petites bouffées de sa pipe. Il caressa sa longue barbe rousse.

Finalement, il dit :

— Moi aussi, je m'intéresse aux maladies infectieuses.

Le premier être vivant qu'il vit ce matin-là fut un jeune homme qui cheminait le long d'une route étroite et déserte. Lorsqu'il fut assez près, Heidel sortit des fourrés et se dressa devant lui. Il l'entendit s'exclamer « Grand dieu ! », puis il tendit son index boursouflé.

Le pouvoir était là. Il le sentit monter en lui, puis bondir comme une étincelle entre deux électrodes.

L'homme chancela, faillit tomber, reprit son équilibre. Il porta la main à son front.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Il ne répondit pas, mais fit quelques pas dans sa direction.

L'homme fit un écart, passa devant lui en courant et disparut au détour du chemin.

Alors seulement il esquissa le plus imperceptible des sourires. Inutile d'aller plus loin. Elle avait dit vrai.

Tournant ses pas vers les collines embrumées qui se dressaient au sud, devant et au-delà desquelles grouillaient d'innombrables vies, il poursuivit son pèlerinage. Un arc-en-ciel découpaît l'horizon devant lui.

Au bout d'une semaine terrestre, il ne savait toujours pas si Malacar accepterait ses offres de service. Mais une décision semblait imminente. À en juger d'après les préparatifs qu'il faisait, Malacar s'apprêtait de toute évidence à partir dans les tout prochains jours. Il se demandait quelle nouvelle avait bien

pu l'inciter à prendre une telle décision. Son ancien commandant ne l'avait pas mis dans le secret.

Jackara, en revanche, était apparemment au courant des projets de Malacar, ce qui ne manquait pas de susciter chez Morwin une pointe de jalousie.

Il avait fait connaître fort clairement ses désirs lors de la semaine qui venait de s'écouler. C'était maintenant à Malacar de se prononcer. Il était disposé à l'accompagner au nom d'une colère renaissante et d'une mauvaise conscience de plus en plus lourde à porter. En analysant ces sentiments, il savait qu'ils remontaient à cette nuit dans la citadelle où il avait extirpé la chose du rêve de Malacar. Peu importait il n'avait cure de leur origine. Ce qu'il voulait maintenant, c'était que Malacar lui fasse confiance, comme il faisait confiance à Jackara. Peut-être fallait-il que le sang coule, comme dans le bon vieux temps. Il commençait à sentir les vieilles démangeaisons, les vieilles haines reprendre possession de lui.

Mais où pouvait-il donc aller ? Et pourquoi faire ? Morwin avait écouté les bulletins d'informations religieusement, mais n'avait rien décelé qui aurait pu donner l'occasion de faire un de ces raids éclairs de sabotage qu'affectionnait Malacar. Évidemment, la nouvelle avait pu lui parvenir d'une source privée, telle que le réseau de renseignements que Malacar entretenait dans les Ligues Combinées. D'où qu'elle vînt, Morwin s'énervait au fur et à mesure que Malacar paraissait plus préoccupé.

Il eut un sourire malicieux en se souvenant comment, la veille, il avait mis le vieux commandant dans tous ses états.

Malacar avait fait irruption sans prévenir sur la passerelle d'observation tandis que lui, Morwin, y expliquait à Jackara comment il gagnait sa vie.

Le grand vaisseau argenté frappé de l'emblème du Service se dressait devant eux comme un chandelier exotique, enveloppé de nuages de vapeur et de fumée. Il reposait sur le sol à un endroit où aucun pilote sain d'esprit ne se serait posé, au bord du cratère lui-même. Lorsque Malacar l'aperçut, il traversa la passerelle en une série d'enjambées désordonnées et ses mains parcoururent la console de commande avec la vélocité de

l'éclair. Morwin ne vit pas d'où ils étaient sortis, mais sentit la citadelle frémir sous l'impact lointain des missiles. Comme son regard passait du commandant au cratère, puis de nouveau au commandant, le vaisseau se dissipa lentement puis disparut tout à fait. Il ricana et Jackara éclata de rire.

— Il n'y a rien ! dit Malacar en regardant ses instruments.

— Euh... non, Commandant, dit Morwin. Je montrais seulement à Jackara comment je fabrique mes globes. J'ai composé une image avec les particules qu'il y avait là-bas, près du cratère. C'est ça que... vous essayiez de détruire.

Malacar émit un grognement, puis dit :

— Jackara, je veux te parler, et ils quittèrent tous les deux la passerelle.

Au cours du dîner, Malacar avait évoqué l'incident en plaisantant. Morwin avait eu le temps de se reprendre et de se composer un rire respectueux.

— Monsieur Morwin...

— Oui, Shind ?

— Le Commandant va vous demander de nous accompagner lors d'un voyage que nous allons entreprendre demain soir.

— Quelle en sera la destination ?

— Il y avait un choix à faire entre deux mondes – Cleech et Summit. Il a choisi Summit pour diverses raisons.

— Qu'allons-nous y faire ?

— C'est une sorte d'opération de recrutement. Il vous en dira autant qu'il estime nécessaire de vous en dire.

— Si je suis des vôtres, je dois tout savoir.

— Je vous en prie. Cela n'est pas une invitation. J'ose espérer qu'il ne saura jamais que je suis entrée en communication avec vous.

— Alors, qu'y a-t-il ?

— Il m'a demandé si je pensais que vous seriez utile à l'expédition.

— ... Et s'il pouvait me faire confiance, sans aucun doute.

— Oui, aussi. Ma réponse a été affirmative. Je n'ignore rien de vos sympathies renaissantes.

— Très honoré.

— *Ce n'est pas pour ménager votre amour-propre que je me suis prononcée en faveur de votre venue.*

— *Pourquoi, alors ?*

— *J'ai l'impression que cette fois le Commandant aura besoin de toute l'aide qu'il pourra obtenir. Je veux tout faire pour qu'il l'obtienne effectivement.*

— *Qu'est-ce qui ne va pas ?*

— *Disons simplement que c'est un pressentiment.*

— *Soit. J'oublierai que nous en avons parlé. Qui d'autre est du voyage, à part le Commandant et moi ?*

— *Jackara. Moi-même.*

— *Je viendrai, et serai prêt à toute éventualité.*

— *Très bien. Dans ce cas, bonne journée.*

— *Bonne journée.*

Il regarda autour de lui. Shind n'était pas en vue. D'où avait-elle bien pu l'appeler ? Ça lui faisait toujours une drôle d'impression de communiquer avec Shind de cette manière. Il se dit que Shind avait pu être dans une autre partie de la citadelle, peut-être même aux côtés de Malacar, pendant tout le temps qu'avait duré leur conversation.

Il marcha de long en large en réfléchissant.

« Bon se dit-il, ce n'est donc pas une opération typique à la Malacar. Il n'a pas été question de sabotage. Et pourtant, Shind semble penser que c'est quelque chose de plus dangereux. Si je ne peux pas être un dandy ou un bon artiste, peut-être puisse au moins faire un bon assistant agitateur. Ce serait amusant si un vrai vaisseau du Service se posait maintenant et si Malacar croyait que c'était une nouvelle illusion. Je ne pense pas que je serais capable de me débrouiller avec cette console de commande... Et même si j'en étais capable, le ferais-je ? Pourrais-je tirer et les tuer après toutes ces années ? En temps de paix, ça porte un nom, ça : homicide volontaire. Je me demande... En tout cas, une chose est certaine : le Commandant n'a pas l'air dans son assiette. J'ai cru comprendre qu'il lui est déjà arrivé de les laisser atterrir ici et même de s'entretenir avec eux. Cette affaire doit être de taille pour le mettre dans un tel état de nervosité. Je tirerai, probablement, quitte à le regretter ensuite... Quel rôle joue Jackara dans cette affaire ? Est-ce

qu'elle couche avec le Commandant ? Est-elle un membre à temps plein de son réseau à qui il aurait donné un rôle précis à jouer dans quelque machination à venir ? Une hypothèse n'exclut pas l'autre... à moins qu'elle ne soit unie à lui par quelque lien de parenté. Elle *pourrait* être sa fille, j'imagine. Ça, ce serait drôle, pour le coup. Et typique de Malacar. Il parle rarement de sa vie privée, et je ne l'ai jamais entendu faire une seule allusion à sa famille. Drôle de fille... tour à tour trop dure et trop douce, sans qu'on puisse savoir sur quel côté la pièce va tomber : pile ou face. Jolie, en tout cas. J'aimerais bien connaître son statut exact pour pouvoir décider quel statut j'aimerais avoir moi-même. Je lui demanderai, plus tard... »

Ce soir-là, une fois le dîner terminé, Malacar disposa soigneusement ses couverts en travers de son assiette, regarda Morwin et demanda :

— Voulez-vous nous accompagner à Summit ?

Morwin hocha la tête.

— Pour y chercher quoi ? demanda-t-il au bout d'un moment de silence.

— Un homme que je recherche depuis quelque temps, dit Malacar. Un homme qui pourrait nous aider. Du moins, je pense qu'il s'y trouve. Il se peut que je me trompe. Il est peut-être ailleurs. Si c'est le cas, il me faudra tout simplement continuer à chercher. Mais tout semble indiquer qu'il est là-bas. Je veux le trouver et le persuader de travailler pour nous.

— Qu'a-t-il donc de si exceptionnel ?

— Des maladies, répondit Malacar.

— Plaît-il ?

— Des maladies, des maladies ! À certains moments, cet homme devient un foyer d'épidémies ambulant, un propagateur de maladies infectieuses.

— Et quelle utilisation comptez-vous faire de cette particularité ?

Malacar émit un petit rire silencieux.

Morwin resta immobile quelques instants, puis replongea le nez dans son sorbet au citron.

— Je crois que je vois, dit-il finalement.

— Oui, je savais que vous comprendriez. Une arme vivante. J'ai l'intention de le faire déambuler parmi nos ennemis. Qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est... c'est difficile à dire. Il faudra que je réfléchisse à la question.

— Mais vous viendrez ?

— Oui, je viendrai.

— Jackara nous accompagnera, ainsi que Shind.

— Très bien, mon Commandant.

— Vous n'avez pas de questions à poser ?

— Pas vraiment. Pas pour le moment. Mais je suis sûr que ça viendra. Euh... Comment s'appelle cet homme ?

— Heidel von Hymack.

Il secoua la tête.

— Jamais entendu parler de lui, Commandant.

— Si, Morwin. Seulement vous l'appeliez Hyneck – l'homme que cherchait Pels.

— Ah ! lui. Oui.

— N'avez-vous jamais entendu parler d'un homme qu'on appelle H ?

— Il me semble que si, bien que j'aie oublié dans quel contexte. Ce n'était pas un porteur de maladies, en tout cas. Est-ce qu'il n'avait pas plutôt un groupe sanguin rarissime, ou quelque chose comme ça ?

— Quelque chose comme ça. Je vous enverrai quelques articles dans votre chambre tout à l'heure.

— Merci.

Il jeta un coup d'œil en direction de Jackara, puis retourna à son sorbet.

« Dieu ! C'est comme une descente aux enfers ! songea-t-elle. Ça fait une semaine entière que je suis là, et c'est la première fois que je vois ça la nuit. »

Elle contempla le bouillonnement incandescent qui semblait plus proche maintenant que la nuit était tombée.

« Je me demande à quelle profondeur ça va chercher pour trouver un tel feu, se dit-elle. Je ne poserai pas de questions. Je ne ferais que montrer mon ignorance. Pas de volcans sur Deiba.

Trop vieille, sans doute. De la poussière et de la pluie. Je me souviens de descriptions, de photos de volcans. Mais je n'aurais jamais cru que c'était comme ça... » Le bâtiment frémît légèrement et elle sourit. C'était bon de vivre si près d'une telle source de puissance de résider au bord du chaos. « Me gardera-t-il avec lui quand tout cela sera terminé ? se demanda-t-elle. Peut-être. Si je me rends utile sur Summit. Je pourrais apprendre à le seconder ici. Je me rendrai utile. Petit à petit, il en viendra à se reposer sur moi. »

Elle regarda autour d'elle.

« Il doit savoir que je suis là, se dit-elle. Il est au courant de tout ce qui se passe sous son toit. Je ne suis jamais montée ici toute seule, mais je ne crois pas qu'il y verrait un inconvénient. Non. Il m'a dit de faire comme chez moi. Il m'aurait prévenue s'il n'avait pas voulu... »

— Bonsoir. Que faites-vous ici à une heure pareille ?

— John !... Oh ! Je n'arrivais pas à trouver le sommeil.

— Moi non plus. Alors j'ai décidé d'aller faire un tour. Spectaculaire, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est la première fois que je le vois la nuit.

Il s'approcha d'elle et feignit de s'intéresser aux flammes.

— Fin prête pour le voyage ?

— Oui, dit-elle. Malacar m'a dit que ça ne prendrait qu'une huitaine de jours infra-chrones.

— Ça me paraît exact. Vous êtes parents ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes unis par un lien de parenté, Malacar et vous ?

— Non. On est seulement... amis.

— Je vois. Je voudrais être votre ami, moi aussi.

Elle sembla ne pas l'avoir entendu.

Il se tourna alors et fixa le sol en contrebas ; la fumée forma deux volutes divergentes qui montèrent, se courbèrent, se rejoignirent pour constituer un grand cœur criblé d'étincelles au milieu duquel le nom de Jackara apparut, puis le sien. Une flèche de feu le transperça.

— À nos amours, dit-il.

Elle rit. Il se tourna, la prit rapidement par les épaules et l'embrassa sur la bouche. L'espace d'un instant, elle se laissa aller, puis se débattit avec une force étonnante et le repoussa.

— Arrêtez !

Sa voix était suraiguë son visage convulsé.

Il recula d'un pas.

— Je suis désolé, dit-il. Je ne voulais pas... Écoutez ! Ne m'en veuillez pas. Mais vous aviez l'air si jolie, comme ça... J'espère que ma barbe ne vous a pas trop chatouillée. Je... Oh ! zut, je suis vraiment désolé. Il se retourna pour regarder se dissoudre le cœur de fumée.

— J'ai été surprise, dit-elle, voilà tout.

Il jeta de nouveau un coup d'œil dans sa direction. Elle s'était un peu rapprochée.

— Merci pour la carte de vœux, dit-elle, et elle sourit.

Il hésita, puis tendit lentement la main et lui toucha le visage. Ses doigts descendirent le long de sa joue, lui effleurèrent le menton, la gorge, la nuque. Il laissa sa main là un instant, puis l'attira vers lui. Elle se raidit, et il n'insista pas, mais laissa sa main où elle était.

— S'il n'y a pas d'homme dans votre vie en ce moment, dit-il, et si vous n'êtes pas contre... Si Malacar et vous êtes *seulement* amis – je voudrais me mettre sur les rangs. C'est tout ce que j'essayais de découvrir et de dire.

— Je ne peux pas, dit-elle. Il est trop tard. Merci quand même.

— Que voulez-vous dire, « il est trop tard » ? Tout ce que je connais, c'est maintenant, et c'est aussi tout ce qui m'intéresse.

— Vous ne comprenez pas.

— ... Et je ne m'en soucie pas davantage. Si Malacar et vous n'êtes pas vraiment ensemble, eh bien, peut-être que vous et moi... Vous savez. Pour quelque temps, au moins... Si vous décidez que ça ne vous convient pas... eh bien, sans rancune. C'est comme ça que je vois les choses. Répondez-moi.

— Non, pas encore. Pas maintenant.

Il nota le « encore » au passage et dit :

— Bien sûr. Je ne m'attendais pas que vous me donniez une réponse tout de suite. Mais réfléchissez-y. C'est ça, réfléchissez-y. S'il vous plaît.

— D'accord. J'y réfléchirai.

— Alors je me tais. Mais quoi qu'il arrive, j'espère que vous me considérez au moins comme un ami.

Elle sourit, hocha la tête, s'écarta de lui.

— Je crois qu'il vaut mieux que j'aille me coucher maintenant, dit-elle.

Il opina de la tête.

Elle le laissa seul, et il resta à contempler les explosions qui secouaient la nuit.

« C'est toujours ça de pris sur l'ennemi », se dit-il.

Le cœur s'était dissipé depuis longtemps.

Heidel fondit sur la ville comme un oiseau sur sa proie. Il tendait le doigt et les gens tombaient.

« Assez, dit-il à la chose qui avait élu domicile en lui. Ils prendront le même chemin que tous les autres. »

Comme il partait, juste avant d'entrer au royaume des brumes, il rencontra un jeune garçon qui tenait un marteau à la main.

Restant à distance respectueuse, il demanda :

— Que fais-tu, garçon ?

L'enfant se retourna et dit :

— Je collectionne des pierres, monsieur.

Heidel rit, puis :

— Creuse à l'endroit où le sol est un peu jaune, là, sur ta gauche, dit-il. Tu devrais y trouver des cristaux bleus.

Le garçonnet obéit.

— Monsieur ! s'écria-t-il au bout d'une dizaine de minutes, c'est vrai ! Il y a des cristaux bleus !

Il se remit à creuser de plus belle.

Heidel secoua la tête et fit une grimace.

— Il vaut mieux que je parte, dit-il.

Il s'en fut d'un pas pressé vers le pays des brumes.

Tout absorbé qu'il était à marteler le sol, le garçon ne le vit pas partir.

Chapitre 5

Réglant sa vitesse orbitale sur la rotation de Summit, il resta suspendu comme une étoile au-dessus de la région en question.

— ... Un unique individu, répéta-t-il. Je regrette de ne pas pouvoir être plus précis. Je suis convaincu qu'il est le point de départ des épidémies. Il faut faire plus que simplement mettre la région en quarantaine. Il vous faut trouver cet homme et le neutraliser. Il doit se trouver quelque part en avant de la vague de contagion, puisqu'il faut tenir compte de la période d'incubation. D'après ce que vous m'avez dit il semblerait qu'il se dirige vers le sud-ouest. Je vous recommande d'agir comme s'il continuait à se déplacer dans cette direction, probablement à pied, et d'entamer les recherches au plus vite. Et communiquez-moi toutes les informations en votre possession ! J'aimerais si possible être en communication directe avec les chercheurs.

— Il faudra bien entendu que j'obtienne les autorisations nécessaires, monsieur Pels, mais je suis sûr que cela ne prendra pas longtemps. Entre-temps nous devrions recevoir de nouveaux rapports. Je vous les transmettrai dès que je les aurai.

— Très bien. J'attendrai.

Pels coupa la communication.

« Attendre, ça me connaît, songea-t-il. Mais cette fois... La nouvelle est arrivée si vite, et je me suis débrouillé pour arriver à temps. Je sais qu'il est là, quelque part, en bas. Ces gens vont me laisser prendre la direction des opérations. Je le sais. Il n'est jamais rien arrivé de pareil ici. On dirait qu'il devient pire. Mais cette fois je le tiens. Du temps... »

... Trois, quatre, cinq, six.

— Attends ! dit-il, mais elle avait déjà jeté la sixième pièce de monnaie.

Elle resta un moment en l'air à tournicoter, puis alla rejoindre les cinq autres qui tournaient en formant un huit dans le vide.

— Attends que je stabilise la chose... Voilà ! Bon, ajoutes-en une autre, doucement.

Jackara lança une nouvelle piécette en l'air. Elle dépassa le groupe d'un bon mètre, se figea comme si elle était tout à coup changée en photo, puis avança en frétillant comme un têtard en direction de l'arabesque. Quelques instants plus tard, elle tourbillonnait avec les autres pièces.

— Encore une !

Jackara lança une nouvelle pièce en riant. Celle-là ne fit pas mine de s'arrêter ni même de ralentir, mais alla immédiatement prendre sa place dans la ronde.

— Encore une !

Elle fut happée aussitôt et insérée parmi les autres.

— Encore...

— Je crois que vous allez battre votre record, dit-elle en la jetant.

Il l'attrapa au vol et déploya l'arabesque de façon que les pièces tournent en rond. Le cercle s'agrandit et les pièces tournèrent plus vite.

— Une autre, maintenant.

Elle rejoignit le circuit qui continua à s'agrandir et à accélérer.

— Ça y est ! Votre record est battu ! dit-elle.

La couronne de pièces étincelantes flotta vers Jackara, qui était assise au bord de la couchette. Elle tourna au-dessus d'elle, descendit, tourbillonna autour de sa tête.

— Je ne comprends toujours pas ce qui se passe dans votre esprit lorsque vous le faites, dit Shind, bien que je reconnaisse le processus lorsqu'il fonctionne. À vrai dire, c'est très agréable à contem...

Malacar éclata de rire.

L'anneau se défit. Les pièces allèrent heurter les cloisons ricochèrent à travers la cabine et tombèrent autour de Jackara.

Elle émit un petit cri et se recula. Morwin frissonna et secoua la tête.

L'air très satisfait de lui, Malacar apparut de derrière la cloison qui séparait le poste de pilotage de la cabine.

— Les autorités portuaires de Summit se sont montrées extrêmement serviables, annonça-t-il. Pleines de bonne volonté et fort utiles.

Morwin sourit à Jackara.

— C'est effectivement un record, dit-il, puis, à l'adresse de Malacar : et en quoi ont-elles été utiles ?

— Je viens de prendre contact avec eux en vue d'un atterrissage, en faisant état de craintes que j'avais concernant des rumeurs d'épidémie. Je leur ai demandé s'il n'était pas risqué de me poser et s'il ne valait pas mieux que j'amène mes touristes ailleurs.

— Vos touristes ? demanda Jackara.

— Oui, j'ai décidé de me faire passer pour un accompagnateur de voyage organisé pour les besoins de la cause — ça me semble d'ailleurs être une excellente couverture à utiliser en cas de pépin. En tout cas, ils m'ont répondu en énumérant les régions actuellement sous quarantaine. À partir de là j'ai réussi à lier conversation avec le gars et j'ai obtenu des précisions de date et de lieu. J'ai une idée assez précise de ses déplacements dans la région.

— Excellent, dit Morwin en se baissant pour ramasser les pièces de monnaie. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Repasser en infra-spatial — je lui ai dit qu'on annulait le voyage — et rentrer discrètement en un autre point de la planète. Leur système de surveillance par satellites semble assez rudimentaire. On devrait pouvoir glisser à travers les mailles du filet.

— Et ensuite on se poserait dans une région sous quarantaine pour l'embarquer avec nous ?

— Exactement.

— Eh bien, je réfléchissais. Que se passera-t-il si on le trouve et s'il dit qu'il ne veut pas nous suivre, qu'il ne veut pas servir d'arme à qui que ce soit ? Qu'est-ce qu'on fera ? On le kidnappera ?

Malacar le regarda fixement, en plissant les yeux. Puis il sourit.

— Il viendra, dit-il.

Morwin détourna les yeux.

— Je me demandais, c'est tout...

Malacar se retourna vers l'avant du vaisseau.

— Je vais changer de cap, maintenant, dit-il. Nous allons rentrer en infra-spatial dès que possible.

Morwin hocha la tête, fit tinter les pièces de monnaie et se leva.

— Je crois que le moment est venu de procéder à la prochaine série d'immunisations, dit Malacar en passant dans le poste de pilotage. Occupe-t'en, veux-tu, Shind ?

— *Oui*.

Morwin jeta les pièces en l'air. Elles formèrent une tornade étincelante qui tourbillonna et se tordit pendant quelques instants, puis tomba en crépitant dans le creux de sa main.

— En voilà une autre, dit Jackara en tendant la main.

La pièce bondit du bout de ses doigts et alla rejoindre ses semblables avec un tintement sonore. Elle le dévisagea.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle.

Il laissa tomber les pièces au fond de sa poche.

— Je ne sais pas, dit-il.

— *Si, vous savez*, dit Shind. *Sa réponse vous a incité à vous poser une nouvelle fois des questions au sujet de votre propre rôle dans cette entreprise. Et de tout ce qui peut s'ensuivre.*

— Évidemment.

— *Vous vous apercevez maintenant qu'il a changé, qu'il semble disposé à utiliser les gens comme il ne l'aurait peut-être pas fait jadis.*

— On dirait, en effet.

— Prenez Jackara. Pourquoi est-elle ici ?

— Je me suis souvent posé la question.

— *Il a rationalisé la chose pour mieux éluder le problème, mais il n'y a qu'une seule raison à sa présence : elle l'idolâtre, elle pense que tout ce qu'il fait est bien. Il ne veut pas en convenir, mais il a besoin de ce genre de soutien inconditionnel maintenant.*

— Est-il donc si peu sûr de lui ?

— Il se fait vieux. Le temps passe plus vite pour lui, mais ses objectifs semblent plus proches de leur réalisation.

— Et ma propre présence, comment s'explique-t-elle ?

— Fondamentalement pour les mêmes raisons. Ce n'est pas seulement parce que vous pouvez provoquer une panne de laser ou saboter un vaisseau stellaire avec votre seul esprit. Le respect que vous lui témoignez le rassure. Bien qu'il ne puisse vraiment vous faire entièrement confiance, il a besoin du bon vieux sentiment de commandement que votre présence lui procure.

— Mais il prend un risque, s'il ne peut me faire entièrement confiance...

— Pas vraiment, parce qu'il sait qu'il peut vous contrôler.

— Comment cela ?

— Par l'intermédiaire du contrôle qu'il exerce sur Jackara. Il connaît les sentiments que vous éprouvez pour elle.

— Je ne pensais pas que cela se voyait – et je n'aurais jamais cru qu'il était à ce point psychologue.

— Il ne l'est pas, normalement. Je lui ai fait part de vos sentiments à l'égard de Jackara.

— Ça par exemple ! De quel droit ? Mes sentiments ne vous regard...

— C'était nécessaire. Sinon je ne me serais pas permis de violer l'intimité de vos sentiments. Si je l'ai fait, c'est pour être sûre qu'il vous emmènerait avec lui.

— Uniquement parce que vous vous faites du souci pour lui ?

— Ce n'est plus si simple...

— Voulez-vous que je prépare les vaccins, Shind ?

— Oui, allez-y, Jackara.

Morwin la regarda se lever et passer à l'arrière de la cabine. Puis il détourna les yeux et s'assit sur le bord de la couchette.

— Que voulez-vous dire, Shind ?

— Comme nous l'avons remarqué, Malacar a changé. Mais nous aussi, bien sûr. Il a toujours été d'un tempérament plutôt impétueux – et il fut un temps où c'était une qualité – de sorte qu'il m'a été longtemps difficile de déterminer s'il était devenu plus impétueux ou si j'étais devenue plus modérée. Toutefois,

un incident récent a coupé court à mes incertitudes et fait naître en moi des craintes sérieuses. Ça s'est passé sur Deiba, où on cherchait des indices sur l'identité de H, et où l'on a établi que c'était ce Heidel von Hymack. Nous avons rencontré un autre individu qui cherchait le même renseignement. Lui aussi l'avait trouvé et il a essayé de dissuader Malacar d'en faire l'usage que l'on sait. Il lui a même offert en contrepartie une compensation fabuleuse – la restauration de toute la planète Terre à son état d'avant-guerre.

— Grotesque.

— Non point. L'homme s'appelait Francis Sandow, et j'étais dans son esprit quand il a parlé. Il était sincère. Et très préoccupé.

— Sandow ? L'astro-paysagiste ?

— Lui-même. Les Péiens – qui sont la plus ancienne race que nous connaissons – n'ont pas de secrets pour lui. Il avait acquis la certitude que l'homme que nous cherchons a établi des rapports anormaux et extrêmement dangereux avec une des déités péiennes, une déesse spécialisée à la fois dans la maladie et dans la guérison...

— Et vous y croyez ?

— Peu importe si j'y crois ou si la chose est effectivement une déité. Ce que je crois, toutefois, c'est que nous avons affaire à quelque chose de tout à fait inhabituel. Sandow était convaincu qu'il y avait là une dangereuse concentration de pouvoir, et sa conviction se fondait sur une connaissance personnelle et approfondie du phénomène. J'ai connu plusieurs Péiens, et c'est un peuple étrange et exceptionnellement doué. J'ai rencontré Sandow, et je sais qu'il est loin d'être idiot. Je sais aussi qu'il avait peur. Cela me suffit. Je crois que ses craintes sont fondées. Malacar n'a même pas accepté de discuter avec lui, pourtant. Au lieu de cela, il a essayé de le tuer. Je lui ai dit qu'il avait réussi afin de sauver la vie à Sandow. Celui-ci n'était en fait que secoué.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Nous sommes rentrés chez nous. Malacar a commencé à chercher von Hymack.

— Jackara était avec vous quand vous avez rencontré Sandow ?

— Oui.

— Elle croit que Malacar l'a tué ?

— Oui.

— Je vois... Et maintenant, l'organisation de Sandow nous a peut-être dans le collimateur ?

— Je ne crois pas. Il n'a délégué aucun de ses agents. Il s'est rendu sur Deiba seul. C'est donc une affaire qu'il entend mener personnellement, et je ne pense pas que l'incident de Deiba l'aura fait changer d'avis à cet égard. Non, ce n'est pas les foudres de Sandow que je redoute pour le moment. Si je voulais que vous fussiez du voyage, c'était pour une tout autre raison.

— Laquelle ?

— Je n'ai aucunement exagéré mes craintes concernant la sécurité de Malacar, ni mes prémonitions d'un danger qui nous guette. Si je voulais que vous veniez avec nous, c'était pour que vous tuiez Heidel von Hymack au cas où nous le trouverions.

— Ce n'est pas un petit service que vous me demandez là.

— Mais un service nécessaire. Vous devez le faire.

— Et si je refuse ?

— Des milliers de personnes pourraient mourir en plus du Commandant — horriblement, inutilement. Peut-être même des millions.

— C'est vous qui le dites.

— Oui, et vous me connaissez, Morwin. Vous me connaissez depuis des années. Vous savez que je suis pondérée et que je n'ai guère tendance à agir sans avoir mûrement réfléchi au préalable. Vous connaissez ma loyauté à l'égard du Commandant et vous savez que je ne lui ferai pas obstacle à la légère. Aurais-je tout organisé comme je l'ai fait si je n'étais pas profondément convaincue de la justesse de ma cause ? Vous connaissez la réponse. Je la lis dans vos pensées.

Morwin se mordit la lèvre. Jackara approcha avec les aiguilles. Il releva sa manche et tendit le bras.

— Il faudra que j'y réfléchisse.

— Réfléchissez-y tant que vous voudrez. Je connais déjà votre réponse.

Avec des couvertures et un peu d'eau, les chercheurs installèrent l'homme aussi confortablement que possible au bord même du chemin. En attendant l'arrivée du véhicule sanitaire qu'ils avaient demandé, ils l'écoutaient parler de sa voix entrecoupée de poussées de fièvre et ranimée par des frissons.

— ... Juste, dit-il, les yeux fixés sur le ciel derrière eux. Fou et juste ? Je ne sais pas. Si, je sais. Il était maigre... maigre et sale et couvert de plaies. J'étais à l'entrepôt quand il est passé. Première fois que je le voyais... Chevelure comme une auréole sale autour de la tête. C'était bien votre étranger. Quelqu'un a dit qu'il était venu à pied. D'où ça j'veux pas... Encore un peu d'eau, s'il vous plaît.

— Merci.

— Je ne sais pas... où il allait ?... Il ne l'a pas dit. Il a parlé. Ça, il a parlé, c'est sûr. Je ne me souviens pas de ce qu'il a raconté – exactement. Mais c'était étrange. C'est votre étranger, pour sûr. Il a pas dit comment il s'appelait... Pas le genre de gars à qui on pense à demander son nom. Il est monté sur une caisse et il a commencé à parler. C'est drôle... Personne n'a essayé de l'en empêcher, de lui dire de s'en aller... Il...

— Me rappelle plus ce qu'il a dit. Fou et juste... Mais on l'a écouté. Il se passe pas grand-chose par ici, et il était – différent. Un sermon, en quelque sorte – mais pas tout à fait. Des imprécations, peut-être. Je ne sais pas... De toute façon.

— Attendez, encore un peu d'eau... Merci. C'est drôle... Ce fou qui parlait, parlait... De la vie et de la mort... C'est ça ! C'est ça !... Il disait que tout allait mourir. On pouvait pas s'empêcher de l'écouter. J'sais pas pourquoi. On savait qu'il était fou. Tout le monde le disait, après, quand il est parti. Mais personne n'a ouvert la bouche pendant qu'il faisait son sermon, remarquez bien. C'était comme... À la façon dont il le disait, ça paraissait vrai. Et c'était – vrai. Regardez-moi ! Il avait raison. Hein ? Il avait raison. Fou et juste...

— Non, je ne sais pas dans quelle direction il est reparti. Mais si vous voulez l'écouter, Sam – le patron – a enregistré une partie de son discours. On se l'est repassé, après. C'était plus

pareil, avec rien que la voix. On a bien rigolé en l'écoutant. Fou, quoi, c'est tout. Vous pouvez demander à Sam, s'il ne l'a pas effacé. Vous l'entendrez de ses propres oreilles... C'est à ce moment-là que j'ai commencé à ne plus me sentir dans mon assiette.

— Bon Dieu ! Il avait raison ! Je crois... On dirait, en tout cas...

Ils rapportèrent ces propos à leur chef de section, et une fois le malade évacué, ils reprirent leur lente progression, passant la campagne au crible, s'arrêtant pour porter assistance aux malades et enregistrer leur déposition, pour enterrer les morts, évacuer les mourants et les survivants, maintenant le contact radio avec les autres groupes, marchant à travers champs, fouillant les habitations, escaladant les collines, les chercheurs.

Venant du fin fond de l'horizon, des nuages commencèrent à s'accumuler et ils maudirent l'orage qui menaçait et qui rendrait inutilisables à la fois leurs bottes et leur système de détection de chaleur corporelle. L'un d'entre eux, qui connaissait son histoire, maudit même Francis Sandow, qui avait conçu et fabriqué la planète.

Les nuages, se déroulant comme des tapis se déployant, traînant derrière eux des mèches et des lambeaux, fonçaient vers un point situé quelque part vers le milieu du firmament, délavant le ciel qui passa du bleu à un gris perle qui perdait peu à peu sa translucidité au fur et à mesure que de nouvelles couches de nuages venaient s'ajouter aux autres, s'amoncelaient, montaient plus haut, poussaient vers le bas, obscurcissaient, tamisaient, estompaient les contours des arbres et des rochers, transformant les silhouettes plus petites des hommes et des animaux en choses mouvantes de plus en plus sombres ; et tandis que le ciel, toujours, retenait son eau, les brumes déferlaient, s'enroulaient, la rosée perlait sur l'herbe, les vitres s'embuaient, la vapeur d'eau s'accumulait, gouttait des feuilles, les sons parvenaient déformés aux oreilles, comme si le monde tout entier avait été enveloppé dans du coton, les oiseaux filaient au ras du sol en direction des collines, le vent se mit à décroître, puis mourut tout à fait, de petits animaux

s'arrêtaient, levaient leur museau, le tournaient lentement se secouaient, inclinaient la tête, puis repartaient comme à la recherche de quelque Arche cachée, au-delà des contreforts des collines, au-dessus de la zone fouillée par les chercheurs, et le tonnerre retenait son souffle, la foudre retenait ses coups, la pluie restait en suspension, la température baissait régulièrement, les nuages s'amoncelaient, le monde se vidait de ses couleurs comme si le spectre s'était décoloré, laissant la grisaille d'une bande d'actualités ou l'impression d'une grotte où des ombres auraient glissé le long des parois lointaines, changeantes, irrégulières, humides.

Le Dr Pels écouta une nouvelle fois l'enregistrement de la voix éraillée, les pouces sous le menton, les doigts repliés pressés contre ses pommettes :

« Je... Qui a dit qu'il avait le droit de vivre ? Je... Ce droit n'est garanti par aucune loi cosmique. Loin de là ! La seule promesse que l'univers fait et tient, c'est la mort... Je – Qui a dit que la vie devait triompher ? Tout prouve le contraire ! Tout ce qui est sorti de la fange originelle a été attaqué et détruit ! Chaque chaînon de la grande chaîne de la vie attire la force antinomique qui le détruit ! La vie se nourrit d'elle-même, est écrasée par l'inanimé ! Pourquoi ? Pourquoi pas ? Je...

« ... C'est vous qui en portez la responsabilité. Parce que vous existez. Regardez en vous-mêmes et vous verrez la vérité... Regardez les rochers du désert ! Ils ne se reproduisent pas, ils ne sont pas agités par des pensées, par des désirs. Aucun être vivant ne peut se comparer au cristal dans son immobile perfection. Je...

« ... Qu'on ne me parle pas du caractère sacré de la vie, ni de sa faculté d'adaptation. Chaque nouvelle adaptation trouve une nouvelle réponse, une réponse terrible, et l'écho se montre plus fort que la voix. Seule l'immobilité est sacrée. L'absence d'auditeurs suscite le son mystique. Je...

« Les dieux ont eu tort de se débarrasser de leurs restes. Mais vous en portez la responsabilité. Parce que vous existez. Ce coin de l'univers est pollué ! Cette infection qu'est la vie est née des ordures divines... Le voilà, le caractère sacré de la vie !

Coincé entre l'obscurité et l'obscurité, avec l'unique possibilité d'aller jusqu'à son terme. Et tout ce qui vit est une maladie pour quelque chose d'autre ! Nous nous repaissons de nous-mêmes, nous sommes finis ! Bientôt... bientôt... Je...

« Je – Frères ! Enviez la pierre ! Elle ne souffre pas ! Admirez l'eau, l'air, la pierre sans tache ! Enviez le cristal. Bientôt nous serons comme eux, parfaits, immobiles.

« N'implorez pas le pardon, mais plutôt la lenteur dans la mise en ordre à venir – pour que vous puissiez savourer le retour à l'ineffable paix ! Je... Je... Je...

« Priez, pleurez, brûlez... C'est tout. Je – Je m'en vais ! »

Il appuya sur la touche commandant la relecture de l'enregistrement et reprit sa position initiale. C'était une émotion troublante que celle qu'il ressentait – voisine à maints égards de celle que provoquait la symphonie de Wagner qu'il avait mise en sourdine. Encore une seule fois, une seule...

« En quoi cela nous aide-t-il ?... » commença-t-il, puis il sourit. Cela ne l'aidait guère, en vérité. Mais ça lui remontait le moral.

Il y eut un moment de répit.

Heidel von Hymack avançait le long du chemin tortueux qui montait et contournait une éminence rocheuse. Il s'arrêta près du sommet et se retourna pour contempler les kilomètres de campagne embrumée qu'il venait de traverser. Il cligna des yeux et se frotta la barbe. Son vague sentiment de malaise s'était renforcé. Quelque chose ne tournait pas rond. Il s'adossa au rocher lisse comme du verre, et croisa les mains sur son bâton. Oui, c'était difficile à identifier, mais quelque chose avait changé dans le monde qui l'entourait. Ce n'était pas seulement qu'il y avait de l'orage dans l'air. Il avait comme l'impression d'être recherché par quelqu'un qu'il n'était pas encore prêt à rencontrer.

« Peut-être essaie-t-elle de me dire quelque chose ? pensa-t-il. Peut-être devrais-je trouver un coin tranquille et entrer en catharsis, pour en avoir le cœur net. Mais cela prendrait du temps, et j'éprouve ce curieux besoin de continuer à avancer. Je

devrais déguerpir avant que l'orage éclate. Pourquoi cette manie de me retourner sans arrêt ? Je... »

Il se passa la main dans les cheveux et se mordit la lèvre inférieure. Un rayon de soleil filtra à travers une échancrure dans les nuages, illuminant la brume et faisant danser autour de lui des petits prismes éphémères de lumière. Les yeux aux aguets, les sourcils froncés, il les regarda pendant une dizaine de secondes, puis se détourna.

— Allez au diable ! dit-il. Qui que vous soyez...

Il donna un grand coup de bâton dans un rocher, franchit la crête, chercha un chemin qui descendait vers la vallée.

Il s'assit sur une pierre et se mit en chasse. Au bout d'un moment, il se leva et reprit sa lente progression à travers les collines et les plaines rocaillieuses qu'aucun chemin ne traversait, en plein pays des brumes. Tandis qu'il cheminait, des oiseaux virevoltaient et plongeaient, apparaissant et disparaissant aussi vite qu'ils étaient venus, happés par le rideau mouvant du brouillard.

Sans cesser de prospecter, il escalada une colline rocheuse assez escarpée environ jusqu'à mi-pente, s'assit sur une étroite corniche, sortit un cigare, en sectionna l'extrémité d'un coup de dents, l'alluma. Tandis qu'il contemplait la plaine en contrebas, un coup de vent la balaya et elle s'étala, nue et désolée, sous ses yeux. Un lézard vertébré dont la peau reproduisait le même déploiement de couleurs chatoyantes que la surface d'une bulle de savon descendit d'une pierre et vint partager la corniche avec lui, dardant comme une flamme sa langue fourchue couleur de sang et l'examinant de son regard jaune et fixe. Le lézard vint se frotter contre sa main et il le caressa.

— Qu'en penses-tu ? dit-il au bout de quelques minutes. Je ne décèle pas la présence d'un seul animal à sang chaud dans un rayon de plusieurs kilomètres.

Il continua à fumer, et les brumes reprurent lentement possession de la plaine. Finalement il poussa un soupir, frappa le rocher du talon de ses bottes et se leva. Il se retourna alors et attaqua la descente. Le lézard s'approcha du bord de la corniche et le regarda s'éloigner.

Un kilomètre plus loin, deux animaux prédateurs ressemblant à des belettes vinrent lui tenir compagnie et s'ébattirent autour de ses pieds, langue pendante, en laissant échapper de temps à autre des sifflements et de petits jappements comme s'ils trouvaient extrêmement divertissante la progression rythmée de ses bottes. Ils ne prêtèrent aucune attention aux oiseaux qui virevoltaient ni au wadleau à grosse gorge qui sortit de son bourbier pour les suivre jusqu'à ce que sa démarche lente et maladroite l'eut laissé loin derrière. Se voyant distancé, il poussa deux grognements plaintifs et regagna sa tanière.

Lorsqu'il s'arrêta près d'un gros rocher strié de rouille pour chasser avec son esprit, les animaux s'immobilisèrent. Un ruisseau glacial coulait tout près de là, bordé de plantes à feuilles rhomboïdales qui poussaient en touffes et oscillaient au gré du courant, des écharpes de brume folâtrant à la surface de l'eau. Il fixa le ruisseau sans le voir et continua à mâchonner son cigare, l'esprit à l'affût.

« Non », finit-il par dire, puis : « Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous ? » à l'adresse des animaux.

Ils se reculèrent et le regardèrent, et quand il partit ils ne firent pas mine de le suivre.

Il traversa le ruisseau et poursuivit son chemin sans carte ni boussole, en obliquant vers l'ouest après avoir détecté un groupe de chercheurs bredouilles dans la direction qu'il avait eu l'intention de prendre, vers l'est.

Il vitupérait tout en marchant. Entre deux jurons, il jeta son cigare. Se tournant alors vers l'est, il fixa le ciel pendant une bonne demi-minute.

Un roulement de tonnerre résonna dans le lointain. Quelques instants plus tard il fut suivi d'un autre, puis d'un autre, jusqu'à ce qu'ils se fondent en un seul roulement continu qui faisait vibrer le sol autant que l'air. Un vent se leva à l'ouest et fila examiner l'orage.

Il poursuivit son chemin se dirigea davantage vers le sud, avança parallèlement à l'orage pendant quelque temps, puis le laissa derrière lui. Un demi-après-midi plus tard, il y eut une

vague lueur de quelque chose qui l'entraîna davantage vers l'ouest.

« Qui cela peut-il bien être ? demanda-t-il à l'ombre qui courait le long du sol à ses pieds. Ça a un air vaguement familier mais c'est encore trop loin... Il vaut mieux y aller très prudemment. »

Sondant l'espace devant lui avec circonspection il poursuivit sa marche en avant, et les brumes se précipitaient pour le dissimuler et pour étouffer les bruits que provoquait son passage.

Serrant sa pèlerine autour de lui, Morwin pataugeait dans la gadoue, sa visibilité réduite à un cercle de quinze mètres de rayon. Il avait beau être protégé de l'humidité extérieure, son corps était baigné de sueur et il sentait sa main moite chaque fois qu'il touchait la crosse de son pistolet. Il pensa à Malacar et à Jackara qui avaient suivi un itinéraire plus sec à partir de la grotte où ils avaient caché le *Persée*. Il pensa au glissement de terrain qu'ils avaient provoqué pour boucher l'entrée de la grotte et tâcha de ne pas songer aux difficultés qu'ils pourraient rencontrer pour se frayer un chemin jusqu'à l'air libre au moment du retour.

— *Toujours rien, Shind* ? demanda-t-il.

— *Si je repère quelqu'un, vous serez le premier à en être informé.*

— *Et Malacar et Jackara, que deviennent-ils* ?

— *Ils viennent de sortir de la zone orageuse et leur visibilité s'est améliorée. Ils continuent à intercepter les liaisons radio entre les groupes de chercheurs autochtones ainsi que leurs communications avec le Dr Pels. Il semble que ces chercheurs n'aient rencontré que du mauvais temps jusqu'à présent. C'est pire qu'ici, en fait. En tout cas, ils ne cessent de s'en plaindre.*

— *Les chercheurs sont assez près pour que vous puissiez les déchiffrer* ?

— *Non. Je ne tiens ces informations que de l'esprit de Malacar. Les groupes de recherches paraissent se trouver à six kilomètres environ au nord de notre position et un peu plus à l'est.*

— Ce Pels dont vous venez de parler — c'est le même, le Dr Pels ?

— On dirait. J'ai cru comprendre qu'il était en orbite juste au-dessus de nous en ce moment même.

— Quelles fins ?

— Il semblerait qu'il dirige les opérations.

— J'en conclus que lui aussi veut mettre la main sur H.

— C'est fort probable.

— Tout ça ne me dit rien qui vaille, Shind — le fait qu'ils sachent qu'un unique individu est à l'origine de leurs malheurs et qu'ils aient organisé une chasse à l'homme, au même moment que nous, et au même endroit. Et que Pels soit dans le coup. Si je décide de mettre votre projet à exécution, nous allons peut-être rencontrer plus de difficultés que prévu.

— J'y ai pensé aussi. Je me disais qu'il serait peut-être plus sûr de trouver un moyen de le faire tomber entre les mains des chercheurs de Pels. S'ils l'arrêtent, notre problème est résolu.

— Comment pensez-vous vous y prendre ?

— Il faudrait le maîtriser et le ligoter, puis le signaler à leur attention. Si cela ne marche pas, il ne vous reste plus qu'à le tuer et à invoquer la légitime défense. Ils semblent le prendre pour un déséquilibré ; cela paraîtrait donc plausible.

— Et si Malacar le trouve le premier ?

— Il faudra trouver autre chose. Un accident, par exemple.

— Ça ne me dit rien qui vaille.

— Je sais. Avez-vous une meilleure solution à proposer ?

— Non.

Ils continuèrent à chercher pendant presque une heure et finirent par sortir de l'orage et déboucher sur une hauteur plus chaude, plus dégagée, au relief moins accidenté, bien qu'encore parsemée de crevasses et de gros rochers. Des formes sombres passaient de temps à autre au-dessus d'eux en poussant des trilles stridulés. Le vent continuait à souffler régulièrement, venant de l'ouest.

Morwin enleva sa pèlerine, la plia, la roula et l'accrocha à sa ceinture. Il sortit un mouchoir et commença à s'essuyer le visage.

— Il y a quelqu'un devant nous, lui dit Shind.

— *Notre homme ?*

— *C'est tout à fait possible.*

Il s'assura que son pistolet coulissait librement dans son étui.

— *Comment ça, « c'est possible » ? C'est vous la télépathie. Déchiffrez ses pensées.*

— *Ce n'est pas si simple. Les gens ne se promènent pas à longueur de journée en se concentrant sur leur identité.*

— *Et je n'ai jamais rencontré cet homme que nous cherchons.*

— *Je croyais que vous pouviez faire plus que simplement lire les pensées superficielles des gens.*

— *Vous savez bien que je le peux. Vous n'ignorez pas non plus que de nombreux facteurs entrent en jeu. Il est encore assez loin, et son esprit est troublé.*

— *Par quoi ?*

— *Il a l'impression d'être poursuivi.*

— *Si c'est von Hymack, il a raison. Mais je me demande comment il peut bien le savoir.*

— *Ce n'est pas clair du tout. Son esprit est dans un état second. En proie à une paranoïa aiguë, je dirais – et à une obsession tournant autour de la mort, de la maladie.*

— *Compréhensible, évidemment.*

— *Pas en ce qui me concerne, pas complètement. Il semble conscient de ce qu'il est en train de faire, et pourtant il semble y prendre un plaisir extrême. Il se sent apparemment guidé par un sens de mission divine. En fin de compte, il semble plutôt hébété. Oui, c'est bien notre homme.*

— *Avec toute une série de mécanismes de défense.*

— *C'est possible, c'est possible...*

— *À quelle distance se trouve-t-il ?*

— *Environ huit cents mètres.*

Morwin pressa le pas, scrutant la grisaille devant lui.

— *Je viens de communiquer avec le Commandant. Il a cru que ses appareils avaient repéré quelqu'un, mais ce n'était apparemment qu'un animal. Je lui ai menti au sujet de notre propre situation.*

— *Parfait. Où en est H ?*

— *Il chante. Un chant péien. Son esprit en est rempli.*

— *Étrange.*

— *Il est très étrange. J'aurais juré que l'espace d'un instant, il a senti ma présence dans son esprit. Et puis ce sentiment a disparu.*

Morwin accéléra l'allure.

— *Je veux en finir au plus vite, dit-il.*

— *Oui.*

Ils couraient presque, maintenant. Francis Sandow poussa un soupir. Le *Martlind* — hors de vue bien qu'encore à la portée de son esprit — poursuivit son bonhomme de chemin après être passé sous le nez de Malacar et de Jackara. Au même moment il avait reculé pour se mettre hors de portée de leur système de détection. Un rapide coup de sonde mental lui montra que Malacar avait soupiré lui aussi, acceptant la présence de l'animal à la place de la sienne.

« J'aurais dû être plus prudent se dit-il. Une bêtise de ce calibre est vraiment inexcusable. Je fais preuve de trop de nonchalance sur mes propres mondes. Tout cela exige un tout petit peu de subtilité, pas seulement de la force. Il faut que je neutralise son appareil... Voilà ! »

Il se remit à avancer tout en étudiant de nouveau les pensées de Malacar et de Jackara...

« C'est vraiment devenu un homme aigri, se dit-il. La fille hait aussi, mais chez elle c'est quelque chose de tellement enfantin. Je me demande si l'un comme l'autre iraient jusqu'au bout de leur entreprise s'ils en percevaient vraiment la portée. Il ne peut avoir perdu son sens de l'évolution au point de ne voir que les morts et non pas l'agonie. S'il avait fait plus de chemin à pied, s'il avait vu ce que von Hymack laisse dans son sillage, je me demande s'il ferait preuve de la même détermination. Mais il a changé, même depuis notre rencontre sur Deiba — et ce n'était pas à proprement parler un homme doux et raisonnable ce jour-là. »

C'est à ce moment qu'une curieuse sensation de picotement naquit dans l'esprit de Malacar, et Sandow fit le vide dans son propre esprit en s'apercevant qu'il ne pouvait se retirer sans révéler sa présence. Il ne laissa pas même échapper un juron,

car la moindre émotion, la moindre lueur de sentiment l'aurait trahi. Il devait faire disparaître jusqu'à la moindre trace de son existence. Aucune réaction ne transpira. Et même dans ces conditions...

Drôle de sensation. Deux télépathes observant le même sujet au même moment. L'un d'entre eux à l'insu de l'autre...

Sandow nota passivement une conversation entre Shind et Malacar, apprenant en un clin d'œil ce qu'ils poursuivaient comme but, où ils en étaient de leurs recherches – sans laisser filtrer la moindre réaction. Lorsque la conversation prit fin, son esprit se remit à fonctionner se retira, évalua la situation. Il effleura l'esprit de Jackara, mais ce fut pour s'en écarter aussitôt, presque piqué par la présence de Shind qui communiquait avec elle.

Il sortit un autre cigare, l'alluma.

« Compliqué, bon sang ! se dit-il. Des chercheurs sur la gauche, encore loin mais avançant dans cette direction. Malacar sur la droite. Shind qui est susceptible de me repérer au premier faux pas. Et quelque part devant, probablement, l'homme que je cherche... »

Il se remit alors à marcher, lentement, parallèlement à Malacar et Jackara, hors de portée de leur flaireur électronique, en effleurant précautionneusement la lisière de leur esprit à l'un et à l'autre toutes les trente secondes, en commençant par Malacar.

« Attendre qu'ils mettent la main dessus et ensuite le leur prendre ? se demanda-t-il. Mais il se peut qu'ils ne... Alors... Non... »

Et à ce moment toutes ses questions devinrent inutiles.

Emporté par son élan, Morwin trébucha lorsqu'il essaya de s'arrêter net. Légèrement en avance sur Shind, il avait pris pied sur une crête rocheuse, et dans le demi-jour de la brume mouvante, il avait aperçu la silhouette mince et sombre de l'homme qui s'était retourné et se tenait immobile, un bâton à la main. Morwin eut instantanément la certitude que c'était l'homme qu'ils cherchaient, et sa soudaine présence devant lui

l'emplit de désarroi, l'espace d'un instant. Il se ressaisit, et découvrit que Shind était de nouveau dans son esprit.

— *C'est notre homme ! J'en suis certaine ! Mais il y a quelque chose qui ne va pas. Il sait ! Il...*

Morwin se prit alors la tête à deux mains et tomba à genoux. C'était la première fois qu'il entendait un cri mental.

— *Shind ! Shind ! Que se passe-t-il ?*

— *Je... Je... Elle me tient ! Là...*

Son esprit tourbillonnant comme les brumes, il fut submergé tout à coup par une superposition d'images et de couleurs qui apparaissaient et se fondaient l'une dans l'autre avec une netteté et un éclat qui anéantirent son aptitude à opérer la distinction entre l'objectif et le subjectif. Une vague bleue et changeante vint se superposer au tout, et en son sein une myriade de femmes bleues dansaient follement, comme dans un kaléidoscope, et tandis qu'il comprenait — sans aucune démarche rationnelle — que leur pluralité n'était qu'une illusion symbolique, elles commencèrent à se juxtaposer, à se superposer, à se fondre l'une dans l'autre et à devenir de plus en plus hautaines de plus en plus impérieuses, de plus en plus fortes. C'est alors qu'il se sentit examiné par les femmes tourbillonnantes. Et elles finirent par ne plus former que deux femmes : l'une grande, douce et belle, une sorte de madone pleine de compassion ; l'autre, bien que fort semblable à la première quant à l'apparence, possédant un aspect qui ne pouvait être considéré que comme menaçant. Puis ces deux femmes se fondirent en une seule, l'attitude et la contenance de la seconde prenant le pas sur celles de la première. Au milieu d'éclairs bleutés, elle posa sur lui un regard d'une fixité tellement extraordinaire que ses yeux semblaient dépourvus de paupières, un regard qui en une fraction de seconde lui mit le corps et l'esprit à nu, un regard qui par son intensité primitive, irrationnelle, le glaça de terreur.

— *Shind !* cria-t-il, et il avait le pistolet à la main et il tirait.

Une vague de quelque chose ressemblant à un rire déferla sur lui.

Puis : « *Elle se sert de moi !* » semblait dire Shind. « *Je... Aidez-moi.* »

L'arme vide lui glissa des doigts. Il se sentait comme emporté par un rêve, un cauchemar cosmique. Bougeant sans bouger, pensant sans penser, son esprit eut alors un sursaut d'autodéfense, et comme chaque fois qu'il travaillait avec la matière des rêves, il saisit l'apparition et lui imposa sa volonté. Poussé cette fois par une terreur qui traversa comme une flamme les chambres de son existence, il trouva en lui-même une force dont il n'avait jamais auparavant soupçonné l'existence et la lança contre la femme-objet qui le narguait.

Elle changea d'expression, et son air vaguement amusé disparut comme par enchantement. Son image s'étiola, se déforma, se dissipa puis réapparut, se dissipa puis réapparut. À chaque disparition, il entrevoyait l'homme, maintenant étendu de tout son long sur le sol.

Un gémissement insupportable remplit sa tête. Puis la plainte s'évanouit, la femme s'évanouit, et lui aussi enfin.

— Arrêtez !

Malacar se retourna.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Rien, pour l'instant, dit-elle. Mais nous en avons terminé ici. Il est temps de regagner le vaisseau. Nous partons.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Jackara sourit.

— Rien, répéta-t-elle. Rien pour l'instant.

Mais en la regardant, il comprit que quelque chose *avait* changé. Il lui fallut un certain moment pour trier ses impressions. La première chose qui le frappa fut son apparence décontractée. Il lui vint à l'esprit qu'il n'avait jamais vu une expression vivante et animée sur le visage de Jackara, et que son attitude, sa contenance tout entière avaient été empreintes jusque-là d'une raideur, d'une rigidité quasi militaires. Sa voix avait changé, elle aussi. Outre qu'elle était devenue plus douce, plus grave, elle avait acquis un ton marqué de commandement qui la rendait soyeuse, lisse, élastique.

Cherchant toujours la question adéquate, il dit simplement :

— Je ne comprends pas.

— Bien sûr que tu ne comprends pas, dit-elle. Mais vois-tu, il n'y a aucune raison de chercher plus loin. Ce que tu cherches est là, devant toi. Von Hymack ne peut t'être d'aucune utilité à présent, car je me suis trouvé un meilleur domicile. J'aime Jackara – son corps, sa passion simple – et j'ai décidé de rester avec elle. Ensemble, maintenant, nous allons accomplir tout ce que tu désires. Et plus. Tellement plus. Tu auras tes pestes, tu auras tes épidémies. Tu verras cette ultime maladie qu'est la vie guérie par ce qui va se produire. Retournons au vaisseau maintenant et rendons-nous dans quelque endroit peuplé. Je serai prête lorsque nous arriverons. Tu assisteras à un spectacle qui satisfera même une passion comme la tienne. Et ce ne sera qu'un début...

— Jackara ! Ce n'est pas le moment de plaisanter ! Je dois...

— Je ne plaisante pas, dit-elle doucement en s'approchant de lui et en portant la main à son visage.

Elle effleura sa joue du bout des doigts, puis les posa sur sa tempe. C'est alors qu'il fut paralysé par la vision de carnage qui déferla sur son esprit. Les morts, les mourants étaient partout. Les symptômes d'une maladie après l'autre rongeant des cadavres sans nombre passèrent à une cadence folle dans son imagination. Il vit des planètes entières ravagées par les épidémies, vit des mondes arides et désolés, vidés de leur vie ; leurs rues, leurs foyers, leurs immeubles, leurs champs à l'abandon jonchés de cadavres, des corps flottant à la surface de leurs ports, bouchant les caniveaux et les ruisseaux, bouffis, putréfiés. Tous les âges et tous les sexes étaient mêlés dans la mort comme après le passage d'un cyclone meurtrier.

Il eut la nausée.

— Mon Dieu ! finit-il par hoqueter. Mais qu'êtes-vous donc ?

— Tu as vu ce que tu as vu, et tu me poses encore la question ?

Il recula d'un pas.

— Il y a quelque chose de surnaturel là-dedans, finit-il par dire. La déesse bleue que Sandow a...

— Tu as de la chance, lui dit-elle. Et moi aussi. Tes moyens sont incomparablement supérieurs à ceux de mon acolyte précédent, et nous avons des buts communs...

— Comment avez-vous pris possession de la personne de Jackara ?

— Votre domestique, Shind, était en communication avec son esprit quand je l'ai rencontrée. Jackara présentait de nombreux avantages par rapport à l'homme que j'habitais. Je suis passée de l'un à l'autre. C'est bon d'être de nouveau dans la peau d'une femme.

— *Shind ! Shind !* appela-t-il. *Où es-tu ? Qu'est-il arrivé ?*

— Tes serviteurs sont indisposés, dit-elle. Mais tu n'as plus besoin d'eux. En fait il nous faut les abandonner à leur sort. Surtout le dénommé Morwin. Viens ! Retournons au vaisseau.

Mais faiblement, imperceptiblement, comme un chien grattant à une porte, Shind toucha son esprit.

— ... *Raison... Sandow – avait raison... J'ai vu un esprit qui échappe... à la compréhension... Détruisez-la...*

Encore sous l'effet du choc. Malacar essaya maladroitement de dégainer son arme...

— Dommage, dit-elle. C'aurait pu être agréable. Mais je peux fort bien me passer de toi. C'est regrettable, mais tant pis.

... Et il sut qu'il n'avait pas été assez rapide, car le pistolet de Jackara était déjà dans la main de l'étrangère.

Bribes de lucidité apportées sur la grève de sa conscience par une sombre marée, reprises, de nouveau apportées. Des serpentins à présent, plus haut. Qui descendant. Qui remontent...

Le regard de Morwin tomba sur son pistolet.

Avant même d'avoir élucidé sa propre identité, il tendit la main vers son arme, la saisit. Le contact froid de la crosse en métal arrondi contre la paume de sa main était synonyme de sécurité, de confort.

Clignant des yeux, c'est par le regard qu'il fit sa rentrée dans l'existence ; il leva la tête.

— *Shind ? Où êtes-vous ?*

Mais Shind ne répondit pas ni ne se montra.

Il se tourna et aperçut la forme allongée d'un homme à quelque vingt pas de distance. Ses vêtements étaient ensanglantés.

Il se releva et marcha dans sa direction.

L'homme respirait. Il présentait son dos et l'arrière de sa tête à Morwin ; son bras droit formait un angle bizarre avec son corps, et la main qui prolongeait ce bras était secouée de tremblements convulsifs.

Morwin resta un moment debout, penché sur lui, puis fit le tour de l'homme étendu, s'agenouilla et le dévisagea. Ses yeux ouverts semblaient ne pas voir.

— Vous m'entendez ? demanda Morwin.

L'homme exhala un bref soupir, grimaça. Une lueur apparut dans ses yeux et ils bougèrent, rencontrèrent ceux de Morwin. Son visage était marqué, ridé, livide, couvert de boutons et de plaies purulentes.

— Je vous entends, dit-il doucement.

Morwin resserra son étreinte autour de la crosse de son pistolet.

— Êtes-vous Heidel von Hymack ? lui demanda-t-il. Êtes-vous l'homme qu'on appelle H ?

— Je suis bien Heidel von Hymack.

— Mais êtes-vous H ?

L'homme ne répondit pas immédiatement. Il poussa un soupir, puis toussa. Morwin jeta un coup d'œil à sa blessure. Il semblait avoir été touché à l'épaule et au bras droit.

— J'ai... J'ai été malade, dit-il finalement. (Puis il émit un petit rire qui ressemblait à un râle convulsif)... Maintenant je suis en pleine forme.

— Vous voulez boire ?

— Oui !

Morwin rencontra son arme, déboucha sa gourde, leva prudemment la tête de l'autre et fit couler un mince filet d'eau dans sa bouche. L'homme but la moitié de la gourde avant de tousser et de détourner la tête.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous aviez soif ?

L'autre jeta un coup d'œil au pistolet, eut un pâle sourire, haussa sa bonne épaule.

— J'avais dans l'idée que vous préféreriez peut-être ne pas la gaspiller.

Morwin rangea la gourde.

— Eh bien ? Êtes-vous H, oui ou non ? dit-il.

— En quoi une simple initiale peut-elle changer quoi que ce soit ? J'étais le propagateur d'épidémies.

— Et vous le saviez depuis le début ?

— Oui.

— Vous haïssez vraiment les gens à ce point ? Ou est-ce simplement que vous vous fichez de ce qui peut arriver aux autres ?

— Ni l'un ni l'autre, dit-il. Allez-y tuez-moi si vous voulez.

— Pourquoi avez-vous laissé arriver une chose pareille ?

— Ça n'a plus aucune importance. Elle est partie. C'est fini. Allez-y.

Il se redressa sur son séant, sans cesser de sourire.

— On dirait que vous avez envie que je vous tue.

— Qu'attendez-vous ?

Morwin se mordit la lèvre.

— Vous savez que c'est moi qui vous ai tiré dessus... commença-t-il.

Heidel von Hymack fronça les sourcils et tourna lentement la tête pour examiner son corps.

— Je... Je ne m'étais pas aperçu que j'étais blessé, dit-il. Oui... Oui, je le vois maintenant. Et je le sens...

— Que pensiez-vous qu'il vous était arrivé ?

— J'ai perdu... quelque chose. Quelque chose dans mon esprit. Cette chose est partie maintenant, et je me sens comme je ne me suis pas senti depuis des années. Le choc de la séparation, le sentiment de soulagement... J'étais... distract.

— Comment ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas exactement. Cette chose était en moi, et puis tout à coup j'ai senti la présence d'une autre en plus de la première... Et ensuite, tout est parti... Quand je suis revenu à moi, vous étiez là.

— Quelle chose ?

— Vous ne comprendriez pas. Moi-même, à vrai dire, je ne comprends pas très bien.

— Ça a un rapport avec une femme bleue – comme une déesse ?

Heidel von Hymack détourna les yeux.

— Oui, dit-il.

Puis il porta la main à son épaule.

— Je ferais bien de m'occuper de vos blessures.

Heidel le laissa panser sommairement son bras et son épaule.

Il accepta de boire encore un peu d'eau.

— Pourquoi m'avez-vous tiré dessus ? demanda-t-il enfin.

— C'était plus un réflexe qu'autre chose. Ce – cette chose que vous avez perdue – m'a fichu une peur bleue.

— Vous l'avez vue – de vos yeux vue ?

— Oui. Avec l'aide d'une amie télépathie.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

— Vous devriez peut-être aller voir. Vous pouvez me laisser seul. Je n'irais pas bien loin dans cet état. Non que cela ait la moindre importance maintenant...

— Vous avez sans doute raison, dit Morwin. *Shind ! Bon sang ! Où êtes-vous ? Avez-vous besoin d'aide ?*

— Restez, répondit faiblement Shind. *Restez où vous êtes Ne vous en faites pas pour moi... Ça ira... J'ai seulement besoin de me reposer... un moment...*

— *Shind ! Que s'est-il passé ?*

Silence.

— *Shind ! Bon sang ! Répondez-moi !*

— *Malacar, lui fut-il répondu, est mort. Attendez... Attendez...*

Morwin regarda fixement ses mains.

— Vous n'y allez pas ? lui demanda Heidel.

Il ne répondit pas.

— *Jackara ! Shind ! Comment va Jackara ?*

Rien.

— *Shind ! Comment va Jackara ?*

— *Elle vit. Attendez...*

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Heidel.

— Je ne sais pas.

— Votre amie ?...

— ... est en vie. Nous venons de communiquer. Ce n'est pas le problème pour le moment.

— Quel est-il, alors ?

— Je ne sais pas. Pas encore. J'attends.

— *J'essaie de savoir ce qui s'est passé, John. Je dois être très prudente. Cette chose, cette déesse est là.*

— *Où ça, là ?*

— *En Jackara.*

— *Comment ? Comment est-ce que ça s'est passé ?*

— *Je crois que j'en porte la responsabilité, qu'elle a voyagé par l'entremise de mon lien mental avec Jackara. Je ne sais pas exactement comment.*

— *Comment le Commandant est-il mort ?*

— *Elle l'a abattu.*

— *Et Jackara ?*

— *J'essaie de savoir ce qui lui est arrivé. Laissez-moi, et je me mettrai en communication avec vous dès que je saurai quelque chose.*

— *Que puis-je faire ?*

— *Rien. Attendez.*

Silence.

Au bout d'un moment :

— Vous savez maintenant ? demanda Heidel.

— Je ne sais rien. Excepté que moi aussi, j'ai perdu quelque chose.

— Que se passe-t-il ?

— Mon amie essaie de le découvrir. En tout cas, on sait où votre déesse est allée. Comment vous sentez-vous ?

— Je ne comprends pas mes sentiments. Elle est restée avec moi pendant longtemps. Des années. À une certaine époque, elle guérissait par mon intermédiaire ceux qui souffraient de certaines maladies hors du commun. Comme si nous portions en nous à la fois ces maladies et leurs remèdes. Car j'ai personnellement toujours été protégé. Et puis un jour, à Italbar, j'ai été attaqué et lapidé par la foule pour un revers de fortune. On eût dit que j'étais allé à Italbar pour y mourir. Tout changea. C'est à ce moment-là que j'ai appris que sa nature était à double face. Dans les deux cas elle détruit la maladie. Lorsque je l'ai

connue, elle cherchait à purifier la vie de cette façon. Mais sous son autre aspect, c'est la vie elle-même qu'elle baptise maladie, et elle cherche à purifier la matière en la guérissant de ce mal. Ironiquement – ou peut-être moins ironiquement qu'on ne serait tenté de le penser – c'est par l'intermédiaire de ce qu'elle nommait auparavant maladie qu'elle s'efforçait d'arriver à cette fin. Elle est à la fois remède et maladie. Je lui ai servi d'apôtre dans les deux extrêmes... De quoi avait-elle l'air quand vous l'avez vue ?

— Elle était bleue, et diabolique, et puissante. Belle, aussi. Elle semblait me narguer, me menacer...

— Où est-elle maintenant ?

— Elle a pris possession d'une jeune femme – non loin d'ici. Elle vient de tuer un homme.

— Ah !

— Vous avez été l'objet d'une impressionnante chasse à l'homme.

— Oui. Je le savais, sans doute, d'une certaine façon.

Un roulement de tonnerre résonna, tout proche. Lorsque l'écho se fut tu, Morwin dit :

— Elle a peut-être raison.

— Comment cela ?

— De dire que la vie est une maladie.

— Je ne sais pas. Ça n'a pas d'importance. N'est-ce pas ? Je veux dire, ce n'est qu'une façon de voir les choses, quel que soit son pouvoir.

— Et vous ? Vous voyez les choses comme ça ?

— Sans doute. Je l'ai... Je l'ai adorée. Je l'ai crue. Je n'ai probablement pas cessé de la croire.

— Comment va votre épaule ?

— Mal.

— Elle a dû également faire beaucoup de bien.

— Sans doute.

Des éclairs illuminèrent le ciel vers le sud, suivis de nouveaux roulements de tonnerre. Quelques gouttes de pluie tombèrent sur eux, autour d'eux.

— On ferait mieux d'aller s'abriter sous ces rochers, dit Morwin. Ils sont un peu en surplomb, on y sera peut-être au sec.

Il aida von Hymack à se lever, lui passa un bras autour des épaules, et ils se dirigèrent laborieusement vers l'amas de rochers.

— *Ils sont deux*, dit soudain Shind, et *ils vont l'un vers l'autre à présent*.

— *Deux quoi ? De quoi parlez-vous ?*

Mais Shind semblait ne pas avoir entendu.

— *Ils ont mutuellement conscience de leur présence*, continua-t-elle. *Je dois faire très attention. Elle m'a tellement fait mal... Curieux que je n'aie pas su le reconnaître pour ce qu'il était quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois... Mais il faut dire que c'est beaucoup plus près de la surface maintenant. Sandow est lui aussi accompagné par un Autre, aussi intangible que la déesse bleue.*

— *Sandow ? Il est là ? Avec Jackara ?*

— *Ils se parlent. Elle tient encore le pistolet à la main, mais il est trop loin. D'où je suis, au périmètre des choses, je n'arrive pas à me rendre compte si elle sait qu'il n'est pas seul. Il l'a appelée par son nom, ce qui a attiré son attention. Elle répond. Il avance. Il ne semble pas qu'elle veuille faire usage de son arme, car sa curiosité est éveillée. Ils parlent une langue inconnue, mais je sais l'essentiel de leurs pensées. Il semble la connaître, l'avoir rencontrée... ailleurs. Elle attend tandis qu'il se rapproche. Il lui fait un salut particulier, qu'elle lui rend. À présent il lui dit qu'elle a enfreint une loi que je ne comprends pas. Ce reproche semble l'amuser.*

Morwin aida von Hymack à se mettre à l'abri sous les rochers il le fit glisser lentement au sol, où Heidel adopta une position assise, le dos calé contre le rocher. Morwin s'assit à côté de lui et son regard se perdit dans la grisaille. La pluie avait commencé à tomber régulièrement.

— *Il lui dit qu'elle doit partir – je ne comprends pas où ni comment... Elle rit. Ce rire insupportable... Il attend qu'elle ait fini de rire et commence à parler. On dirait que c'est une formule qu'il récite, quelque chose qu'il semble avoir appris par cœur, qui est dépourvu de spontanéité. C'est quelque chose de compliqué et de très rythmé, qui contient de nombreux paradoxes. Je ne comprends pas ce qu'il dit. Elle l'écoute.*

— Heidel, elle est maintenant avec un homme qui tente selon toute vraisemblance de l'arrêter. Je ne sais pas ce que cela donnera. Mais nous attendons le dénouement. Quoi qu'il arrive, j'ignore quel sort sera le vôtre. Mon Commandant, mon meilleur ami, est mort. Il avait pour vous des projets qui ne verront jamais le jour. Ces projets n'avaient rien de particulièrement admirable. Mais c'était néanmoins un grand homme, et je l'aurais peut-être aidé à les faire aboutir. D'un autre côté je vous aurais peut-être tué à cause du danger que vous représentiez pour lui. D'une façon comme de l'autre...

— Je mérite probablement tout ce qui peut m'arriver de désagréable.

— Il semble que vous ayez été manipulé à la fois par les circonstances et par un complexe autonome à caractère parasitaire doté de capacités paranormales.

— La formule est jolie, en tout cas.

— Toute ma vie ou presque j'ai été enquiquiné par des spécialistes de la paranorme. Je suis un télékinésiste doué d'empathie – comprenne qui pourra. Enfin, je bouge les choses avec mon esprit, et je peux me servir des objets pour susciter des émotions spécifiques chez les gens. En tout cas, leur jargon n'a plus de secrets pour moi. Je compatis à votre malheur. Vous avez été utilisé, et il s'en est fallu de peu que je ne contribue moi-même à prolonger votre état d'exploité. Dites-moi ce que vous voulez maintenant.

— Ce que je veux ? Je ne sais pas... Mourir ? Non. M'en aller, plutôt. Loin, dans un coin perdu. C'est tout ce que j'ai jamais désiré, en vérité. Je n'ai pas été moi-même depuis si longtemps que j'ai envie de réapprendre à me connaître. Oui, m'en aller...

— ... *A fini, et elle a perdu toute envie de rire. Elle est en colère contre lui... Elle le menace... Mais maintenant la chose dans l'esprit de Sandow est beaucoup plus près de la surface – la chose qui ressemble tellement à elle-même, telle qu'elle m'est apparue chez von Hymack. Il parle de cette chose, prononce son nom. C'est Shimbo, semble-t-il. Elle lève le pistolet, le vise...*

Il y eut un éclair aveuglant, suivi d'un coup de tonnerre fracassant. Morwin bondit sur ses pieds.

— *Shind ! Que s'est-il passé ?*

— Qu'est-ce que ?... dit von Hymack en regardant nerveusement autour de lui.

Morwin se rassit lentement. Le tonnerre se fit de nouveau entendre, grondement sourd et ininterrompu ponctué de petits éclairs.

— La foudre est tombée exactement à mi-chemin entre elle et lui, dit Shind. Il a pris le pistolet et l'a jeté au loin. Mais à présent il n'est plus lui-même. Leur esprit à tous deux a acquis une sorte d'opacité. Ils sont liés par une espèce de parenté, et il y a échange d'énergie entre eux. Je crois comprendre qu'il lui intime à nouveau l'ordre de s'en aller, et qu'elle proteste contre le caractère injuste de sa requête. Je sens une certaine peur en elle. Il réplique. Elle fait quelque chose... Maintenant c'est à son tour à lui d'être irrité. Encore une fois, il lui dit de partir. Elle commence à parlementer et il l'interrompt pour lui demander si elle est prête à trancher leur différend par un combat singulier.

Le tonnerre cessa. Le vent tomba. La pluie s'arrêta brusquement. L'atmosphère chargée de brume acquit instantanément une immobilité surnaturelle.

— Je ne détecte rien pour l'instant, dit Shind. On dirait qu'ils ont tous deux été changés en statue.

— Shind, où êtes-vous en ce moment, physiquement parlant ?

— Je suis fort près de l'endroit où ils se trouvent. J'ai commencé à m'approcher d'eux dès que je me suis sentie mieux. J'espérais pouvoir encore faire quelque chose. Mais maintenant ce n'est plus que curiosité. Nous ne sommes qu'à quatre cents mètres de vous environ.

— Avez-vous regardé dans l'esprit de von Hymack récemment ?

— Oui. Il est encore en plein état dépressif. Inoffensif...

— Qu'allons-nous faire de lui, maintenant ?

— Les équipes de recherche se rapprochent. Le mieux serait sans doute de les laisser le trouver.

— Vous pensez qu'ils pourraient le mettre à mal ?

— Difficile à dire. Le groupe que j'arrive à détecter paraît assez calme et détaché, mais il y a quelques éléments violents et

instables... Attendez ! Ils bougent à nouveau ! Elle lève le bras et commence à parler. Il fait le même geste et joint ses paroles aux siennes. Maintenant.

Le ciel sembla se déchirer comme un voile incandescent, et le coup de tonnerre qui suivit fut le plus assourdissant qu'il eût jamais entendu. Lorsque ses sens furent de nouveau en état de fonctionner, il s'aperçut que la pluie s'était remise à tomber et que ce goût particulier qu'il avait dans la bouche venait du sang qui coulait de sa lèvre mordue.

— *Et maintenant, Shind ?* demanda-t-il.

De nouveau, le silence.

— Heidel, dit alors Morwin, d'autres chercheurs sont tout près d'ici — les vrais chercheurs. Ils veulent évidemment vous trouver pour arrêter l'épidémie.

— Il ne devrait plus y avoir de problèmes de ce côté-là. Je sens le changement s'opérer en moi. Je connais bien ce sentiment de sécurité, et je le sens se renforcer un peu plus à chaque instant. En fait, je ne dois pratiquement plus être contagieux à l'heure qu'il est.

— Mais dans la mesure où vous êtes le seul à le savoir, ils voudront certainement vous arrêter quand même. Si je ne m'abuse, le Dr Larmon Pels participe de loin aux recherches. Il voudra sans doute vous mettre en quarantaine, vous étudier de près. Ainsi votre désir d'être isolé sera peut-être réalisé.

— Peut-être ?

— Ce sont les chercheurs eux-mêmes qui me préoccupent. Certains d'entre eux auront peut-être perdu des membres de leur famille, des amis...

— Vous avez sans doute raison. Que suggérez-vous — à part tâcher de les éviter ?

— Rien pour le moment. Si seulement on savait...

— *Je crois que le litige a été tranché,* dit Shind.

— *En faveur de qui ?*

— *Je ne sais pas. Ils ont tous deux perdu connaissance.*

— *Ils sont blessés ?*

— *Je ne puis en avoir la certitude, car ils semblent sous l'effet d'une sorte de choc psychique. Peut-être feriez-vous mieux de venir maintenant. Jackara va avoir besoin de vous.*

— *Oui. Comment vais-je vous retrouver ?*
— *Détendez-vous et laissez-moi entrer plus profondément dans votre esprit. Je guiderai vos pas jusqu'à moi.*
— *Ne me guidez pas trop vite. Heidel ne se déplace qu'avec beaucoup de difficultés.*
— *Pourquoi l'emmener ? Nous n'avons pas besoin de lui.*
— *Non. C'est lui qui a besoin de nous.*
— *Très bien. Venez.*
— Allons-y, Heidel, dit Morwin. C'est le moment.
Ils se levèrent ensemble et, appuyés l'un contre l'autre sous une unique pèlerine, la vapeur d'eau perlant sur leur visage, poussés par un vent qui venait de se lever, ils se mirent en route à travers le brouillard et la pluie.

Lorsque finalement il opéra sa jonction avec eux, Morwin trouva Shind à côté de Sandow, qui, assis auprès de Jackara, lui tenait la main tout en la soutenant de son bras.

— Elle est indemne ? demanda-t-il.
Sandow regarda Shind, puis Morwin.
— Physiquement, oui, dit-il enfin.
Morwin lâcha von Hymack qui s'assit sur une pierre.
— Donnez ça à cet homme, dit Sandow.
— Quoi donc ?
— Un cigare. Il en meurt d'envie.
— D'accord... Pensez-vous que son état ?...
— *Nous avons tous les deux sondé ses pensées, dit Shind.*
Elle est redevenue une enfant, à une époque un peu plus heureuse que la nôtre.
— Mais est-ce grave ?
— *Voyons si elle vous reconnaît.*
— Jackara, dit-il. Comment te sens-tu ? C'est moi, John... Ça va ?

Elle tourna la tête et le dévisagea. Puis elle sourit.
— Comment ça va ? répéta-t-il.
— *Il y avait une lueur de quelque chose, dit Shind.*
Il tendit la main. Elle se recula, baissa les yeux.
— C'est moi, John. Attends !

Il fouilla dans sa poche, en extirpa une poignée de pièces de monnaie, la jeta en l'air. Elles tourbillonnèrent follement, comme un essaim, puis s'ordonnèrent pour former une ellipse qui dansa devant elle en tournant de plus en plus vite.

Des gouttelettes de sueur perlèrent à son front tandis qu'elles voltigeaient, virevoltaient, tournicotaient.

— C'est un record ? dit-elle.

Elles tombèrent en pluie sur le sol autour d'eux.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas compté. Je crois que oui. Alors, tu te souviens ?

— ... Oui. Recommencez, John.

Les piécettes décollèrent du sol, décrivirent un mouvement brownien devant elle.

— Alors tu te sou...

— *Ne la forcez pas à se souvenir. Elle veut être distraite. Elle ne veut pas se rappeler. Allez-y tout doucement. Contentez-vous de la divertir.*

Il continua à jongler avec les pièces, en l'observant de temps à autre du coin de l'œil pour voir si elle souriait toujours. Il humait la fumée du cigare de Heidel. Il sentit Sandow entrer dans son esprit.

— *C'est donc avec ça que vous l'avez frappée,* dit-il. *Maintenant je comprends...*

Le message s'arrêta net.

Il laissa de nouveau tomber les pièces lorsqu'il saisit toute la portée de ce que Sandow venait de dire.

— Non ! dit-il. Ne me dites pas que cette chose a déménagé chez Jackara parce que je l'ai attaquée avec mon esprit ! Je...

— Non, dit Sandow avec un peu trop de précipitation, *la jeune femme présentait un terrain idéal du point de vue de sa personnalité, et il y avait un canal...*

— ...fourni par moi, interrompit Shind.

— *Vous ne pouviez pas savoir,* dit Sandow. *Restons-en là. Les stimuli extérieurs ne sont pas indispensables pour ce genre de transfert : je connais un cas où cela s'est fait spontanément. La vie nous fournit suffisamment de bonnes raisons de nous sentir coupables pour ne pas s'en inventer de mauvaises. Restons-en là.*

— Recommencez, dit Jackara.

— Plus tard, dit Sandow en se levant et en l'obligeant doucement à l'imiter. Prenez cette main, et il plaça la main de Jackara dans celle de Morwin. Shind m'informe qu'un détachement de chercheurs s'approche du lieu où nous nous trouvons, et je constate qu'elle a raison. Je ne veux en aucun cas que mon nom soit mêlé à cette histoire. Je me ferai un plaisir de vous emmener avec moi si vous partagez ce sentiment. (Il tourna les talons.) Puisque je vois que c'est le cas, nous ferions mieux de nous mettre en route sans plus attendre. Je suis garé par là-bas.

— Attendez.

— Qu'y a-t-il ?

— Le Commandant, dit Morwin. Malacar. Où est-il ?

— Derrière ces rochers. À une quinzaine de mètres. Les chercheurs ne tarderont pas à le trouver. Nous n'y pouvons rien.

Mais Morwin avait fait volte-face et se dirigeait vers les rochers.

— Si j'étais vous, je n'emmènerais pas Jackara là-bas !

Il s'arrêta.

— Oui. Vous avez raison. Reprenez-la. Mettez-vous en route sans m'attendre si nécessaire. Il faut que je le voie une dernière fois.

— Nous vous attendrons.

— *Les chercheurs sont tout près !*

— *Je sais.*

L'orage redoubla de fureur, mais un peu plus loin vers le sud-est.

— Merci pour le cigare... Monsieur.

— Frank. Appelez-moi Frank.

— *Tout va prêter à croire qu'un meurtre a été commis ici, vous savez.*

— *Ce ne sera pas le premier crime non élucidé de l'histoire.*

— *Quand ils identifieront le corps...*

— *Ça va faire un scandale. Je sais. Et imaginez un peu toutes les rumeurs qui vont circuler à son sujet. Le bruit courra qu'il a été victime d'un attentat politique. Il serait content de*

savoir qu'il a peut-être fait plus pour les NADYA en mourant que tout ce qu'il a pu faire pour elles depuis la guerre.

— Comment cela ?

— *Le statut de Ligue revendiqué par les NADYA sera tout à coup mis au vote vers la fin de cette session. Les sentiments provoqués par la mort de Malacar pèsent considérablement sur l'issue du scrutin. C'a été un homme populaire, jadis. Un héros.*

— *Et il était las, et extrêmement amer. Ce serait le comble de l'ironie que...*

— Oui. *Les rumeurs devront être soigneusement dosées. La restauration de la planète mère, en tant que partie intégrante des NADYA, devrait également influencer le scrutin de façon favorable. Je ne pourrai être à pied d'œuvre que dans deux ans environ, mais j'annoncerai la nouvelle au moment opportun. Des accords commerciaux qui ont fait l'objet de longues négociations sont également sur le point d'être rendus publics.*

— C'est donc vrai, ce qu'on dit de vous.

— Quoi donc ?

— Rien. Que va devenir von Hymack ?

— C'est à lui de voir. Mais je ferai en sorte qu'il parle à Pels avant toute chose. S'il le désire, il pourra entrer en clinique sur Homefree, et Pels pourra se mettre en orbite autour de la planète pour conférer avec l'équipe médicale. En fait, comme il est l'une des rares personnes à savoir ce qui s'est réellement passé ici, ce serait peut-être une excellente idée qu'il y reste — du moins jusqu'à l'annonce du résultat du vote... Et, oui, c'est exact, je suis né sur Terre, il y a bien longtemps de cela.

— ... Douce, disait Jackara en se penchant pour caresser Shind.

— Et chaude, ajouta Shind. C'est bien commode par un temps pareil. Je crois que John revient. Pourquoi ne lui dis-tu pas où tu veux aller maintenant ?

Jackara regarda la silhouette de Morwin qui s'approchait, puis lui cria :

— John, ramenez-moi au château aux fossés pleins de flammes. Ramenez-moi sur Terre.

Morwin lui prit la main et hocha la tête.

— Allons-y, dit-il.

Chapitre 6

Un jour il y eut un printemps, lové, moucheté, velouté, vert et brun, humide, et des oiseaux fendaient l'azur en semant des notes tumultueuses et interrogatives. Une brise fraîche et salée venait d'une mer qui ondoyait comme elle avait ondoyé cinq mille ans auparavant, et les feux de la Terre étaient emprisonnés comme il se devait dans des cavités profondément enfouies sous leurs pieds tandis qu'ils déambulaient lentement parmi les arbres, les champs, les collines qui brillaient de l'éclat du neuf.

Cheminant dans le globe de son désir, il songea à Pels, car il pensait à la musique, invisible, intangible, existant par la seule force de sa logique interne. Il ne pensait pas à Francis Sandow ni à Heidel von Hymack, ni même au Commandant, car elle venait de dire : « Quelle belle journée. » Et il se dit, oui, nuage dans le ciel, écureuil sur la branche, fille – que désirer de plus ?

Fin